

En Trois Coups De Cuiller à Pot

James Hadley Chase

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Chase

James Hadley

carré
noir



En trois coups de
cuiller à pot



JAMES HADLEY CHASE

En trois coups de cuiller à pot

traduit de l'anglais par r. vidal

NRF

GALLIMARD

I

Fairview se mourait. Ç'avait été autrefois une petite ville prospère et animée qui devait sa richesse à deux importantes usines spécialisées dans la fabrication du petit outillage, mais l'âge d'or était fini ; la fabrication en série l'avait tué : les vieilles méthodes de production n'avaient pu lutter contre les usines modernes qui avaient poussé presque du jour au lendemain dans les localités environnantes. C'était le travail à la chaîne et la proximité de Bentonville qui avaient été funestes pour Fairview. Bentonville, à cinquante kilomètres de là, était un centre industriel en pleine évolution. Une vraie ville champignon. Elle attirait la jeune génération par ses boutiques aux couleurs vives, ses petits cottages propres et bon marché, ses tramways rapides, son quartier central tout vibrant d'activité commerciale comme un cœur jeune et vigoureux.

La jeunesse de Fairview avait émigré à Bentonville et même plus loin encore vers le Nord, parfois jusqu'à New York. Les hommes d'affaires à la page avaient transféré bureaux et magasins à Bentonville dès qu'ils l'avaient pu ; seuls les moins entreprenants étaient restés et se débrouillaient comme ils pouvaient.

Fairview était un endroit fini. Cela se voyait à ses maisons délabrées, à ses rues mal entretenues et à la qualité des marchandises exposées dans les étalages ; cela se voyait à l'aspect digne mais râpé du petit groupe d'anciens commerçants qui avaient fait de bonnes affaires du temps de la prospérité et qui se résignaient aujourd'hui à finir leurs jours dans cette petite ville triste et stagnante. Cela se voyait surtout à la quantité de chômeurs qui se réunissaient aux coins des rues, indifférents, apathiques.

Cependant, il subsistait encore à Fairview une petite étincelle de vie et on ne la devait pas à la vitalité des affaires mais à la négligence de Philip Harman – l'ancien roi de Fairview. Quelque dix ans auparavant, alors qu'il était au sommet de sa prospérité, Harman avait fondé un journal local destiné à répandre parmi les citoyens de Fairview les opinions politiques de Harman, les principes de Harman, les convictions religieuses de Harman. Ce n'est que lorsque Harman, en quittant la ville, céda la direction du journal à Sam Trench que le *Clairon* devint réellement populaire. Si Harman s'était souvenu de son journal, nul doute qu'il eût depuis longtemps cessé de le subventionner. Mais comme il avait donné ordre à son banquier

d'envoyer chaque mois une certaine somme au *Clairon* et qu'il était à la fois très riche et très occupé, il avait fini par oublier complètement toute l'affaire et c'est ainsi que le *Clairon* avait pu continuer à lutter pour son existence aux frais de Harman.

Les bureaux du *Clairon* étaient aussi modestes que le journal lui-même ; ils se composaient de trois pièces et d'une entrée. Le personnel comportait un rédacteur en chef : Sam Trench, un reporter : Al Barnes, deux ou trois vagues employés et Clare Russel.

Clare était la cheville ouvrière du *Clairon* ; tout reposait sur elle ; et grâce à elle le journal conservait encore une étincelle de vie. C'était Harman qui l'avait embauchée. Trois ans plus tôt, elle eût éclaté de rire devant une telle proposition parce qu'à ce moment-là, elle était reporter principal à la *Tribune* de Kansas City. Elle avait eu une carrière remarquable : après avoir débuté à dix-sept ans comme dactylo au *Kansas City Herald*, elle s'était rapidement découvert un talent d'écrivain qui n'avait trouvé aucun encouragement auprès de son patron ; sans hésiter, elle était passée à la *Kansas Tribune* où elle avait réussi admirablement en tenant la rubrique féminine. Très travailleuse, elle s'était vite acquis une réputation enviable et s'était bientôt vue promue au rang de reporter. Son avenir était assuré ; on la citait partout comme un modèle. Aussi entreprit-elle d'abattre plus de travail qu'il n'était raisonnable ; la fatigue jointe aux repas avalés à la hâte et aux heures irrégulières minèrent sa santé ; elle tomba malade et dut rester confinée longtemps dans sa petite chambre sans autres visiteurs que le docteur qui venait deux fois par semaine.

lorsqu'elle voulut se remettre au travail, elle s'aperçut que le feu sacré s'était éteint : elle n'avait plus la force de suivre le train. Son patron la fit venir et lui dit poliment qu'elle ferait mieux de chercher un emploi moins fatigant. Elle avait trop d'expérience pour essayer des grands mots, elle avait vu trop de journalistes s'user de la sorte ; elle fit donc sa valise et secoua la poussière de ses sandales sur le seuil de la *Kansas Tribune*. Philip Harman lui avait offert d'entrer au *Clairon* à des appointements moitié moindres que ceux qu'elle avait à la *Tribune* ; son parti fut vite pris et dès la semaine suivante, elle était à son poste. Depuis, elle avait eu la satisfaction de constater que grâce à elle, le journal avait augmenté son tirage de deux mille exemplaires contrairement aux sinistres prédictions de Harman qui affirmait que le *Clairon* n'en avait même plus pour deux ans à vivre.

L'arrivée de Clare au journal avait secoué l'apathie de tout le personnel. Les jolies filles étaient rares à Fairview et l'apparition de Clare fit l'effet d'une agréable diversion. Elle était brune avec des cheveux ondulés, des yeux pétillants d'intelligence. Tout, dans son

maintien comme dans sa façon d'être, révélait l'amour et la connaissance de son métier.

Sam Trench se prit tout de suite d'amitié pour elle. C'était un vieux de la vieille qui reconnaissait un bon reporter aussi aisément que vous distinguez un pur-sang d'un cheval de trait. Aujourd'hui c'était un vieillard triste et découragé, mais à l'époque de la prospérité de Fairview, il avait eu l'orgueil de son métier et de sa ville.

Bentonville était sa bête noire ; il détestait tout ce qui était irrégulier et, de plus. Bentonville avec ses tripots, ses méthodes malhonnêtes de s'enrichir et ses caïds à la petite semaine était en train de tuer lentement Fairview.

Bentonville avait grandi si vite et s'était enrichie si rapidement que sa moralité en avait souffert. Trench n'ignorait pas que toute l'administration y était pourrie ; la police était entre les mains des politiciens et ceux-ci dépendaient à leur tour d'une vaste entreprise de jeux. C'est par centaines qu'on y comptait les cercles et les tripots et on trouvait dans presque chaque boutique deux ou trois appareils à sous, généralement truqués. Tout le monde jouait, même les enfants. L'argent abondait et cette fièvre du jeu était soigneusement entretenue par les dirigeants de l'organisation qui en tiraient de gros bénéfices.

Cette organisation était dirigée par un nommé Tod Korris qui avait, sous ses ordres, une vingtaine d'hommes chargés de surveiller les appareils automatiques, de faire payer rançon à quiconque était assez riche pour avoir besoin de protection et de veiller à la bonne marche de plusieurs clubs plus ou moins clandestins. Mais Trench savait que Korris n'était qu'un homme de paille derrière lequel se cachait le vrai patron. De celui-ci, on ne connaissait que le nom : Vardis Spade ; personne ne pouvait dire qui il était, où il habitait, ni à quoi il ressemblait.

Spade entretenait la police et abandonnait aux politiciens une part de ses bénéfices. C'était chose connue et acceptée. Sam Trench avait bien essayé une fois de dénoncer l'organisation, mais tout ce numéro du *Clairon* avait été saisi et détruit par les hommes de Korris. Trench n'avait pas insisté.

Dès son arrivée au *Clairon*, Clare avait voulu écrire une série d'articles sur les dessous de l'entreprise, mais Sam s'était montré intraitable. C'est que Korris n'avait pas mâché ses mots : « Ne venez pas fourrer votre nez dans les affaires de Bentonville, et nous vous laisserons tranquilles », avait-il dit un jour à Sam au téléphone. « Mais si votre torchon publie une seule ligne qui nous déplaît, je vous garantis que vous aurez un bel incendie sur les bras. » Sur quoi il avait

raccroché avant même que Sam ait pu l'assurer de son obéissance.

A Bentonville, il se passait toujours quelque chose ; à Fairview, il n'arrivait jamais rien. Mais quand Clare et Barnes, le second reporter, revenaient de Bentonville avec un bon paquet de nouvelles, Sam lisait leurs « papiers » et les jetait au panier en disant : « Vous avez donc envie de voir flamber la baraque ? »

Pourtant le jour devait arriver où les rédacteurs du *Clairon* auraient non seulement à parler du scandale des jeux de Bentonville, mais encore à prendre une part active dans la lutte qui se termina par la défaite de l'organisation. Toutefois, les incidents qui marquèrent le début du conflit ne pouvaient en aucune façon laisser prévoir les actes de violence et les meurtres qui devaient se succéder avant que le rideau tombât sur le dernier acte.

Sans Lorelli, brebis égarée dans le monde de la pègre, jamais Harry Duke ne se serait donné la peine de se mêler des affaires de Bellman, le tenancier de boîtes de nuit. Et sans Harry Duke, personne n'aurait jamais su que Timson avait été assassiné. Et n'eût été un mot prononcé en l'air et recueilli par hasard, Vardis Spade serait peut-être en train de continuer à développer ses affaires.

Petit à petit les pièces du puzzle s'assemblèrent en morceaux de plus en plus cohérents et un beau jour, le tableau fut complet. Le plus surprenant, c'est qu'il avait suffi de trois jours pour venir à bout d'une organisation qui existait depuis six ans.

Trois jours. Trois coups de cuiller à pot...

Voici comment débuta la première journée.

II

Un après-midi de juin, Clare en arrivant au bureau trouva son collègue Barnes en train de jouer au zanzi avec un petit homme maigre aux yeux durs et vifs. Elle revenait de la mairie où elle avait fait une enquête sur le projet de démolition d'un îlot insalubre auquel le *Clairon* s'intéressait. Elle fut très mécontente que Barnes eût choisi son bureau pour y jouer aux dés.

— Je ne veux pas de vous ici. dit-elle en retirant son chapeau et en secouant sa chevelure, j'ai à travailler.

— Hello, Peau d'Ange, dit Barnes en levant la tête tout en ramassant les dés. je ne pensais pas que vous alliez rentrer.

Son gros visage mollassé avait une expression gênée.

— Emmenez votre ami et allez jouer ailleurs, dit Clare avec un coup d'œil rapide vers le compagnon de Barnes.

— Vous ne connaissez pas Timson, je crois, dit Barnes. Timmy, voici Miss Russel, la fameuse Miss Russel. une fille charmante quand on la connaît bien. Je n'en suis pas encore là, mais je ne désespère pas.

Timson examina Clare d'un regard approbateur ; ses yeux vitreux déplurent aussitôt à la jeune fille.

— Très heureux de vous connaître, Miss Russel ; je lis souvent votre rubrique et je la trouve épatante.

— Depuis quand savez-vous lire, vieux voleur de chevaux ? intervint Barnes en tirant son chapeau sur son nez. Ne l'écoutez pas, Clare, il est marié et père de deux enfants.

— Ce n'est pas tout à fait exact, dit Timson d'un air faussement bon enfant.

— Pardon, excuses. Mettons qu'il a deux femmes et un enfant dont personne ne connaît la mère.

— Sacré blagueur ! dit Timson avec un sourire contraint. J'espère que vous ne croyez rien de ce qu'il raconte, Miss Russel.

— Ni même de ce qu'il écrit, répondit Clare en tapant impatiemment du pied. Maintenant, messieurs, voulez-vous avoir l'obligeance d'aller jouer à vos petits jeux dans une autre pièce ?

— Mais certainement, dit Timson empressé. Excusez-moi, j'ignorais que c'était votre bureau.

— Un instant, dit Barnes. C'est une bonne fille mais pas une sainte. Laissez-moi faire.

Puis, en tapotant le bras de Clare :

— Allons, allons, Peau d'Ange, ne soyez pas comme ça. Vous ne voudriez tout de même pas m'empêcher de me faire un peu de pognon aux dépens d'un étranger, n'est-ce pas ? Vous savez combien j'en ai besoin... et puis c'est la seule pièce où il y ait un ventilateur.

— Je pensais bien qu'il devait y avoir du louche là-dessous, dit Clare. Mais où vais-je travailler ?

— Reposez-vous un peu, vous n'arrêtez jamais. Et vous savez, Timmy est un type important dans le pays ; il est dans les affaires immobilières.

— Affaires immobilières ? fit Clare en regardant Timson attentivement. Vous n'auriez pas l'intention par hasard d'acheter du terrain par ici ?

— Ça dépend, fit le petit homme en se grattant le nez et en détournant les yeux. S'il se présentait une réelle occasion, je ne dis pas que je ne l'examinerais pas. Il y a de l'argent à gagner sur les terrains, mais j'ai idée que pour que j'achète quelque chose à Fairview, il faudrait que ce soit rudement bon marché.

— C'est un vrai vautour, dit Barnes avec un clin d'œil à Clare. Il attend qu'un type soit obligé de vendre et puis il s'amène tranquillement. Vous connaissez le genre.

— Dans ce cas, vous trouverez tout ce que vous voudrez à Fairview, dit Clare d'un ton peu aimable. Seulement, quand vous l'aurez, vous ne serez pas plus avancé.

— Barnes me peint sous un trop mauvais jour, dit Timson avec son sourire grimaçant. Je suis un homme d'affaires et je ne peux pas me permettre de faire du sentiment ; voilà tout. Ainsi, reprit-il en s'adressant à Clare, vous ne croyez pas qu'il y ait quelque chose à faire sur les terrains par ici ?

— Dans cinq ans, Fairview sera une de ces petites villes en ruine comme il y en a tant dans le Middle West. Elle a fait son temps. Si vous cherchez un futur désert, vous ne pouvez pas mieux tomber ; ce ne sont pas les vendeurs qui manqueront.

— Vous ne croyez pas que ces deux usines pourront rouvrir un jour, Miss Russel ? J'ai déjà vu ça, j'ai vu bien des choses

surprenantes. Des villes à moitié mortes qui se sont relevées et le type qui avait acheté au bon moment s'est joliment rempli les poches.

— Voilà ce que c'est d'aller au cinéma, dit Barnes gaiement.

Clare parut étudier Timson pendant un bon moment.

— J'en parlerai peut-être à Sam, dit-elle. Allons, Al, je ne veux pas interrompre plus longtemps votre partie. Vous gagnerez certainement beaucoup d'argent à Mr. Timson.

— C'est sans doute sa façon de me traiter de poire, dit Timson vexé dès que Clare fut sortie.

— Ne vous en faites donc pas pour cette môme, dit Barnes. Elle est comme ça et c'est tout. Allons, mon vieux, reprenons : annoncez votre mise.

Clare entra dans le bureau de Sam Trench et referma la porte d'un coup de pied. Elle se dirigea vers le grand bureau complètement délabré qui occupait les trois quarts de la pièce. Sam leva les yeux. C'était un petit homme ratatiné, avec une masse de cheveux blancs et des yeux bleus au regard perçant ; il posa soigneusement sa plume sur l'encrier, se renversa en arrière et croisa sur son buvard ses petites mains pleines de tâches de rousseur.

— Et voilà, fit-il d'un ton plaintif, jamais un instant de tranquillité. Avec les femmes c'est toujours comme ça ; elles ignorent toute discipline. Qu'est-ce que vous me voulez encore ?

Clare s'assit sur le coin du bureau, balança un instant ses longues jambes et adressa un sourire à Sam. Elle l'aimait bien : c'était un homme tout d'une pièce et elle aimait les gens honnêtes.

— Des tas de choses, dit-elle, mais nous en reparlerons plus tard. Pour le moment, Samuel, dites-moi ce que vous savez du dénommé Timson.

— Timson ? Que voulez-vous que j'en sache ? répliqua Sam tout en cherchant son mouchoir avec lequel il se frotta énergiquement le nez. Et puis d'abord ne m'appellez pas Samuel, je n'aime pas ça.

— Vraiment, vous ne savez rien de lui ?

— Je sais seulement qu'il est de Bentonville et ça me suffit.

— Savez-vous qu'il va acheter des terrains à Fairview ?

— C'est possible, dit Sam en clignant les paupières. A mon avis ce serait idiot, mais la race des imbéciles n'est pas près de s'éteindre, de sorte que...

Il remit son mouchoir dans sa poche et jeta sur Clare un regard attentif.

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Il n'a pas l'air d'un imbécile, dit-elle. Pourtant ce serait de la folie de miser de l'argent sur Fairview, à moins qu'il n'y ait autre chose... Je me demande ce que ça pourrait bien être.

— Allons, ne commencez pas à vous monter la tête. Qui vous dit qu'il va acheter du terrain par ici ? A-t-il seulement fait un tour dans la ville ?

— Il y a quelque chose qui m'intrigue au sujet de Pinder's End, dit Clare après un silence.

— Qu'est-ce qui se passe par là ?

— On devait le démolir et puis tout a été arrêté. Hill m'a dit qu'il y a quelque chose qui cloche.

— Bizarre, dit Sam soudain réveillé. C'est Hill qui vous a dit ça ?

— Pas en propres termes. Il s'est contenté de dire que le projet était temporairement écarté.

— Comment ? Mais tout avait été mis au point lors de la dernière réunion. Qu'est-ce qui a bien pu les faire changer d'avis ? Je vais aller le voir et m'informer.

— Ça ne servira à rien, j'ai tout essayé. Vous ne voudriez pas me laisser écrire un article sur la question ?

— Non, ma belle, dit Sam avec décision. Vous êtes toujours trop violente quand vous partez en croisade sur des sujets de ce genre.

— C'est bien ce que je pensais, le *Clairon* a décidément perdu toute initiative et tout courage.

— A quoi cela lui servirait-il ? Un moribond a plutôt besoin d'un bon calmant. Allez vous reposer, mon petit, vous avez l'air fatigué. Voulez-vous venir dîner à la maison ce soir ?

— Non, pas ce soir, merci ; j'ai un rendez-vous. Ce sera pour une autre fois.

— Vous me cachez quelque chose, Clare, dit Sam avec une lueur de malice dans les yeux. Seriez-vous amoureuse ?

— Moi ? Oh non, dit Clare avec un petit rire un peu gêné. Vous savez bien que je suis mariée avec mon travail.

— C'est ce que je disais aussi avant d'être marié, répliqua Sam.

Qui est-ce, Clare ?

— Un garçon qui s'appelle Peter Cullen, dit Clare en regardant par la fenêtre tandis que Sam souriait *in petto*. Nous nous sommes rencontrés il y a quelques mois et il me plaît assez. Nous dînons ensemble deux fois par semaine et je lui permets parfois de m'embrasser. Voilà, êtes-vous satisfait ?

— Il vous plaît vraiment ?

— Je viens de vous le dire. Quant à... non, je ne crois pas.

— Enfin, vous êtes heureuse ?

— Très... mais il faut que je me sauve. Alors, toujours rien pour l'affaire du lotissement ?

— Laissez-moi faire, je m'en occuperai, dit Sam en inscrivant une note sur son agenda.

Il regarda Clare qui se dirigeait vers la porte :

— Et faites bien attention avec ce jeune homme, Clare !

— Ne vous en faites pas, dit-elle en riant. Si c'est le seul danger que j'aie à craindre, je ne risque rien.

Et elle referma la porte derrière elle.

III

Harry Duke était assis à une table recouverte d'un tapis vert. D'une main maigre et brune, il lançait négligemment des dés rouges et blancs.

— On raconte partout, dit-il, que Bellman a les foies.

Kells suivait les dés d'un air endormi ; ils roulèrent, culbutèrent et finirent par s'arrêter sur les six as.

— Un coup sur mille, dit Kells.

Duke ramassa les dés et les relança. De nouveau les six as apparurent.

Kells se tassa sur sa chaise. Il était de taille moyenne, brun, mince, avec un air cruel ; son chapeau mou était rejeté en arrière, son pouce gauche passé dans l'emmanchure de son gilet ; de la main droite, il se curait les dents avec un petit morceau de bois.

Duke répéta sa réflexion sur Bellman.

— N'écoute donc pas des boniments comme ça, dit Kells d'un air las. C'est pas ton genre. Un autre, je ne dis pas, mais pas toi.

— Bon, dit Duke en ramassant de nouveau les dés. Alors, d'après toi, ce n'est pas les foies, mais seulement la jaunisse ?

Il jeta les dés et les six as sortirent.

— Ce qu'il voudrait, Bellman, c'est t'avoir avec lui, reprit Kells. Il estime que vous devriez faire tandem. Toi, tu t'occuperais de la roulette et lui île l'administration.

— Il y a déjà un an qu'il a ouvert sa boîte et c'est seulement aujourd'hui qu'il pense à moi ? Bizarre ! fit Duke en tirant de sa poche un étui à cigares.

Il choisit un mince havane moucheté et agita l'étui dans la direction de Kells qui refusa d'un signe.

— Bellman est un peu lent, mais c'est un homme sérieux, dit Kells dont les petits yeux semblaient fixer un point du mur derrière Duke. Son affaire est bien lancée maintenant et il peut commencer à regarder autour de lui. Ce qui va le moins bien, c'est la roulette et c'est un truc que tu connais bien. Pourquoi ne t'en occuperais-tu pas ?

Il ne sera pas regardant.

— C'est probable. Tout le monde sait que je n'ai pas l'habitude de travailler pour rien, dit Duke avec un sourire.

— Il n'est pas question de te faire faire le boulot, dit Kells en se tortillant sur sa chaise. Tout ce qu'on te demande, c'est de te montrer : ça prouverait aux clients qu'on peut gagner à la roulette.

— As-tu une allumette ? demanda Duke en insérant le cigare entre deux rangées de dents petites et blanches.

— Voilà, fit Kells en jetant la boîte sur la table. Ça représente dans les cinq cents dollars par semaine, ajouta-t-il d'une voix douce.

Duke alluma son cigare et rendit les allumettes.

— Il faut vraiment qu'il ait la frousse, dit-il en riant. Mais pourquoi n'est-il pas réglo ? Pourquoi ne pas avouer qu'il a besoin de ma protection ?

— Réfléchis ; moi, il faut que je me sauve, dit Kells en se levant et en reboutonnant son veston.

Va voir Bellman, jette un coup d'œil sur la boîte. Belle installation, un tas de belles pépées affranchies, tout ce que tu voudras à boire et à manger. Tu peux avoir un bureau pour toi tout seul avec le téléphone. Personne pour t'embêter. Si tu veux une secrétaire pour écrire ou pour répondre au téléphone, c'est d'accord. Et si ta tension est un peu forte, elle pourra s'occuper de ça aussi... En somme, c'est une affaire.

Duke se remit à jouer avec les dés.

— Je n'en suis pas si sûr, dit-il sans lever les yeux. Bellman a besoin de protection et il sait que la bagarre ne me fait pas peur. Il cherche à se servir de ma réputation pour intimider quelqu'un d'autre. Ça ne m'intéresse pas.

— Penses-y encore, dit Kells en ouvrant la porte. Et ne t'y trompe pas : Bellman n'a peur de rien ni de personne. D'ailleurs, tu le connais.

— Bien sûr, dit Duke en hochant la tête. C'est bien lui qui met une ceinture de sauvetage avant d'entrer dans sa baignoire, n'est-ce pas ?

Kells fronça les sourcils, ouvrit la bouche pour parler, y renonça et sortit.

Pendant cinq minutes, les dés continuèrent à rouler sur le tapis ; Duke les regardait sans les voir. Le cigare entre ses dents brûlait lentement et également ; la fumée épaisse et grasse lui caressait le

visage, l'obligeant à cligner les paupières.

Le téléphone sonna. Duke tendit le bras, attira l'appareil vers lui et retira le cigare de sa bouche :

— Qui ? fit-il, les yeux fixés sur le mur d'en face.

— Duke ? fit une voix de femme.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Etes-vous Harry Duke ?

La voix était douce, avec un léger accent du Sud.

— Oui, dit Duke d'un ton impatient. Qui parle ?

— Ecoutez, dit la femme, écoutez-moi bien. Ne vous occupez pas de Bellman. Je ne plaisante pas, c'est sérieux. Faites votre valise et filez n'importe où, mais ne vous embriguez pas avec Bellman. Ça m'ennuierait de vous voir mort.

Un dé clic : la communication était coupée. Duke reposa le récepteur.

— Tiens, tiens, fit-il à mi-voix.

Il lança les dés en l'air et les rattrapa machinalement, puis il se leva, prit son chapeau et sortit de son bureau.

Dans l'atmosphère lourde et enfumée de l'une des salles du devant, plusieurs hommes debout autour d'une grande table jouaient au *crap*(1). En voyant entrer Duke, Peter Cullen quitta la table et vint vers lui.

— Dis donc, Harry, dit Cullen, tu sais que je voudrais te présenter à ma fiancée.

— Quelle fiancée ? fit Duke d'un air distrait tout en suivant la partie.

— Allons, mon vieux, réveille-toi, dit Cullen en le secouant par le bras. Ne me dis pas que tu as oublié : il y a des semaines que j'essaie de t'avoir. Cette fois, pas d'excuses, je te préviens.

Duke se secoua et se retourna avec un sourire qui éclaira son visage mince et dur.

— Je te demande pardon, mon vieux, je pensais à autre chose. Alors tu veux me présenter à ta fiancée ? Parfait. Où et quand ?

— Elle passera ici vers huit heures. Viens dîner avec nous.

— Non, dit Duke en hochant la tête, il ne faut jamais troubler le tête-à-tête des amoureux. Dis-moi plutôt où vous serez et j'irai vous

rejoindre plus tard.

1. *Crap* : jeu de dés.

— Ne dis pas de bêtises, fit Cullen en souriant, nous n'en sommes pas encore là. Où irons-nous dîner ?

— Chez Paree ⁽¹⁾ la boîte à Bellman. Ça te va ? Alors entendu pour huit heures et demie.

— Okay, acquiesça Cullen. Puis, baissant la voix : Dis donc, ce n'est pas Kells qui était avec toi tout à l'heure ?

Duke lui jeta un coup d'œil et caressa sa courte moustache.

— Oui, c'était lui.

— C'est un salaud, dit Cullen les sourcils froncés. J'aimerais le rencontrer dans un coin sombre...

— Pas moi, dit Duke en souriant, les coins sombres, ça n'est intéressant qu'avec les filles.

Puis, brusquement :

— Sais-tu si Schultz est là-haut ?

Cullen fit signe que oui.

— J'ai à lui parler, dit Duke en marchant vers l'escalier. A tout à l'heure, vieux.

Cullen fit un signe d'assentiment et retourna à la table de jeu.

Arrivé au haut de l'escalier, Duke s'arrêta pour jeter le bout de son cigare, puis traversa le palier et ouvrit une porte vitrée sur laquelle l'inscription *Paul SCHULTZ, représentant*, s'étalait en lettres dédorées. Schultz, gras et chauve, était assis derrière un grand bureau : il avait de petits yeux durs et inquiets ; un sourire de commande lui barrait le visage de deux rides. Il dit : « Tiens, Harry ! » et d'une grosse main grasse indiqua un siège. Duke s'assit, croisa les mains sur son ventre plat et examina Schultz sans grande sympathie.

— Comment vont les affaires ? dit Schultz.

— J'avais mis un paquet sur *Aile d'Or* et sur *Kistribu* ; ils sont arrivés tous les deux dans un fauteuil.

1. *Paree* : orthographe phonétique pour Paris. Chez Paree signifie ici : « A l'instar de Paris. »

— Bonne journée, alors, dit Schultz en poussant vers son visiteur une boîte de gros cigares.

— Oui, bonne journée, acquiesça Duke en faisant du regard le

tour de la pièce.

— Un tuyau épatant, c'est *Palozza*. reprit Schultz en sortant d'un tiroir une bouteille et deux petits verres.

— Très peu pour moi, dit Duke. C'est un canard qui sort tout droit d'un manège de chevaux de bois.

— Bon, bon. dit Schultz en tendant un verre de whisky. N'en parlons plus. Qu'est-ce qui me vaut ta visite ?

Duke se tassa commodément sur sa chaise.

— Je voudrais savoir de quoi Bellman a si peur.

— Bellman ? fit Schultz dont le sourire disparut brusquement, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Quelqu'un lui a foutu la frousse et je pensais que tu saurais qui c'est.

Schultz se pinça les lèvres entre ses doigts : son regard était devenu vide, inexpressif.

— Parle-moi de n'importe quoi, d'orchidées par exemple, et je pourrai peut-être te répondre, mais de ça...

— Non, Paul, dit Duke souriant, je connais tes histoires d'orchidées ; n'essaie pas de biaiser, je n'aime pas ça.

Schultz garda le silence.

— Ce ne serait pas Spade, par hasard ? reprit Duke.

— Spade ? répéta Schultz les yeux fermés comme s'il entendait ce nom pour la première fois. Je n'en sais rien, Harry. Je ne savais même pas que Bellman avait peur de quelque chose.

— Tu n'as jamais entendu parler de Spade, Paul ?

Schultz lança un rapide coup d'œil pour voir s'il parlait sérieusement, puis referma les yeux.

— Si, bien sûr. Tout le monde a entendu parler de Spade, mais ça ne veut pas dire que...

— J'avais comme une idée que cette boîte lui appartenait, dit Duke. Est-ce que je me trompe ?

Schultz se pencha en avant, saisit son verre et en vida la moitié. Duke pensa qu'il avait l'air d'une pieuvre, avec son nez de perroquet et ses yeux ronds comme des soucoupes.

— Tu te goures complètement, dit Schultz en reposant son verre. C'est moi qui ai acheté cette boîte il y a cinq ans : je me demande ce

qui a pu te faire croire que...

— Je n'ai jamais été très malin, il m'arrive souvent de me tromper. Ça désolait déjà ma mère quand j'étais tout petit.

— Et tu te trompes complètement au sujet de Bellman. De quoi veux-tu qu'il ait peur ? Je l'ai vu l'autre soir, il était en pleine forme.

— Je vais donc aller le trouver moi-même, conclut Duke qui vida son verre en se levant. Il voudrait, paraît-il, que j'aille m'installer à *Chez Parez* ; il se figure que si j'étais là, les poires viendraient jouer à la roulette.

Au moment où Duke avait commencé à parler, Schultz s'apprêtait à reprendre son verre ; ses gros yeux devinrent vitreux et sa main s'immobilisa.

— Un petit oiseau me dit que ce n'est pas une chose à faire, énonça-t-il avec quelque hésitation.

— Ton petit oiseau ne serait pas par hasard une certaine poule avec l'accent du Sud ?

Schultz avala son whisky d'un trait ; il semblait sur le point de défaillir mais se maîtrisa avec un effort.

— Pas du tout, dit-il. Pourquoi veux-tu que... ?

— Parce que mon petit oiseau à moi est comme ça, dit Duke très froidement.

— Laisse donc tomber Bellman, Harry. Tu viens de ramasser un joli paquet... Tu devrais prendre des vacances... un peu d'air et de soleil te feront grand bien.

Debout, les deux mains appuyées sur le bureau, Duke se pencha vers Schultz. Sa voix était grave.

— Ecoute, Paul » d'où vient cette frousse de Bellman ? Depuis le temps que nous travaillons ensemble, tu dois savoir que tu peux me parler franchement.

— Mais je te dis que c'est une blague, Harry. Tu sais que je suis incapable de mentir.

— Bien, bien, fit Duke en se redressant, je ferai inscrire ça sur ta tombe.

Et il sortit en faisant claquer la porte.

Cullen le rejoignit au bas de l'escalier :

— Un verre en vitesse ? offrit-il.

Duke jeta un coup d'œil vers la grosse pendule jaune de l'autre côté de la salle ; elle marquait six heures et demie.

— Non, dit-il, il faut que je passe chez moi. A tout à l'heure chez Bellman.

— Lave-toi bien derrière les oreilles, dit Cullen ; je t'ai annoncé comme un type à la hauteur.

— J'irai même jusqu'à mettre une chemise propre, répliqua Duke en donnant une grande tape sur l'épaule de son ami.

Dehors, la lumière du soleil couchant l'éblouit et lui fit mal aux yeux. Quelle vie idiote ! se dit-il pendant qu'il attendait un taxi. Passer ses journées dans une pièce enfumée à jouer, à parier, à donner des coups de téléphone. Si encore il avait été sans un sou, mais il avait un joli compte en banque. Rien ne l'obligeait à rester enfermé toute la journée dans un sale petit bureau ; c'était seulement la force de l'habitude.

A son appel, un taxi vint s'arrêter devant lui dans un crissement de freins. Duke donna une adresse et monta. Il avait chaud et se sentait fatigué : il ôta son chapeau, allongea ses jambes et ferma les yeux. Il regrettait presque d'avoir accepté ce rendez-vous avec Cullen ; il l'avait fait pour ne pas le froisser car il ne tenait pas à connaître sa fiancée. Les femmes dont ses copains étaient fous l'assommaient en général ; c'était d'ailleurs pourquoi il avait si peu d'amis à présent : la plupart s'étaient mariés et il les avait laissés tomber.

Peter Cullen était un bon copain ; ils se connaissaient depuis longtemps. Quatre ou cinq ans auparavant, ils avaient été associés dans une affaire. Mais Duke s'était vite lassé d'un travail régulier ; ses démêlés avec la police avaient d'ailleurs inquiété Cullen. C'était très naturel ; Duke savait fort bien que Cullen n'aimait pas les histoires et que lui, Harry, n'était pas le genre d'associé qu'il lui fallait. Ils s'étaient donc séparés, mais Duke aimait à revoir Cullen de temps en temps ; il avait un faible pour lui. Aujourd'hui, Peter avait la gérance de deux postes d'essence et semblait très bien réussir. En tout cas, il avait toujours de l'argent plein ses poches et se vantait d'être l'homme le mieux habillé de Bentonville ; il s'était rangé. Duke pensa avec regret qu'il allait bientôt se marier à son tour.

Duke, lui, ne se rangerait jamais, c'était certain ; il avait été à trop dure école. On pouvait considérer le jeu comme un bon métier, à la condition d'être toujours prêt à tout perdre et à recommencer, mais dès qu'on avait une femme, la Fortune vous la prenait comme otage. Duke ne voulait pas se sentir les mains liées... C'était drôle cette réputation de tueur qu'on lui avait faite dix ans auparavant. Il avait en

effet tué un homme et cela avait suffi pour qu'il devienne tout de suite quelqu'un. Voilà comment sont les gens de Bentonville ! Ce n'était même pas lui qui avait cherché la bagarre ; c'était à qui tirerait le premier et Duke avait gagné d'une fraction de seconde. Tout cela était loin et il n'y pensait presque plus jamais, sauf quand par hasard il avait trop bu. Ces jours-là, il trouvait sa victime assise sur le pied de son lit et qui lui souriait. Le lendemain, il broyait du noir... Pourquoi Bellman avait-il tellement envie de travailler avec lui ? L'idée que Bellman, avec tout son argent, ses femmes et son tripot puisse avoir besoin de sa protection lui paraissait cocasse au possible.

Cahoté par le taxi, dans l'odeur de cuir et de fumée refroidie, il se mit à repenser à Schultz. Schultz savait sûrement quelque chose et connaissait sûrement aussi la souris qui avait téléphoné. Et cette réticence au sujet de Spade. Spade, voilà un type qu'il serait agréable de déboulonner ! En y pensant, la bouche de Duke se fit mince et dure. Ce gaillard-là devait être en train de faire fortune. Des tripots dans toute la ville sans compter les innombrables boutiques où étaient ses appareils à sous... Un vrai caïd quoi et un malin, car il ne se découvrait jamais ; quand il arrivait une histoire, c'était Korris qui encaissait. Qui sait si Spade ne cherchait pas à évincer Bellman ? Ce serait un commencement d'une mainmise définitive sur Bentonville.

— Patron, nous sommes suivis, dit tout à coup le chauffeur sans se retourner.

Duke regarda par la glace arrière et aperçut une grosse voiture à une centaine de mètres. Un écran bleu sur le pare-brise empêchait de voir le conducteur.

— Vous êtes sûr ?

— Ça y ressemble. Ne me demandez pas de semer cette bagnole-là, y a pas moyen.

— Quittez la rue et contournez les maisons, dit Duke toujours aux aguets derrière son carreau.

Te chauffeur vira sec au premier tournant et descendit une rue étroite. La grosse voiture les suivit. Duke fronça les sourcils, passa la main à l'intérieur de son veston et dégagea légèrement le revolver de son étui.

— Continuez à virer, dit-il au chauffeur, le vais lui donner encore une chance.

— Vous n'allez pas vous canarder, au moins ? dit le chauffeur qui commençait à transpirer. Moi qui viens de refaire mon zinc à neuf...

— Vous vous croyez au cinéma, mon garçon, répliqua Duke avec

un petit ricanement de mépris. Nous ne sommes pas à Chicago ici.

— Ça y ressemble, reprit le chauffeur d'un ton amer en prenant un nouveau virage.

La grosse voiture suivait toujours. Duke sortit de sa poche un billet de cinq dollars et le tendit au chauffeur :

— Au prochain tournant, mettez-en un coup et dès que vous les aurez semés, freinez sec. Je sauterai.

— Tiens, tiens, ce coup-ci, c'est vous qui vous croyez au cinéma, patron, dit le chauffeur sensiblement rasséréné.

La manœuvre exécutée sans accroc, Duke put se dissimuler derrière une porte juste comme la grosse touriste entra dans la rue à toute vitesse. Le conducteur restait invisible, mais Duke prit note du numéro de la voiture. Descendant rapidement la rue, il tourna à gauche et deux minutes plus tard se retrouva dans l'artère principale. Il entra dans la première pharmacie, s'engouffra dans la cabine téléphonique et appela *Renseignements-Police*.

— Ici Harry Duke. C'est vous, O'Malley ?

— Oui. Bonjour, Harry. Dites donc, qu'est-ce que vous pensez de *Destroyer* placé pour demain ?

— Il arrivera après la réunion ; misez plutôt sur *El Nagani*.

O'Malley remercia profusément ; les tuyaux de Duke valaient de l'or en barre.

— Ecoutez-moi, reprit Duke, pour l'instant j'ai besoin d'un autre tuyau : je voudrais identifier une voiture... Prenez le numéro... Pouvez-vous me donner ça vite ?

— C'est si pressé que ça ?

— Je l'attends au bout du fil.

Le gémissement de O'Malley fit sourire Duke.

— Qu'est-ce qui ne va pas, mon vieux ? Mes tuyaux ne vous intéressent plus ?

— Gardez l'appareil, je vais vous donner ça, mais vous savez, Harry, ne recommencez pas trop souvent.

— Ça va, ça va, dépêchez-vous et ne pleurnichez pas.

Il y eut un assez long silence, puis O'Malley reprit :

— C'est une des voitures de Spade. Un accident ?

— Rien du tout, dit Duke à qui le nom de Spade avait arraché un

sifflotement de surprise. Seulement elle était conduite par une chouette pépée...

— Hein ! Et c'est pour ça que vous me dérangez ?

— Quelque chose de croquant, mon vieux, sans quoi je ne vous aurais pas dérangé, fit Duke en raccrochant vivement.

IV

Peter Cullen achevait de nouer sa cravate lorsqu'il entendit toussoter la vieille Ford que Clare venait d'arrêter. Il enfila son veston, donna un dernier coup de brosse à ses cheveux et courut vers la porte. Du palier, il entendit une portière claquer et presque aussitôt un bruit de talons dans le vestibule ; il se pencha sur la rampe pour apercevoir plus tôt sa visiteuse.

Peter était très épris de Clare. Non pas pour sa beauté, car il s'était déjà lassé de femmes beaucoup plus jolies ; mais ce qui lui plaisait chez Clare, c'était, pensait-il, son sérieux. Elle était différente des autres jeunes filles de Bentonville ou même de Fairview. Ils s'étaient connus tout à fait par hasard un jour qu'elle s'était arrêtée à l'une des « stations-service » de Cullen pour faire réparer quelque chose à sa Ford ; il était en train de vérifier la comptabilité et, la voyant se promener de long en large pendant que le mécanicien travaillait, il était sorti pour lui parler. Tout de suite, ils s'étaient trouvés en sympathie et lorsqu'elle était partie, Peter avait pris note de son numéro de téléphone. C'était un garçon à l'esprit vif et aux décisions promptes.

Depuis, ils s'étaient revus fréquemment. Il savait qu'elle était seule à Fairview et qu'elle s'y ennuyait à mort. Il avait donc eu la partie belle, car il suffisait de la sortir un peu, de la distraire, de parler des livres et des pièces de théâtre qu'ils aimaient tous les deux. A présent. Clare venait le rejoindre presque tous les soirs après son travail ; ils allaient au cinéma ou dînaient au restaurant et bavardaient amicalement.

Penché sur la rampe, Peter aperçut la chevelure brillante de Clare qui montait l'escalier et siffla doucement. Elle leva la tête, sourit et acheva de monter en courant.

— Suis-je en retard ? demanda-t-elle en s'arrêtant devant lui.

— Il est huit heures juste, dit-il en la prenant par les coudes et en l'attirant contre lui. Ça fait du bien de vous voir. Comment allez-vous ?

Elle leva le visage et ils s'embrassèrent.

— Ça va, un peu fatiguée, c'est tout. Et vous ? ajouta-t-elle en rectifiant sa cravate.

— En pleine forme, dit-il en la conduisant vers sa chambre. Entrez une seconde, je suis prêt tout de suite.

La tête appuyée contre l'épaule de Peter, elle resta un moment à examiner la grande pièce claire et désordonnée.

— J'aime bien être ici, dans ce cadre qui vous ressemble.

Elle lui sourit, écarta doucement le bras qu'il avait passé autour de sa taille et alla s'asseoir dans un grand fauteuil, ses longues jambes repliées sous elle.

— Sam était en train de me taquiner à votre sujet, dit-elle. Il est au courant de nos relations.

— Ah oui ? Est-ce que cela vous ennuie ? demanda Peter tout en garnissant ses poches de divers objets.

— Pas du tout, au contraire. Sam a toujours été très chic pour moi ; je ne sais pas ce que je serais devenue sans lui.

— Mais maintenant, je suis là, moi.

— Oui, je sais. C'est affreux d'être seul... surtout pour une femme. J'avoue que j'en ai assez.

— Soyez raisonnable, épousez-moi.

Peter se regarda dans la glace, parut satisfait et vint s'asseoir sur le bras du fauteuil de Clare.

— Non, Peter, pas ce soir, dit-elle en levant la main. Nous en avons déjà parlé hier et je vous ai dit que je n'étais pas assez sûre de moi. J'ai vécu si longtemps seule, sans que personne s'occupe de moi que... à vrai dire, je ne sais pas ce que je veux.

Peter lui caressa légèrement les cheveux.

— Bien, bien, mais à condition qu'il n'y ait personne d'autre. Vous savez, chérie, je pourrais être affreusement jaloux.

— Il n'y aura jamais personne d'autre, dit-elle en lui prenant la main. Ne craignez rien, ayez confiance en moi. J'aime les hommes qui se sentent sûrs d'eux-mêmes ; je n'aime pas ceux qui se sentent mal à l'aise parce que je suis bien faite, que j'ai de beaux yeux ou une jolie robe.

— Qui donc vous a dit que vous étiez bien faite ? demanda Peter en souriant.

— Ce n'est pas votre avis ?

— Oh, vous savez, moi je suis dans l'automobile et je juge

seulement ce que j'ai pu vérifier.

— Vous devenez bien impertinent, Mr. Cullen.

— Du tout, je dis ce que je pense.

— Dans ce cas, je ferai bien d'être prudente et d'aller m'asseoir près de la fenêtre afin de pouvoir appeler à l'aide au besoin.

— Encore heureux que vous ayez ajouté « au besoin ». Mais parlons sérieusement, Clare, vous devriez m'épouser.

— Eh bien, sérieusement, Peter, je préférerais ne pas parler de cela maintenant. Vous m'en voulez beaucoup ? dit-elle en glissant sa main dans celle de Peter.

Pendant un instant, son visage exprima la déception, puis il reprit son sourire.

— Pardon. Racontez-moi ce que vous avez fait aujourd'hui.

— Mauvaise journée. J'espérais obtenir de la documentation pour un article sur les taudis de Fairview. et puis rien. Connaissez-vous Pinder's End, Peter ?

— Je crois que oui. N'est-ce pas cet endroit qui se trouve juste à la sortie de Fairview ?... Quelques mesures et beaucoup de misère.

— Excellente définition. Ce coin est la honte de Fairview. J'ai beaucoup de pitié pour les gens qui habitent là ; ils ressemblent aux personnages de *La Route au tabac*. Depuis plus d'un an, l'Inspecteur municipal parle de les évacuer ; tout avait été réglé lors de la dernière réunion du Conseil et voilà que l'affaire est classée sans suite.

— Il est probable que les habitants sont plutôt contents ; où auraient-ils été se nicher ?

— On se serait occupé d'eux ; tout était prévu. Ce retard est incompréhensible.

— C'est toujours comme ça dans l'Administration, dit Peter en sortant son étui à cigarettes.

— Mon intention était de faire du raffut dans le *Clairon*, mais Sam n'a rien voulu savoir, dit Clare en se penchant vers l'allumette. Il y a des moments où je trouve que Sam exagère trop tôt la prudence. Depuis que ce Korris lui a fait des menaces, il n'ose plus parler de politique Di publier une ligne sur Bentonville.

— Je me souviens. Est-ce que Korris ne l'avait pas menacé de flanquer le feu au *Clairon* ou quelque chose dans ce genre-là ?

— Des blagues, fit Clare en haussant les épaules.

— Je crois que vous avez tort. Korris est puissant à Bentonville et ses hommes ne reculent devant rien.

— C'est une honte. Qu'attend la police pour le chasser ?

— Allons, allons, Clare, vous savez aussi bien que moi que les politiciens profitent de Korris et qu'ils ne tiennent pas du tout à le voir disparaître.

— Est-ce que vous croyez que Spade existe vraiment ? demanda Clare brusquement après un silence.

— Qui ça Spade ? Le trusteur des tripots ? Oui. c'est possible, mais c'est un milieu auquel je ne m'intéresse pas.

— Vous avez tort, Peter. Si chacun faisait son devoir et prenait une part active aux élections, toute cette bande serait bientôt chassée.

— A moins que ce soit nous qui recevions une volée, dit Peter très sérieusement. Ces gens-là ont mis la main sur Bentonville et ne lâcheront pas facilement.

— Oh, Peter ! Je me souviens maintenant que j'avais une question à vous poser. Connaissez-vous un nommé Timson ?

— Non, je ne crois pas. Pourquoi ?

— Il est venu à Fairview. Sam dit qu'il est de Bentonville et qu'il cherche à acheter des terrains par là.

— Sûrement pas, dit Peter en riant. Il n'y a rien à Fairview qui puisse intéresser même un chiffonnier. Que voulez-vous qu'il achète... le lotissement Pinder ?

— Ce serait idiot ; mais...

Clare s'arrêta brusquement et regarda Peter.

— Ce n'est pas possible, voyons...

— Quoi ? Qu'avez-vous ?

Clare se leva de son fauteuil :

— Vous permettez que je me serve de votre téléphone ?

— Allons, qu'est-ce qui se passe dans cette jolie petite tête ? fit Peter d'un air doucement amusé.

— Nous allons le savoir, dit Clare en formant le numéro. Il est tout de même bizarre que Timson soit à Fairview en quête de terrains et que le jour même de son arrivée le projet concernant Pinder's End soit brusquement enterré.

— Qui appelez-vous ?

— Je vais tâcher d'avoir Hill, l'inspecteur des Travaux publics. Ah, Mr. Hill ? Ici Clare Russel du *Clairon*-, on me dit que Pinder's End vient d'être vendu : est-ce vrai ?

Une exclamation se fit entendre à l'autre bout de la ligne :

— Vendu ? bredouilla Hill. Qui a dit ça ?

— Je tiens le renseignement de bonne source, répondit Clare, et je voudrais en avoir confirmation.

— Je n'ai pas à donner de renseignements à la presse, dit Hill sèchement.

— Mais vous ne niez pas le fait ? insista Clare.

— Je vous répète que je n'ai rien à vous dire, répondit Hill en raccrochant.

Clare reposa doucement le récepteur et regarda Peter.

— Il ne veut rien dire. Cela semble signifier que Timson a bien acheté le lotissement.

— Ça paraît impossible, dit Peter. Que voulez-vous qu'il fasse de ce tas d'ordures ? Je crois plutôt que Hill s'amuse à vous faire marcher.

— Moi pas, dit Clare en reprenant le téléphone.

Elle appela Sam et le mit au courant, mais Sam se montra sceptique.

— Laissez-moi m'occuper de l'affaire Pinder, dit-il avec humeur ; je verrai Hill demain à la première heure. Ceci dit, allez vous amuser, vous allez me mettre en retard pour mon dîner. Bonsoir.

— En tout cas, on ne peut rien faire aujourd'hui, dit Clare en haussant les épaules. Alors, Peter, qu'est-ce que vous comptez faire de moi, ce soir ?

— Oh, chérie, j'ai failli oublier ! fit Peter en claquant des doigts. Nous allons à *Chez Patee* où vous allez faire la connaissance du célèbre Harry Duke. Je l'ai invité à dîner.

— Moi qui espérais passer la soirée seule avec vous ! dit Clare dont les yeux perdirent soudain leur éclat. Je ne me sens pas en état d'être aimable avec vos amis.

— Vous n'aurez pas besoin de vous mettre en frais pour Harry Duke et d'ailleurs je ne vous le permettrais pas.

— Vraiment, Peter, n'y a-t-il pas moyen de le remettre, ce dîner ?

Je n'ai pas envie de voir du monde ce soir.

Peter lui lança un bref coup d'œil et vit qu'elle parlait sérieusement.

— Excusez-moi, chérie. Evidemment je pourrais le remettre, mais il y a si longtemps qu'il attend de vous connaître... et puis c'est mon meilleur ami...

— Ne vous excusez pas, dit Clare en se dirigeant vers la fenêtre, vous ne pouviez pas deviner que je serais de cette humeur.

Après un petit silence, elle reprit :

— J'ai beaucoup entendu parler de Harry Duke. Je ne suis pas du tout sûre d'avoir envie de le connaître. En somme, c'est un des plus grands joueurs de Bentonville. n'est-ce pas ?

— Il ne faut pas croire tout ce qu'on raconte, répondit Peter d'un air un peu gêné. Harry est un type épatant. Nous nous connaissons depuis longtemps et il a été très chic avec moi. Un peu casse-cou peut-être, mais ce n'est pas un crime.

— C'est un joueur, un tueur et un mauvais citoyen.

— Et puis après ? fit Peter légèrement agacé, il ne fait que ce que font des milliers d'autres types d'ici.

— Et à votre avis, c'est une recommandation suffisante ?

Il y eut encore un silence, puis Peter, retrouvant son sang-froid, dit :

— Eh bien soit ; je vais le décommander.

— Pardonnez-moi, Peter, dit Clare en se retournant vivement, je suis idiote. Tenez, je vais prendre exemple sur vous et m'abstenir de juger les gens avant de me faire une opinion personnelle.

Peter lui lança un regard interrogateur.

— C'est vrai ? vous parlez sérieusement ?

— Tout à fait. D'ailleurs, en réfléchissant, j'estime qu'il est nécessaire que je connaisse Harry Duke et, si je le juge dangereux, je ferai tout pour briser votre touchante amitié.

Tout en parlant, elle souriait, mais son regard assombri trahissait une réelle inquiétude.

Peter sentit que la soirée était mal embarquée.

— Allons, venez, Clare, dit-il en saisissant son chapeau ; amusons-nous comme tout le monde au lieu de faire des palabres. La vie ne

mérite pas qu'on se tourmente ainsi ; acceptons-la telle qu'elle est et ne cherchons pas plus loin.

— C'est ce que j'appelle la philosophie du pire, dit Clare en descendant l'escalier. Enfin, comme vous voudrez ; ne disons plus de paroles inutiles, ne nous tourmentons plus et allons passer une délicieuse soirée avec ce sacripant de Mr. Duke.

Peter ouvrit la portière de la voiture.

— J'espère que vous ne vous laisserez pas aller à votre tempérament agressif, dit-il.

— Suis-je vraiment si mauvaise que cela ? dit Clare en s'installant au volant. Rassurez-vous, je ferai très attention à ne pas prononcer un seul mot qui puisse offusquer ce pauvre Harry Duke.

— A la bonne heure ! D'ailleurs, je vous préviens qu'il a aussi la langue assez bien pendue ; ne vous en prenez pas à moi si vous vous faites mordre.

Clare embraya et la voiture roula lentement vers le centre de la ville.

— J'ai hâte d'être arrivée, dit-elle. Je sens que ce sera une soirée délicieuse. Je nous vois déjà autour de la table en train de nous haïr et d'échanger des méchancetés tout en nous faisant des politesses... Ce sera en tout cas quelque chose de nouveau.

— Clare Russel, si vous continuez sur ce ton-là, je vais vous ramener à la maison et vous flanquer une bonne correction ; vous en avez besoin.

— Mr. Duke s'en chargera peut-être...

— Non, non ; j'opérerai moi-même.

— Dans ce cas, je ferai exprès d'être odieuse, dit Clare en s'insérant dans la file descendante des voitures. Il ne me serait peut-être pas désagréable d'être corrigée par vous.

Peter leva les bras au ciel avec un feint désespoir.

V

Installé dans son coin, au bout du bar, Harry Duke les vit entrer. Il examina Clare avec curiosité et reposa son verre sur le comptoir soigneusement ciré. Elle se tenait debout dans l'entrée, juste devant Peter, la tête légèrement tournée. Tout de suite, Duke perçut ce qui la différenciait des autres femmes et il sentit sa gorge se contracter. Pendant qu'ils avançaient vers lui, il dut se contraindre pour ne pas continuer à la regarder ; lorsqu'ils l'eurent rejoint, il se tourna délibérément vers Peter sans faire attention à elle et lorsque enfin leurs regards se rencontrèrent, il détourna le sien.

— Eh bien voilà, dit Peter tout frétilant de joie. Harry, voici Clare ; j'espère que vous vous entendrez bien tous les deux.

Clare était bouleversée. Ce n'était pas du tout ainsi qu'elle s'était figuré Duke ; elle comprenait maintenant l'admiration que Peter avait pour lui et elle était agacée qu'il ressemblât si peu aux autres hommes de sa classe. Ses cheveux courts et cette moustache en brosse étaient tout à fait inattendus, de même que ces yeux verts au regard calme qui semblait la transpercer. Avant même de s'en rendre compte, elle lui avait tendu la main qu'il avait retenue dans la sienne en disant :

— Hello. j'ai attendu longtemps le plaisir de vous connaître.

Pour la première fois de sa vie. elle se sentait intimidée et gênée ; elle était furieuse contre elle-même et un peu contre Peter tout en se rendant parfaitement compte de son injustice. Elle sentait sur elle le regard amusé de Peter, ce qui augmentait encore son embarras. Voyons, il fallait dire quelque chose : elle ne pouvait pas rester là comme une imbécile à regarder ce grand diable aux épaules larges.

— Peter m'a beaucoup parlé de vous, finit-elle par articuler... mais je... je ne m'attendais pas à ce que...

— Elle est manifestement impressionnée par ta beauté, dit Peter avec un sourire narquois.

— Non, ce n'est pas cela, coupa Clare vivement. Mais, vous comprenez... on dit tant de choses sur vous, alors je m'attendais à trouver un... une sorte de bandit.

Harry Duke eut l'air légèrement surpris.

— J'espère que vous n'êtes pas trop déçue, dit-il. Je m'explique

maintenant pourquoi Peter a tant attendu pour me présenter.

Puis se tournant vers Peter :

— Mes compliments, mon vieux, j'aimerais connaître ton secret.

— C'est une gosse, répondit Peter flatté ; avec elle c'est facile.

Et il appela le garçon.

— Ma tournée, dit Duke. Qu'est-ce que vous prenez ?

Lorsque les consommations eurent été servies, Peter regarda autour de lui.

— C'est gentil ici, dit-il : je n'y étais encore jamais venu.

— Oui... pas mal, grogna Duke. Ça fait des années que Bellman est dans les affaires ; il y a une salle de jeu au premier. Est-ce que ça vous amuserait ? demanda-t-il à Clare.

— Non, je ne suis pas joueuse.

— Tout le monde est plus ou moins joueur, dit Duke en la regardant avec attention. Ce n'est pas toujours pour de l'argent, mais tout le monde joue pour quelque chose.

— Ah vraiment ? dit Clare, le regard lointain et la voix indifférente.

— Naturellement. On joue son bonheur, sa situation, son foyer, ses amis. Vous ne le croyez pas ?

— Ce n'est pas la même chose. Les gens dont vous parlez risquent par nécessité, tandis que ceux qui sont là-haut jouent volontairement, par plaisir

— En somme, vous n'approuvez pas le jeu, dit Duke d'un ton légèrement ironique.

— Non, fit-elle en secouant la tête.

— Il ne faut pas oublier que Clare est une « va-t-en-guerre », une militante, intervint Peter. Tu ne lis jamais ses articles dans le *Clairon* ?

— Non, dit Duke.

Puis à Clare :

— Qu'est-ce que devient le *Clairon* ?

— Bah, il est comme Fairview, fatigué et trop vieux pour batailler.

— Un journal bien vivant pourrait rendre de grands services à Fairview, dit Duke. Ça me plairait assez de remonter le *Clairon*.

Clare eut comme une bouffée de colère.

— Il est déjà sous la coupe d'un animateur de tripots et c'est pourquoi il est hors de combat, dit-elle sèchement.

— Vous vous trompez tout à fait sur mon compte, dit Duke en riant. Je serais aussi content que vous de nettoyer Bentonville ; demandez plutôt à Peter.

— C'est vrai, dit celui-ci en vidant son verre.

Harry est un joueur impénitent, mais il ne tient pas du tout à voir le jeu devenir un vice collectif. Je ne serais pas étonné de le voir partir en campagne un de ces jours.

— Qu'est-ce que vous attendez ? dit Clare un peu surprise.

Duke reposa doucement son verre.

— Ce n'est pas si facile que ça, dit-il. Il faudrait d'abord avoir une raison d'engager la lutte avec les exploitants. Vous connaissez la force de leur organisation ; elle ne sera pas commode à démolir. Le seul moyen serait d'isoler les gros meneurs, de se débarrasser d'eux et ensuite de soigner le menu fretin ; mais il y aura pas mal de cadavres avant qu'on y arrive.

— Moi, je crois que vous pourriez y arriver en faisant appel à l'opinion publique. Une fois débarrassée de la clique politicienne, la ville pourrait respirer. La violence ne fera que vous jeter dans de nouvelles complications.

— Et moi, je persiste dans mon opinion, dit Duke avec un haussement d'épaules. Jusqu'ici, toutes les élections ont été truquées et continueront à l'être. Tiens, fit-il en regardant la pendule, il est tard ; allons manger.

Une fois installés à table, Clare demanda :

— Mr. Duke, connaissez-vous un nommé Timson ?

— Pour l'amour du Ciel, Clare, intervint Peter, appelez-le Harry.

— Laissez-la tranquille, dit Duke devinant l'embarras de Clare ; elle m'appellera comme elle voudra.

— C'est idiot, dit Peter, on dirait que vous vous détestez.

— Pas du tout, n'est-ce pas, Clare ? répliqua Duke.

Et de nouveau, en la regardant, il sentit sa gorge se serrer.

Clare se contenta de hocher la tête et détourna les yeux.

— Vous parliez de Timson, reprit Duke. Vous. le connaissez ?

C'est le gérant de Bellman.

— Ah oui ?

Puis à Peter :

— De sorte que s'il a acheté Pinder's End. ce serait pour le compte de Bellman ?

— Mais vous ne savez même pas s'il l'a vraiment acheté, dit Peter.

Duke se pencha en avant, mais à ce moment précis, le garçon les interrompit pour prendre leur commande. Lorsqu'il fut parti, Duke demanda :

— Qu'est-ce que c'est que Pinder's End ?

Clare résuma l'affaire en quelques mots.

Duke ferma à demi les yeux.

— Intéressant, dit-il. Vous connaissez bien la région ? Pensez-vous qu'il puisse y avoir une mine d'argent ou quelque chose de ce genre-là ?

Clare parut surprise.

— Je ne le pense pas, dit-elle, mais je puis me renseigner.

— Ecoutez, dit Peter, ne continuez donc pas à voir du mystère dans cette affaire. D'abord, rien ne dit que Timson ait acheté quoi que ce soit.

— Rendez-moi service, voulez-vous ? dit Duke à Clare sans tenir compte de la réflexion de Peter. Puisque vous êtes sur place, téléphonez-moi si vous entendez parler de quelque chose ; ça m'intéresse.

— Entendu, dit Clare. Vous avez une idée ?

— Pas encore, un simple soupçon.

Il sortit son calepin, inscrivit son numéro de téléphone.

— Je suis là toute la journée, dit-il.

Clare prit la feuille, y jeta un coup d'œil et la mit dans son sac.

— Entendu, comptez sur moi.

Peter avait suivi le manège sans mot dire, mais tout à coup, il éclata :

— Vous allez un peu fort tous les deux ! Il vous passe son numéro de téléphone juste sous mon nez. A quoi penses-tu, Harry, as-tu envie

de me la voler ?

Clare rougit violemment. Duke la regarda puis se tourna vers Peter, les yeux subitement durcis.

— Je considère ça comme une plaisanterie de mauvais goût, dit-il sans élever la voix.

Un brusque accès de jalousie envahit Peter :

— Oh ! flûte, je plaisantais. Mais aussi pourquoi prenez-vous cet air coupable tous les deux ? Et vous, Clare, pourquoi rougissez-vous ?

Clare repoussa sa chaise et se leva.

— Excusez-moi une seconde.

Elle traversa le restaurant et disparut dans le lavatory tandis que Peter la suivait d'un regard vague.

— C'est ce qu'on appelle une galie. dit Duke très calme en jouant avec son verre.

Peter se passa la main dans les cheveux.

— Mais qu'est-ce qu'il lui prend, je ne l'ai jamais vue comme ça, dit-il en fixant sur Duke un regard de colère. Je crois que j'ai eu tort île vous présenter l'un à l'autre...

— Ferme ça ! dit Duke d'un ton sec. Cette petite est fatiguée, énervée et elle n'a pas besoin de tes réflexions à la noix. Tâche de prendre soin d'elle, elle en vaut la peine.

— Qu'est-ce que c'est que ces boniments ? s'écria Peter incapable de se dominer. Je la connais, depuis plus longtemps que toi, je pense, et avant que tu ne viennes traîner ici, nous n'avions jamais eu un mot ensemble.

— Doucement, fit Duke avec un petit sourire pincé. Je te ferai remarquer que ce n'est pas moi qui ai demandé à venir. Sois gentil avec elle et dis-lui que j'ai été appelé en ville.

Peter sauta sur ses pieds :

— Ecoute, Harry, pardonne ce que je viens de dire. J'étais à cran. Rassieds-toi et oublie tout ça, veux-tu ?

— Non, mon vieux, il faut réellement que je me sauve ; j'avais oublié que j'ai rendez-vous avec Bellman. A demain, Peter, et ne fais pas de blagues.

Avant que Peter ait eu le temps de protester, Duke avait déjà quitté le restaurant et était entré dans le vestibule. Il se dirigea droit

vers un gros homme trapu qui se tenait debout au pied du large escalier conduisant à la salle de la roulette.

— Où est Bellman ?

— Qui dois-je annoncer ? demanda le type trapu avec un regard soupçonneux.

— Sa belle-mère, fit Duke.

Le gros homme haussa les épaules et s'engagea dans l'escalier suivi de Duke. Au bout d'un couloir, il s'arrêta devant une porte :

— Pas de boniments, votre nom ? dit-il.

Duke étendit la main, saisit l'homme par son veston et le colla contre le mur :

— Occupe-toi de tes oignons, compris ?

Bellman, assis devant un grand bureau encombré de papiers, était en train d'écrire. Au bruit de la porte que Duke venait de refermer d'un coup de pied, il leva les yeux, les sourcils froncés. Dès qu'il eut reconnu son visiteur, sa grosse figure rougeaude s'éclaira et il se leva, la main tendue.

— Tiens, tiens, fit-il, voilà justement l'homme que je désirais voir.

Duke, sans paraître remarquer la main tendue, attira une chaise du bout du pied et s'assit. Bellman regarda sa main d'un air amusé, leva les sourcils et reprit sa place. Il était moins grand que Duke mais plus solidement bâti : ses cheveux noirs séparés par une raie formaient un V sur le front ; un beau garçon dans le genre vulgaire.

— Voilà déjà quelque temps que je pense à vous, Duke, dit-il en prenant un grand coupe-papier avec lequel il tapotait sur son buvard ; nous devrions travailler ensemble.

Duke repoussa son chapeau en arrière et se caressa le menton d'un air méditatif.

— Vraiment ? dit-il. Je n'y aurais pas pensé. D'après l'aspect de cette boîte, vous devez être florissant ; qu'est-ce que je viendrais faire là-dedans ?

Bellman appuya sur un bouton.

— Nous allons d'abord boire quelque chose ; j'ai besoin de causer tranquillement avec vous.

Le gros homme entra vivement dans la pièce ; sa main gauche était plongée dans sa poche ; un enfant de trois ans aurait deviné qu'il tenait un revolver.

— Fais-nous monter du whisky, dit Bellman.

L'homme parti, Bellman reprit :

— Vous avez une grosse réputation de joueur dans la région ; on parle beaucoup de vous ; on vous sait veinard. Vous jouez gros et vous gagnez gros : quand vous perdez – ce qui est rare – vous payez et vous repartez. Ma clientèle ici est une clientèle de snobs, il faut leur donner ce qu'ils ne peuvent pas trouver ailleurs. C'est pourquoi j'ai besoin de vous. Je veux pouvoir annoncer que Duke lui-même, le fameux joueur, est chargé de surveiller mes tables de roulette. C'est tout. Vous êtes libre comme l'air, vous passez simplement faire un tour le soir et puis vous filez si ça vous chante. Qu'est-ce que vous en dites ?

Duke passa la main à l'intérieur de son veston, sortit un étui à cigares et en choisit un sans en offrir à Bellman.

— Continuez, dit-il.

Le gros homme entra, déposa des verres et une bouteille et ressortit. Bellman fit le mélange en silence, tendit un verre à Duke et alluma une cigarette.

— Votre seule présence serait très favorable à mes affaires, reprit-il. Je suis prêt à payer. A vous la parole.

— Kells est venu me voir ce soir. Il m'a dit que vous offriez cinq cents dollars. Je lui ai ri au nez.

Bellman devint rouge.

— Quel idiot ! Je lui avais dit de vous demander vos conditions. Ecoutez, Duke, j'ai besoin de vous et je ne marchande pas ; la seule question à régler est celle-ci : acceptez-vous de venir ici ?

Duke secoua la tête.

— Rien à faire, dit-il.

— Et si je vous offrais la moitié des bénéfices ? Ça se monte environ à huit mille dollars par semaine et avec vous dans la place, ça pourrait aller jusqu'à douze mille. Six pour vous. Allons, est-ce dit ?

Duke but longuement ; il semblait réfléchir profondément.

— Ça fait un pèze fou, dit-il enfin.

Bellman vida son verre et le remplit aussitôt ; sa main tremblait légèrement.

— Pour moi, ça vaut ça. Alors ?

Duke lança un nuage de fumée noirâtre devant lui.

— Ça ne plairait peut-être pas à Spade, dit-il doucement.

Bellman lâcha son coupe-papier ; son visage devint livide.

— Spade, fit-il en se penchant en avant. Pourquoi parlez-vous de Spade ?

— Et vous, pourquoi ne vous mettez-vous pas à table ? Ce n'est pas pour augmenter vos affaires que vous avez besoin de moi, c'est pour vous protéger. Dites-moi pourquoi vous avez la trouille de Spade ?

Bellman repoussa violemment sa chaise.

— Vous êtes cinglé, dit-il, je ne sais pas ce que vous voulez dire. Je n'ai pas peur de Spade ; je vous ai fait une offre ; l'acceptez-vous ou non ?

Duke était en train de répondre « non » lorsque la porte s'ouvrit sans bruit et un petit gars vêtu de noir entra dans la pièce. Duke aperçut le reflet d'un gros pistolet automatique. Tout se passa si vite que Bellman ne parut comprendre que lorsque tout était fini. Au moment où le petit homme commençait à tirer, Duke lui lança à la figure le contenu de son verre ; le whisky pénétra dans les yeux du tireur. Deux balles vinrent tracer un sillon dans la surface polie du bureau de Bellman et allèrent se perdre dans le mur d'en face, faisant voler le plâtre en éclats. Puis la porte se referma ; le petit homme avait disparu.

Duke remit son revolver dans son étui comme à regret.

— Il avait l'air pressé, ce gars-là, dit-il d'un ton nonchalant en remplissant son verre. Qui était-ce ? Un de vos amis ?

Bellman paraissait sur le point de s'évanouir ; il s'était affalé mollement sur sa chaise ; son visage luisait de sueur.

— N... non, fit-il d'une voix faible, non, c'est la première fois que je le vois.

— On aurait juré qu'il avait l'intention de vous descendre, dit Duke qui s'amusait à regarder Bellman trembler. Ça ne vous a pas fait cet effet-là ?

Kells entra brusquement dans le bureau et referma la porte ; il sembla surpris de voir Bellman vivant.

— Tu l'as vu ? demanda Duke.

— Non ; qui était-ce ?

Bellman était en train d'avalier goulûment un grand verre de

whisky.

— Un dingo, dit-il d'une voix tremblante, ou peut-être un joueur qui a perdu à la roulette.

Mais Duke, qui observait Kells attentivement, le vit ricaner.

— Voilà le numéro de sa voiture, dit Kells en l'inscrivant sur le coin du buvard.

Duke se pencha et reconnut le numéro de la touriste qui l'avait suivi.

— C'est la voiture de Spade, dit-il. Elle m'a suivi un bon bout de temps quand je suis venu ici. J'ai fait vérifier le numéro à la police.

Bellman, dont le visage était devenu verdâtre, regarda Kells.

— Spade, Spade, répétait-il stupidement, mais Spade ne ferait pas une chose comme celle-là, voyons !

— Bon. Que désirez-vous que je fasse ? demanda Kells.

— D'abord savoir comment il a pu monter jusqu'ici, rugit Bellman qui commençait à se remettre. A quoi sert que j'entretienne une bande de soi-disant durs s'ils passent leur temps à ronfler ?

— -Okay, fit Kells. Tu restes là. Duke ?

— Ce n'est peut-être pas très prudent, dit Duke en riant.

Kells parti, Bellman se versa une nouvelle rasade de whisky.

— Vous m'avez sauvé la vie, dit-il simplement. Ça a été absolument merveilleux, vous n'avez pas perdu votre sang-froid une seconde.

— Il n'y avait aucune raison ; ce n'est pas moi qu'il visait, c'est vous, dit Duke en se levant. Comptez sur moi pour venir à votre enterrement. Quant à votre proposition, non merci, je préfère une existence moins mouvementée.

— Vous avez tort, vous ne savez pas ce que vous refusez.

— Je le sais très bien, au contraire, dit Duke en souriant. Je ne cours pas après les histoires ; s'il faut se battre, je me battrai pour mon compte, mais pas pour celui d'un autre. D'ailleurs, je n'ai pas beaucoup de sympathie pour vous, Bellman. Vous feriez une mauvaise affaire. Adieu, à un de ces jours.

Dans le hall, il retrouva Kells.

— Préviens-moi le jour où il claquera, dit-il, j'enverrai une couronne.

— Alors, tu ne marches pas ? demanda Kells.

— Non, fit Duke, il n'a rien voulu me dire et moi, j'aime à y voir clair.

— Moi aussi.

Les deux hommes échangèrent un regard.

— Evidemment c'est Spade, dit Duke, mais pourquoi ? Voilà la question.

— Sûr qu'il veut la peau de Bellman... question d'antipathie, sans doute.

— Tiens, je n'avais pas pensé à ça ! Oui, il se peut que sa tête ne lui revienne pas... tout simplement.

VI

Schultz était en train de mettre son chapeau lorsque le téléphone sonna. Il lit une grimace, leva les yeux vers la pendule et attira l'appareil près de lui.

— Hello ? fit-il, puis le visage soudain attentif, il se rassit. « Quand ça ? Ce soir ? Est-ce qu'il est mort ? » Sourcils froncés, il s'enfonça plus profondément sur sa chaise. « Qui a fait le coup ? » Il écouta un moment le flot de paroles que déversait l'appareil puis l'interrompit brutalement : « Okay, Okay, ça suffit pour le moment. Viens tout de suite me retrouver chez moi. »

Après avoir raccroché, il resta quelques instants plongé dans ses réflexions. Enfin, il se leva, éteignit la lumière et quitta son bureau. En bas, la partie de dés continuait. Il fit le tour des tables et gagna la rue. Une longue voiture noire vint s'arrêter devant lui ; il y monta. Le chauffeur, raide comme une statue, regardait droit devant lui ; c'était un garçon mince, aux épaules tombantes ; une casquette à la longue visière cassée lui cachait le visage.

— A la maison, Joe, souffla Schultz dans le tuyau acoustique, puis il sortit un cigare et l'alluma.

Tassé dans le fond de la voiture, il regardait distraitement les lumières des réverbères à travers ses paupières clignées, mais son cerveau ne cessait de travailler, analysant, repassant, échafaudant des plans aussitôt rejetés. A quoi bon faire des plans avant de savoir ce que Cubitt avait à raconter ?

La voiture s'arrêta devant une élégante villa et, avant même de descendre, Schultz sentit l'odeur lourde des fleurs du jardin. Il prétendait que tous les hommes devraient avoir un dada. Cela leur éviterait de s'ennuyer, pensait-il, le jour où ils se retireraient des affaires. Sa passion à lui était l'horticulture ; il s'était spécialisé dans les orchidées et en cultivait toutes sortes d'espèces rares dans une petite serre située derrière la maison. En dehors des orchidées, il faisait pousser dans son jardin d'énormes massifs de fleurs rutilantes qui faisaient l'admiration et l'envie de ses voisins.

Il descendit de voiture et renifla :

— Ça sent bon. hein, Joe ? dit-il en souriant dans l'obscurité.

Le chauffeur ne répondit que par un grognement.

Schultz répétait la même chose chaque fois qu'il rentrait chez lui. Joe ne s'intéressait pas aux fleurs ; il estimait que c'était de l'argent gâché.

— Laisse la voiture là, Joe, je m'en servirai peut-être encore ce soir.

Schultz monta l'allée et introduisit sa clef dans la serrure. Il y avait de la lumière dans le grand salon.

A l'autre bout de la pièce, mi-assise, mi-couchée sur le divan, Lorelli exhibait une paire de jambes gainées de soie noire. Elle leva les yeux et sourit. Schultz, arrêté sur le seuil, l'examinait.

Lorelli commençait à engraisser – pas trop encore, mais assez pour lui donner un aspect potelé. Comme elle était petite, ses hanches paraissaient un peu fortes. Sa figure, en forme de cœur, était lourde, son teint mat, ses lèvres pleines et trop rouges, ses sourcils trop noirs. Elle était encore très jeune ; Schultz ignorait son âge, mais pensait qu'elle ne devait pas avoir plus de vingt ans ; il se disait avec regret qu'à trente ans elle aurait perdu tout son charme.

De nouveau, elle le regarda, souriant de toutes ses dents éblouissantes et, en voyant son grand corps maladroit et ses petits yeux durs, elle se demanda pendant combien de temps encore elle arriverait à le supporter.

— Bonsoir, Maestro, dit-elle en tendant une petite main grasse. Entre vite parce qu'il fait froid et que tu n'es pas assez joli à voir pour prolonger la parade.

Schultz ferma la porte.

— Je n'ai pas besoin d'être beau, dit-il d'une voix calme en s'avançant vers elle, j'ai d'autres atouts dans mon jeu.

« Ainsi, là-dedans, fit-il en tapotant son énorme crâne, il y en a des choses... tandis que toi, ma colombe (il lui posa sur la tête une grosse main moite), tu n'as rien là-dedans et c'est pourquoi tu as besoin d'être belle pour gagner ta vie. »

Elle se tortilla pour échapper à son contact et ses yeux d'un noir bleuté brillèrent de curiosité.

— Tu n'as pas l'air content, Maestro. Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ?

Il eut envie de la gifler, mais se contint ; il pinça ses lèvres minces et ses gros yeux ronds devinrent durs comme de la pierre.

— Que veux-tu qui n'aille pas ?

Il lui prit le menton et lui releva la tête ; ils s'observaient ; elle vit la colère qui brillait dans ses yeux et voulut s'écarter, mais il lui serra le menton dans la main. La figure mauvaise, il se pencha et l'embrassa longuement, lui écrasant les lèvres, le menton, le nez, brutalement.

Il y eut un bruit sec comme un morceau de bois que l'on casse. Schultz se redressa et regarda par dessus son épaule. Joe venait d'entrer en toussotant pour s'annoncer ; il regardait Schultz d'un œil froid, comme vide. Schultz eut un ricanement et s'avança au milieu du salon.

— Prépare-nous à boire, Joe. J'attends Cubitt.

— Lui ? Qu'est-ce qu'il veut ?

La voix de Joe était pleine de mépris.

— Pas tant de questions ; apporte-nous à boire.

— Le Maestro est de mauvaise humeur, ce soir, dit Lorelli étendue sur le divan.

— Les grands amoureux sont souvent comme ça, d'après ce que j'ai lu dans un livre, dit Schultz.

Il se dirigea vers un grand vase plein de roses, et en choisit une dont il caressa tendrement les pétales.

Suivit un long silence. Lorelli surveillait Schultz attentivement.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, dit-elle enfin, je sens que tu es en colère.

— Nous verrons ça plus tard, dit-il en humant l'odeur de la rose.

La sonnette de l'entrée retentit, précipitée, impatiente.

— C'est Cubitt, dit Schultz. Va lui ouvrir, veux-tu, ma colombe ?

— J'y vais, dit Joe qui venait d'apporter les verres.

— Toi, ne bouge pas, dit Schultz. Vas-y, ma jolie.

Lorelli se secoua, rajusta sa jupe trop courte, traversa le salon sous le regard dur de Schultz et alla ouvrir. Le gros homme de *Chez Parez* se tenait sur le pas de la porte ; il examina Lorelli en connaisseur.

— Schultz est là ?

— Entrez, dit-elle ; essuyez vos pieds et bas les pattes, n'est-ce pas ?

— C'est bon, ricana Cubitt, je ne joue pas avec la dynamite et puis, je suis venu pour affaires.

Lors d'une précédente visite, un peu trop d'empressement vis-à-vis de Lorelli avait failli lui coûter un œil. N'empêche qu'une fois dans le salon, quand Lorelli eut repris sa place sur le divan. Cubitt ne put se tenir de loucher sur ses jambes. Schultz s'en aperçut mais se borna à sourire ; ce genre d'hommage flattait sa vanité.

— Un verre, Cubitt ?

— Volontiers, patron. Pas vous ?

— Non, un peu plus tard. Alors, raconte : Bellman a eu la frousse ?

— Et comment ! C'était Korris et il a bien failli l'avoir.

— Korris ? Tu es sûr ?

— Absolument. Il est entré par la porte de derrière et il m'a demandé si Duke était avec Bellman. Quand je lui ai dit que oui...

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— C'est pourtant clair, il me semble, dit Cubitt légèrement impatienté. Je vous dis que Duke était dans le bureau de Bellman.

— Il fallait le dire plus tôt ! Qu'est-ce qu'il lui voulait ?

— Je n'en sais rien. J'ai essayé d'écouter, mais je n'ai pas pu.

Pendant cette conversation, Lorelli se tenait immobile, l'air inquiet. Joe, appuyé contre le mur, regardait Cubitt d'un air distrait ; depuis qu'il était entré, il n'avait ni fait un geste ni prononcé une parole.

— Continue, dit Schultz d'une voix changée.

— Quand j'ai dit à Korris que Duke était avec Bellman, il est monté tout droit. J'ai entendu deux coups de feu et puis voilà Korris qui redescend la figure pleine de whisky qui lui dégoulinait sur ses lunettes. Il est passé devant moi en courant et il a démarré en vitesse.

— Et Bellman ?

— Il n'a rien, dit Cubitt d'un ton de regret. C'est Duke qui a fait dévier le coup. Ils savent que c'est Korris, Kells a pris le numéro de sa voiture.

Schultz ferma les yeux.

— J'ai besoin de réfléchir, dit-il.

Un long silence s'établit dans la pièce. Cubitt, mal à l'aise,

regardait alternativement Schultz, Lorelli et Joe. Les deux derniers semblaient à peine respirer. Enfin Schultz rouvrit les yeux.

— Okay, Cubitt, dit-il en plongeant la main dans sa poche, continue à ouvrir l'œil ; je veux savoir tout ce qui se passe là-bas.

Il prit quelques billets d'une grosse liasse et les tendit à Cubitt dont le visage s'éclaira.

— Comptez sur moi, patron. Pas d'autres instructions ?

— Non, regarde autour de toi et téléphone-moi s'il se passe quelque chose.

— Entendu. Bonsoir, patron.

— Attends. Joe va te reconduire.

— Moi ? fit Cubitt, osant à peine en croire ses oreilles.

— Oui. Pour le cas où quelque chose serait arrivé pendant que tu étais ici. Renseigne-toi et dis-le à Joe.

Puis à Joe :

— Accompagne-le, laisse-lui le temps de jeter un coup d'œil et reviens vite.

— Mais il est tard ! dit Joe d'un ton de mauvaise humeur.

— Il sera encore plus tard tout à l'heure. Allez, calte.

Cubitt et Joe sortirent. Lorelli rectifia sa coiffure.

— Pourquoi Korris voulait-il tuer Bellman ?

demanda-t-elle.

Schultz ne répondit pas ; il tendait l'oreille pour entendre démarrer la voiture et ne fit pas un geste jusqu'à ce que le bruit du moteur se fût perdu dans la nuit. Alors seulement, il se tourna vers Lorelli et sourit.

Lorelli avait peur ; jamais elle n'avait vu Schultz dans cet état. Elle se leva, s'étira et dit en étouffant un bâillement :

— Moi, je monte me coucher. Que fait le Maestro ?

— Ainsi, Duke a été voir Bellman, dit Schultz tout en se versant un grand verre de whisky.

Lorelli, tout en l'observant, se dirigea vers la porte.

— J'ai idée que je suis en colère contre toi, très en colère même, dit Schultz d'une voix douce. Viens un peu ici.

Lorelli ne bougea pas ; elle tourna doucement le bouton de la porte qui s'entrouvrit légèrement. Elle s'apprêtait à fuir. Schultz eut un gros rire qui résonna comme un grondement jusque dans son ventre.

— Reste là si tu veux, dit-il en allant s'asseoir dans un fauteuil, j'ai à te parler.

Il vida la moitié de son verre et s'essuya la bouche d'un revers de main.

— Ainsi, tu as téléphoné à Duke, hein ?

— Moi ? Je ne sais pas ce que tu veux dire.

— Tu es une belle petite menteuse, dit Schultz qui paraissait avoir retrouvé sa bonne humeur. Seulement, voilà, c'est Duke lui-même qui me l'a dit.

— Mais pourquoi lui aurais-je téléphoné ?

— Il a fallu que tu viennes déranger mes plans en alertant Duke, continua Schultz sans daigner répondre, et maintenant il n'y aura plus moyen de le tenir à l'écart.

Il vida posément son verre, s'incrusta davantage dans son fauteuil et étendit ses grandes jambes sans cesser de regarder Lorelli en souriant.

— Duke est bien le genre de type à t'inspirer un béguin, reprit-il ; je ne comprends pas pourquoi, mais c'est comme ça. Evidemment, c'est de ma faute, je n'aurais jamais dû te parler de Bellman, j'ai eu tort d'avoir confiance en toi.

Brusquement il se pencha en avant et d'une voix rageuse :

— Pourquoi l'as-tu prévenu, espèce d'imbécile ?

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes, répondit Lorelli sur le ton d'un enfant boudeur ; je ne me souviens même pas que tu m'aies parlé de Bellman. Tu essayes simplement de me faire peur.

Schultz parvint à se dominer ; il avait une terrible envie de saisir Lorelli par les cheveux et de lui briser la tête contre le mur, mais il voulait en savoir davantage.

— C'est vrai, j'oubliais que tu ne fais jamais attention à ce que je dis, fit-il en se renversant de nouveau sur son siège.

— Je ne sais pas ce que tu as ce soir, Maestro, mais moi je vais me coucher.

Sur ce, elle ouvrit la porte en grand.

— Vraiment ? dit Schultz en se tournant vers elle, et tu feras des beaux rêves. Hé bien, bonne nuit, ma colombe.

Et d'un geste rapide, il lui lança son verre à la tête.

Lorelli aperçut un reflet dans la lumière et se baissa, mais Schultz avait été trop prompt : le verre l'atteignit juste entre les deux yeux et elle s'écroula en poussant un cri de terreur. Elle se retrouva à genoux par terre aveuglée par trente-six chandelles.

D'un mouvement incroyablement vif, Schultz bondit de son fauteuil avant qu'elle eût pu bouger et se tint devant elle, la dominant de toute sa hauteur ; elle essaya de se ressaisir et de s'échapper, mais ses muscles la trahirent. Schultz s'agenouilla, la saisit par la nuque et la secoua de toutes ses forces.

— Pourquoi as-tu téléphoné à Duke ? dit-il d'une voix grinçante.

— Je ne voulais pas qu'il se mêle de cette histoire, pleurnicha-t-elle. Laisse-moi. tu me fais mal !

Il la secoua de nouveau.

— Petite gourde ! C'était le meilleur moyen de l'y amener et tu le savais bien. Tu voulais me foutre Duke dans les pattes, hein ?

— Non, non, gémit-elle. Je ne voulais rien du tout. Tu avais dit toi-même que tu le tuerais et j'ai cru tout arranger en lui téléphonant.

Une expression féroce apparut sur le visage de Schultz ; levant la main, il l'abattit comme un couperet sur la nuque de Lorelli qui s'écroula évanouie. Tremblant de rage, Schultz se leva et recula le pied comme pour frapper de nouveau, puis il s'éloigna. Il tira son mouchoir et s'épongea le front et les mains. Il traversa le salon, alla se verser à boire et demeura un instant songeur.

Lorelli vivait avec lui depuis déjà six mois. Elle l'amusait et il la regretterait probablement, mais l'enjeu était trop important pour s'arrêter à de pareils détails. Il savait bien que pour réussir, il lui faudrait encore faire des sacrifices ; Lorelli serait le premier, voilà tout. Il résolut de se débarrasser d'elle avant le retour de Joe ; on ne pouvait pas se fier à ce garçon-là ; qui sait même s'il n'y avait pas quelque chose entre eux ? C'est l'inconvénient d'être vieux et gros ; elle le trompait peut-être.

Il alla dans la cuisine, choisit un bout de corde, fit un nœud coulant et revint au salon. Vilain travail et qui ne lui plaisait guère, mais quoi ? Elle était devenue dangereuse et c'est lui qui risquait de payer les pots cassés. Il s'agenouilla péniblement auprès du corps toujours étendu par terre. La sueur lui coulait dans le dos et il soufflait

comme un bœuf. Dans le fond, il l'aimait bien et puis la tuer comme ça. sans défense... Il passa doucement le nœud coulant autour du cou et le serra légèrement, puis, posant un genou sur la poitrine de Lorelli, il empoigna des deux mains le bout de la corde...

Harry Duke, assis sur l'embrasure de la fenêtre, toussa légèrement.

— Hé là. Paul, attention ! fit-il d'un ton parfaitement calme. Si tu tiens à modifier la forme de son cou, tu ferais mieux de t'adresser à un Institut de beauté.

Schultz, cloué sur place, le regardait hébété, ses yeux ronds tout injectés de sang.

VII

Il s'écoula près de vingt minutes avant que Clare ressortît du lavabo ; Peter commençait à se demander si elle n'était pas partie sans qu'il l'ait vue. Le garçon, intrigué par la disparition de Clare d'abord et de Duke ensuite, circulait autour de la table ; Peter l'appela et lui dit de retirer un des couverts.

— Est-ce que Madame va revenir ? demanda le garçon.

— Oui ; dès que vous l'apercevrez, servez-nous vite, nous serons peut-être obligés de partir très tôt.

Le garçon examina Peter d'un œil soupçonneux, puis, apparemment convaincu qu'il n'avait pas affaire à un fou, s'éloigna. A ce moment, Peter vit Clare qui se dirigeait vers lui ; il pensa qu'elle n'avait pas l'air très gaie et il remarqua la façon dont elle pinça les lèvres en le voyant seul. « La soirée s'annonce mal », se dit-il.

— Harry a été obligé de partir, il avait oublié un rendez-vous, dit-il aussitôt qu'elle fut assise. C'est bien lui, il faut toujours qu'il oublie quelque chose.

— Ah ? fit-elle distraitement, les yeux fixés sur l'orchestre.

Le garçon revint avec un plateau et commença à servir.

— Qu'est-ce qu'on boit ? demanda Peter en consultant la carte des vins.

— Rien, dit-elle après une seconde d'hésitation. J'ai un peu mal à la tête.

Le garçon fit une grimace. Décidément les femmes étaient toutes les mêmes : ou bien elles demandaient une marque de Champagne qu'il n'avait pas ou elles buvaient de l'eau.

— Mais si, mais si, insista Peter, un peu de vin blanc vous remontera et vous fera passer votre mal de tête.

— Non, merci, dit Clare butée. Je n'ai pas envie de vin et je n'ai pas besoin d'être remontée.

Peter l'observa du coin de l'œil, constata qu'elle avait l'air las et triste, et du geste renvoya le garçon.

— Bien, ma chérie, alors mangeons. Je vous comprends

parfaitement.

— Vous croyez ? Ça m'étonnerait.

— Voyons, Clare, qu'y a-t-il ? demanda Peter en reposant son couteau et sa fourchette. Vous ai-je fait de la peine ?

— Excusez-moi, Peter, je suis fatiguée, mal à mon aise et navrée d'être aussi assommante.

Elle paraissait sur le point de pleurer.

— Mais enfin, Clare...

Elle se mordit les lèvres, se leva brusquement et quitta le restaurant. Peter, éberlué, la regarda partir sans même remarquer les regards curieux qui fusaient de tous côtés. Le garçon surgit avec l'addition et demanda d'un ton ennuyé si l'on avait quelque chose à reprocher à la cuisine.

— Tenez, payez-vous, nous partons, dit Peter, soudain réveillé, en jetant quelques billets au garçon. Madame doit être souffrante.

Dès qu'il eut franchi la porte, le groom s'approcha, un doigt à la casquette :

— Votre voiture est juste en face, la dame vous y attend, monsieur.

Peter traversa la rue en deux enjambées et trouva Clare effondrée dans la voiture. Son premier mouvement fut de la prendre dans ses bras et de la consoler, mais craignant de commettre une maladresse, il se contenta d'allumer une cigarette et de rester debout appuyé contre la voiture.

— C'est passé, dit Clare d'une voix encore mal assurée.

— Mais qu'est-ce qui vous arrive, chérie ?

— Je ne sais pas, je ne suis pas moi-même, je...

— Vous êtes éreintée, je vais vous reconduire chez vous ; un bon somme vous remettra d'aplomb.

Clare, la figure toujours cachée dans son mouchoir, secoua la tête.

— Allons plutôt faire un tour, Peter, j'ai besoin de prendre l'air, il fait si chaud. Baissez le pare-brise, voulez-vous ?

— Voilà, dit-il après avoir baissé la glace et mis le moteur en route. Où allons-nous ?

— Oh ! n'importe où, ça m'est égal.

Peter prit la route de Fairview. Il ne comprenait plus Clare. Elle

ne disait rien ; elle avait cessé de pleurer et restait tassée dans son coin, le regard perdu dans le vide. Jamais Peter ne l'avait vue dans cet état, elle qui-était habituellement si calme, si maîtresse de soi.

— Il ne faut pas m'en vouloir, Peter, dit-elle tout à coup ; c'est la fatigue et la chaleur. Vous me pardonnez ?

— Naturellement, dit-il en cherchant sa main et en la serrant tendrement.

Elle lui rendit son étreinte.

— Je sais ce que c'est, ça m'arrive aussi, reprit-il ; seulement, de votre part, c'est si surprenant...

— Pas tellement, dit-elle, mais c'est la première fois que je me laisse aller ainsi en public... Je ne suis peut-être pas complètement remise de ma maladie.

— Vous travaillez trop, dit Peter en lâchant l'accélérateur et en arrêtant la voiture au bord de la route. Soyez donc raisonnable, Clare, lâchez tout ça et marions-nous.

Il la prit dans ses bras et l'embrassa ; elle ne résistait pas, mais ses lèvres étaient froides et les baisers de Peter la laissaient indifférente.

— Je vous aime tant, ma chérie, reprit-il en lui caressant les cheveux, décidez-vous, je vous promets de vous rendre heureuse, je ferais n'importe quoi pour vous.

— Non, Peter, dit-elle en l'écartant doucement, pas ce soir, je ne suis vraiment pas en train... Repartons, voulez-vous ?

— Comment, pas en train ! s'exclama Peter saisi d'une brusque colère. Que voulez-vous dire ? Il ne s'agit pas d'un flirt, je vous demande de m'épouser ; ce n'est pas une question d'être en train ou pas, il suffit de savoir si vous m'aimez ou non.

Elle se pencha vivement vers lui et lui saisit le bras qu'elle serra au point de lui faire mal.

— Je vous en supplie, ne vous fâchez pas, Peter, dit-elle d'un ton désolé. Vous ne pouvez pas comprendre... je suis désespérée...

Toujours sous le coup de la colère, il lui repoussa les mains.

— Cela ne peut pas durer, dit-il ; voilà des semaines que j'attends et nous n'aboutissons à rien. Vous m'aimez ou vous ne m'aimez pas ; dans ce dernier cas, il vaut mieux ne plus nous revoir.

— Mais naturellement je vous aime, dit Clare. Je vous trouve bon et charmant. Ne parlez surtout pas de ne plus nous revoir.

— Alors, si vous m'aimez, pourquoi ne pas nous marier ? insista Peter assez rudement.

— Ne prenez pas cet air-là, Peter. Je sens que dans un instant nous ne nous comprendrons plus.

Elle se blottit dans ses bras et le serra contre elle.

— Je vous assure que je vous aime, mais ne me bousculez pas ; je ne me sens pas sûre de moi et je ne voudrais surtout pas vous faire de peine. C'est cela qui me fait hésiter, comprenez-vous ?

Ils restèrent longtemps ainsi enlacés. Dans le lointain les maisons n'étaient plus que des silhouettes noires ; les lumières étaient éteintes, tout le monde était couché.

— Soit, dit-il enfin, nous n'en reparlerons plus d'ici quelque temps, je ne veux pas vous ennuyer. Quel dommage que nous ne puissions pas partir tous les deux ! Avec cette vieille bagnole et deux valises nous aurions pu filer dans le Sud pendant un mois, ça vous aurait fait du bien.

— Un jour peut-être... dit-elle en changeant sa position de telle sorte qu'ils se trouvèrent épaule contre épaule et tête contre tête. Il y eut un assez long silence, puis elle dit :

— Parlez-moi de Harry Duke. Vous le connaissez depuis longtemps ?

L'idée vint subitement à Peter que Duke plaisait à Clare ; il se rappela son attitude dès leur premier contact, son embarras lorsqu'il l'avait plaisantée au sujet du numéro de téléphone, sa déception lorsqu'elle avait constaté la disparition de Harry. En repensant à ces détails et au charme de Harry, Peter se sentit soudain le cœur très lourd. Il s'imagina Harry et Clare côte à côte et dut convenir qu'ils formeraient un beau couple ; en outre, ils étaient tous deux persévérants, adroits, ambitieux...

— Harry vous a plu, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas, répondit-elle prudemment, je l'ai si peu vu.

— Etes-vous contente de le connaître ?

— C'est certainement un original. Il doit fréquenter beaucoup de femmes.

Peter sortit son étui à cigarettes et en alluma une distraitement.

— Il n'en a pas d'attirée, répondit-il d'un ton qu'il s'efforçait de rendre indifférent. Il a beaucoup de succès auprès des femmes en général, il en profite quelquefois, mais jamais pour longtemps. Je

plains celle qui s'amouracherait de lui.

Il y eut encore un assez long silence, puis Clare posa sa main sur celle de Peter.

— Avouez que c'est à moi que vous pensez en disant cela, n'est-ce pas ?

— Pas du tout, répondit vivement Peter en rougissant, vous êtes folle !

— Je vous connais comme si je vous avais fait, dit Clare avec un petit rire indulgent, mais vous n'avez rien à craindre, Harry Duke et moi ne sommes pas faits pour nous entendre. D'abord, voyez-vous, j'ai trop fréquenté ce genre d'hommes. J'ai horreur de leur dureté, de leur âpreté au gain, de la façon dont ils sont prêts à tout sacrifier pour arriver à leurs buts. Il fut une époque où j'aurais pu me laisser séduire par Harry Duke, mais plus maintenant. Je suis comme Fairview ; tout ce que je demande est de vivre tranquille avec la petite part de bonheur que je puis encore espérer.

— Vous ne connaissez pas Harry, dit Peter en serrant Clare contre lui ; il n'est pas du tout comme ça ; il serait aussi chic pour vous qu'il l'a été avec moi. Oui, je sais bien qu'il peut être brutal et parfois un peu fou, mais jamais avec ceux qu'il aime.

— Avez-vous peur qu'il m'enlève ? demanda Clare en souriant, mais ses yeux exprimaient une réelle détresse.

— Je n'en sais rien, mais je le saurai. Je trouverai le moyen de connaître ses intentions vis-à-vis de vous.

Clare eut un petit frisson.

— Rentrons, Peter, et pardonnez-moi de vous avoir gâché cette soirée.

— Au contraire, vous m'avez rendu très heureux ; ne m'avez-vous pas dit que vous m'aimiez ?

— Vous me croyez, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. N'empêche que je commence à m'apercevoir que vous êtes parfois un peu compliquée.

— Est-ce un reproche ?

— Non ; la vie me semblerait probablement trop monotone si j'obtenais toujours tout ce que je veux ; mais je vous préviens, ma chérie, dès que vous irez mieux, je reprends la lutte. Maintenant que je connais vos sentiments pour moi, je vous traquerai jusqu'à ce que vous m'épousiez.

Arrivés devant la petite villa de Clare, Peter arrêta le moteur.

— Que dois-je faire, dit-il, rentrer à pied ou vous ramener votre voiture demain soir ?

— Montez plutôt chez moi.

Quelque chose dans le son de sa voix fit tressaillir Peter ; son sang bondit dans ses veines.

— Il est tard, dit-il, et j'ai beaucoup à faire demain. Je crois que je ferai mieux de rentrer.

— Je voulais dire... que vous pourriez rester... fit-elle tout bas.

— Comment, vraiment ? articula-t-il avec peine, tant son cœur battait.

— Oui... c'est tout ce que je puis vous donner, Peter, et vous avez été si bon, si patient...

Si patient ! Le paradis qu'il avait entrevu une seconde s'écroulait, réduit en cendres.

— Non, Clare, dit-il. Allez vous reposer. Vous êtes délicieuse et je vous aime, mais je préfère attendre.

Elle se glissa vivement hors de la voiture.

— Bien, dit-elle, je voulais... je pensais... mais c'est vous qui avez raison comme toujours, mon chéri. Bonsoir.

Elle franchit la petite allée en courant et disparut dans l'ombre de la maison. Il l'entendit ouvrir la porte et la refermer d'un coup sec derrière elle.

VIII

Harry Duke, sans quitter Schultz des yeux, se glissa dans la pièce, referma la fenêtre d'une main, sans se retourner et tira le volet. Schultz semblait pétrifié ; il restait là, accroupi, un genou toujours appuyé sur la poitrine de Lorelli et tenant à la main son bout de corde. Dans son visage, seuls les yeux paraissaient vivants et fixaient Duke d'un regard assassin.

Duke avait ouvert sa veste, afin que Schultz pût voir le revolver qu'il portait sous le bras. Il gardait les yeux rivés sur lui ; il savait que le gros homme était capable à l'occasion de se mouvoir avec une extrême agilité.

— Je ne te dérange pas, j'espère, dit Duke en s'appuyant contre le mur. Tout autre que moi pourrait supposer que tu étais en train d'assassiner cette dame.

Puis, comme Schultz ne bougeait toujours pas, il ajouta :

— Si tu t'écartais un peu ?

Schultz fit entendre un bref sifflement – c'était son souffle qui revenait – et laissa la corde filer entre ses doigts. Il se releva lentement et passa la main sur son gros visage ruisselant de sueur.

— Hello, Harry, dit-il d'une voix rauque, tu m'as fait peur.

— Désolé, dit Harry sans le quitter de l'œil. La prochaine fois je m'annoncerai par téléphone.

Schultz traversa la pièce en vacillant et alla remplir son verre. L'ayant bu d'un trait, il s'essuya la bouche d'un revers de main et vint s'effondrer dans un fauteuil. Ses mains tremblaient et ses yeux en forme de soucoupes ne cessaient de cligner. Duke fit quelques pas en avant.

— Ecoute, Paul, ne fais pas le cornichon ; n'essaie pas de sortir un flingue ou de faire le mariolle ; j'suis plus entraîné que toi, c'est pas les scrupules qui m'empêchent de te buter. Compris ?

— Je n'ai pas encore envie de clamecer, dit Schultz avec un sourire grimaçant. Sois tranquille, je ne bouge pas.

— Je préférerais tout de même te prévenir, dit Duke, parce que tu étais en train de taire l'idiot tout à l'heure. Qu'est-ce qu'elle avait fait

pour te mettre dans cet état ?

Schultz détourna les yeux, sans répondre. A ce moment Lorelli soupira et remua faiblement.

— Si on lui retirait cette cravate avant qu'elle se réveille, dit Duke en s'approchant et en joignant le geste à la parole. Ça pourrait lui donner un coup de s'apercevoir qu'elle a été aussi près de passer l'arme à gauche.

— Je ne voulais pas la tuer, dit Schultz, je voulais seulement lui faire peur.

— On peut dire que tu ne fais pas les choses à moitié. Il s'mijote des vertes et des pas mûres dans ton ciboulot.

Duke retira doucement le nœud coulant qui enserrait le cou de Lorelli. Il ne se servait que de sa main gauche, la droite restant appuyée sur son genou. Enfin, après avoir lancé la corde à travers la pièce, il retourna avec précaution le corps de Lorelli et l'étendit sur le dos. A ce moment précis, Schultz porta vivement la main derrière lui et son revolver était déjà à moitié sorti lorsqu'il se trouva face à face avec le canon d'un 12 mm que Duke semblait avoir fait surgir de l'air ambiant.

— Manque d'entraînement, Paul, dit Duke d'une voix calme. Sors ta main tout doucement et lâche ce pistolet.

Schultz laissa échapper un grognement de rage et le revolver tomba sur le tapis avec un bruit mat.

— Maintenant pousse-le vers moi avec le pied, reprit Duke. Tu mérites une bonne tarte sur le museau. A quoi penses-tu donc, Paulo ? T'es dingue ou fatigué de l'existence ?

Il se pencha, ramassa le revolver de Schultz et le mit dans sa poche.

Schultz se renversa dans son fauteuil et haussa les épaules comme un homme qui se détend après un effort.

— T'as tort de te mêler de tout ça, Harry, dit-il ; Tu vas te flanquer un tas de gens à dos et ça te retombera sur la gueule. Admettons que t'aies gagné la première manche, mais il en reste beaucoup d'autres.

Duke était en train d'examiner Lorelli.

— Où diable l'ai-je déjà vue ? dit-il à haute voix. Il n'y a pas à dire, c'est une belle fille ; je suis enchanté d'être arrivé à temps. Des filles comme ça, il ne faut pas les abîmer, Paul, il y a des tas de types

qui en feraient volontiers leur affaire.

Lorelli laissa échapper un petit gémissement, ouvrit les yeux, passa la main sur sa nuque et fit une grimace de douleur. Puis elle aperçut Duke et se souleva sur un coude, ses larges yeux noirs dilatés de surprise.

— Remettez vous, dit Duke, nous sommes entre amis, vous n'avez rien à craindre.

Lorelli examina les deux hommes. En reconnaissant Schultz, ses paupières battirent furieusement. Elle se leva péniblement et porta la main à son front. Puis elle se mit à incendier Schultz et sa grossièreté laissa Duke estomaqué.

— Du calme, beauté, de la douceur, dit-il, ne vous mettez pas dans des états pareils. Paul voulait seulement vous effrayer.

— Si seulement j'avais un revolver, je lui mettais les tripes en bouillie à ce salaud-là ! hurla Lorelli en se précipitant vers Schultz. Mais tu me le paieras cher, espèce de... de... et de...

— Oh ! Paul, dit Duke d'un air choqué, j'espère que ce n'est pas toi qui lui as enseigné de pareils mots. J'en suis gêné, ma parole.

Brusquement Schultz fit un geste et du dos de ! a main lui flanqua line gifle en pleine figure ; elle recula fin poussant des hurlements. La porte s'ouvrit, Joe entra en courant, aperçut Duke et aussitôt leva les mains en l'air : son visage prit un ton de vieil ivoire.

— Eh ben, quoi ? fit Duke de sa voix la plus aimable, ne fais donc pas de cérémonie avec nous, tu vois bien qu'on ne se dispute pas.

Joe abaissa la main et jeta un coup d'œil à Schultz qui, tassé dans son fauteuil, ressemblait à un gros crapaud en colère. Lorelli saisit un tisonnier dans la cheminée et, les traits crispés de haine, se rua vers Schultz. Comme elle passait devant Duke, celui-ci étendit le pied et elle alla s'affaler par terre avec un bruit qui fit résonner la pièce. Sur un signe de Duke. Joe ramassa le tisonnier tandis que Lorelli se relevait en hoquetant de fureur.

— J'ai comme l'impression qu'il faut se séparer, sans quoi il va arriver du vilain, dit Duke.

Il attrapa Lorelli par le bras pour l'empêcher de repartir à l'assaut de Schultz et la maintint fermement contre lui.

— Allons, allons, ma belle, tenez-vous un peu tranquille. Sinon, je vous plaque ici. La soirée s'annonce prometteuse.

Elle se débattit pendant quelques secondes et finit par se calmer.

Sans relâcher son étreinte, Duke se tourna vers Schultz :

— Sur ce, je te quitte, mon petit Paul. J'espère que la perte de cette enfant ne te fendra pas le cœur ; il vaut mieux pour sa sécurité que je l'emmène avec moi.

Une expression de terreur apparut sur le visage de Schultz.

— Attends, dit-il en se penchant en avant, attends, elle n'a pas du tout envie de me quitter.

— Ah non ? dit Duke d'un air amusé.

Puis, tourné vers Lorelli :

— Qu'en dites-vous ?

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, Schultz continuait :

— Laisse-moi lui parler un instant seul à seule ; ce n'est qu'une enfant. Elle ne comprend rien.

— Il faut reconnaître, dit Duke, qu'il y a des drôles de moujingués dans ce quartier, mais je ne pense pas qu'il soit prudent de la laisser seule avec toi... Des fois que t'aurais encore envie de lui essayer des cravates.

— C'est fini nous deux, tête de lard, dit Lorelli. Je te souhaite de crever, tu entends. T'es tout juste bon à boucher un trou dans la terre.

— Tu entends, Paul, c'est très clair. Maintenant, jeune personne, voulez-vous venir avec moi ou préférez-vous partir toute seule de votre côté ?

Elle se mordit la lèvre et répondit sans hésitation :

— Je viens avec vous.

— A la bonne heure, dit Duke, voilà ce que j'appelle de la décision. Tu m'excuseras, Paul, mais j'obéis toujours aux belles pépées.

Schultz, les mains agrippées aux bras de son fauteuil, se tourna vers Lorelli.

— Ne fais pas l'imbécile, voyons, tu vas t'attirer des histoires. Reste ici, et j'arrangerai tout ; tu sais ce que je veux dire.

— Ta gueule ! lui lança Lorelli d'un ton méprisant.

Puis à Duke ;

— Alors, on les met ?

Duke se dirigea vers la porte sans cesser de surveiller Schultz et

Joe. Brusquement Schultz perdit tout sang-froid, ses yeux lancèrent des éclairs et sa figure devint pourpre.

— Dis seulement un mot et tu le paieras cher, hurla-t-il à Lorelli ; comprends donc que c'est tout ce qu'il cherche, c'est à te faire parler. Je le connais, Duke, il ramasse une femme comme ça et puis quand il en a assez, il la sème. Imbécile que tu es, en partant avec lui, tu perds ta seule chance de gagner de l'argent !

— Tu devrais surveiller ta tension, Paul, dit Duke. Pourquoi nous disputer ? J'emmène cette petite quelque part où tu ne pourras pas l'embêter, c'est tout. J'irai te voir demain matin et nous en reparlerons. Au revoir, vieux.

Mais Schultz ne l'écoutait pas ; le doigt tendu en un geste menaçant vers Lorelli, il continua :

— Ouvre seulement ta gueule et je te retrouverai. Tu casqueras, je te préviens !

— Va toujours, dit Lorelli en ricanant, tu ne me fais pas peur ; regarde qui j'ai pour me défendre.

Sur ce, elle passa son bras sous celui de Duke et sortit avec lui.

A peine arrivés dans la rue, Duke se mit à courir.

— Vite, petite, inutile de risquer un mauvais coup.

— Sans blague ? fit Lorelli avec dédain, vous n'avez pas peur de Paul, je suppose. Attendez-moi donc, ajouta-t-elle, car sa robe trop étroite l'empêchait de courir.

Duke la saisit par le coude et l'entraîna au pas de course. Un coup sourd... Une balle siffla non loin de leurs têtes et alla ricocher contre un réverbère. Lorelli poussa un petit cri, releva sa jupe et se mit à courir si vite qu'elle dépassa Duke qui éclata de rire.

— A qui le tour d'avoir peur ? Vite, par ici, dit-il en lui faisant faire un brusque crochet, tandis qu'une seconde balle leur sifflait aux oreilles. Lorelli bondit en avant.

— Je ne croyais pas que Paul était aussi bon tireur, dit Duke comme ils atteignaient la voiture. Ils sautèrent dedans et Duke démarra juste à temps pour éviter une autre balle qui effleura le pare-brise. Dix secondes plus tard les maisons qui bordaient la rue n'apparaissaient plus que comme une sorte de ruban continu et le compteur marquait 80.

— Cette petite soirée m'a fait le plus grand bien, dit Duke en se renversant sur son siège ; mon foie avait besoin d'une secousse ; il doit

être satisfait.

Lorelli qui était en train d'examiner ses bas à la lueur du tableau de bord poussa une exclamation de colère en s'apercevant qu'ils étaient tous les deux déchirés au genou.

— Il y avait longtemps qu'on ne s'était pas canardé à Bentonville, reprit Duke sans ralentir. Je crains que Paul soit vraiment fâché contre nous. Qu'en pensez-vous ?

Lorelli ne répondit que par un grognement. Après un assez long silence, elle finit cependant par dire :

— Ainsi, c'est vous, Harry Duke ?

— Parfaitement ; le seul et unique. A propos, où donc vous ai-je déjà vue ?

— Oh ! je circule pas mal. Je m'appelle Lorelli, pas Lorelli Chose ni Machin, Lorelli tout court.

— Je comprends... Et pourquoi ? si ce n'est pas indiscret.

— Pour la bonne raison que je n'ai jamais eu de parents.

— Ah ! voilà, dit Duke avec une grande politesse, tout en manœuvrant pour rejoindre la Grande-Rue. En somme, vous êtes sortie d'un œuf ?

— Oui, quelque chose comme ça. probablement.

— Qu'est-ce que vous diriez d'une bonne tasse de café avec un sandwich au poulet ?

— Quand ? Maintenant ?

— A l'instant même, dit Duke en freinant devant un drugstore brillamment éclairé.

— Excellente idée, dit Lorelli en descendant de voiture, mais si cela ne vous fait rien, je ne prendrai qu'un biscuit parce qu'il faut que je fasse attention à ma ligne.

— Comme vous voudrez, mais il y a des tas de types qui ne demandent qu'à y faire attention à votre place.

A l'exception d'un vendeur qui tombait de sommeil au bout du comptoir, le drugstore était vide. Il se redressa avec un sursaut et eut un sourire admiratif en voyant Lorelli.

— Vous venez bien tard ce soir. Mr. Duke ; que puis-je vous servir ?

Lorelli commanda son biscuit et du café ; Duke, un club-

sandwich. En attendant d'être servie, Lorelli recommença à se lamenter au sujet de ses bas.

— Qu'est-ce que je vais faire ? Je ne peux pas me montrer comme ça !

— Vous autres femmes, vous ne pensez qu'à ça, dit Duke qui bâillait de fatigue. Dites donc, Mac, vous n'auriez pas une paire de bas de soie pour Madame ?

— Comment donc, répondit le vendeur qui revenait avec un plateau garni. Que ne ferait-on pas pour plaire à Madame ?

— Contentez-vous de lui trouver des bas, ça suffira.

— Quelle pointure, madame ?

Renseigné, il s'éloigna et revint promptement avec une boîte qu'il posa sur le comptoir.

— Choisissez, madame.

— Ça, ça va, dit Duke, laissez votre boîte et retirez-vous. J'ai à parler à cette jeune personne.

D'une main, Lorelli se mit à tripoter les bas tout en dévorant son biscuit. De temps en temps, elle tortillait le cou comme si ses muscles lui faisaient mal.

— Continuez à me raconter votre vie. dit Duke la bouche pleine.

— Non, pas ce soir, dit Lorelli, demain peut-être. Ce soir, je reste la femme mystérieuse.

— Bien, dit Duke, mais si vous voulez que je vous sois utile, il faudra m'aider un peu. Est-ce que je ne vous ai pas aperçue quelquefois au bureau de Paul ?

— Plusieurs fois même, assez souvent pour vous souvenir de moi à condition toutefois que vous pensiez à autre chose qu'à vos affaires.

— Vous vous trompez, dit Duke ; par principe je ne fais jamais attention aux femmes des copains. Pourquoi vous êtes-vous mise avec Paul ?

— Ici Radio Z. Notre émission de ce soir est terminée, dit Lorelli en avalant une tranche de tomate en manière de conclusion. Puis au bout d'un moment : Où vais-je coucher ?

— C'est vrai, dit Duke, sans argent, sans vêtements et avec une ligne qui a besoin d'être constamment surveillée, vous n'êtes guère facile à caser.

— Je me charge de ma ligne, occupez-vous du reste, dit-elle en regardant la pendule.

Il était plus de deux heures du matin.

— Dites-moi, demanda Duke gentiment, ce n'est pas vous qui m'avez téléphoné ce soir pour me dire de laisser Bellman tranquille ?

— C'est possible, je téléphone à tant de gens...

— Je m'intéresse à Bellman, reprit Duke tout en sirotant son café. Non pas qu'il me soit sympathique, croyez-le, mais il m'intrigue. Vous pouvez peut-être me renseigner ?

Lorelli fit un signe d'assentiment, s'essuya les doigts sur sa jupe et commença à dérouler soigneusement ses bas.

— Je sais des tas de choses, dit-elle.

— Racontez, dit Duke ; parlez-moi comme à votre confesseur.

— Je n'en ai jamais eu et je ne sais pas à quoi ça sert, dit Lorelli en examinant par transparence une paire de bas couleur chair qu'elle venait de sortir de la boîte.

— Ne vous inquiétez pas, c'est moi qui vous guiderai.

— Ça ne m'étonnerait pas de vous, dit-elle en défaisant ses jarretelles.

Duke détourna les yeux. Par contre, le vendeur se pencha par-dessus le comptoir pour mieux voir. Lorelli s'en aperçut :

— Détourne un peu tes lampes, dit-elle, ou j'aurai vite fait de leur couper le courant.

L'interpellé se retira si brusquement qu'il renversa un plein pot de mélasse.

— T'en fais pas, petit, dit Duke, ça te servira de brillantine.

Lorelli, ayant changé ses bas, s'étira et bâilla.

— J'ai besoin de me pieuter, dit-elle ; j'ai la tête en marmelade et le cou qui me fait mal. Vous pourriez avoir pitié de moi.

— Dac ; seulement je me demande ce que je vais faire de vous. Je ne veux pas vous emmener chez moi parce que ça pourrait amener des complications que je préfère éviter.

— Pourquoi ? demanda Lorelli surprise. Ne craignez rien, je ne suis pas difficile.

— J'en suis persuadé, répondit Duke, mais si étonnant que cela puisse paraître, je suis, moi, extrêmement difficile.

Lorelli parut suffoquée.

— Eh bien, vous en avez un culot, vous ! s'écria-t-elle furieuse. Si vous ne me trouvez pas assez bien pour vous...

— Au contraire, je me demande si vous êtes assez perversie pour moi.

Lorelli, sidérée, ne sut que répondre.

— D'autre part, continua Duke, Paul va peut-être vous rechercher et je ne voudrais pas vous laisser sans protection. Je crois donc que le mieux est d'aller réveiller mon vieil ami Peter Cullen et lui demander de nous servir de chaperon.

— Vous croyez ? dit Lorelli d'un air déçu. Je pensais que ça aurait été gentil de rester tous les deux et de faire connaissance.

— Impossible, dit Duke, j'ai été élevé dans des principes très sévères.

Sur ce, il se leva et alla s'enfermer dans la cabine téléphonique.

Pendant ce temps Lorelli commanda une seconde tasse de café. Elle sourit aimablement à Mac quand celui-ci la lui apporta, mais il resta parfaitement indifférent. Absorbé qu'il était par la tâche de nettoyer la mélasse qui s'était répandue sur le sol, il en avait assez des femmes pour ce soir.

— Tout est arrangé, dit Duke en sortant de la cabine. Finissez votre café et partons.

— Je vous laisse payer, dit Lorelli, je n'ai pas un sou sur moi.

— Ne vous en faites pas, j'ai l'habitude. D'ailleurs c'est ce qui fait marcher le commerce.

Il leur fallut peu de temps pour arriver chez Peter Cullen qui les attendait tout habillé, mais mal réveillé.

— Entrez, dit-il en regardant Lorelli d'un air étonné.

Duke fit les présentations.

— Voici Peter Cullen, un gentil garçon mais un peu timide ; il faudra surveiller vos expressions pour éviter de le choquer. Peter, je te présente Lorelli, Lorelli tout court qui est sortie d'un œuf comme un poussin. Tu vas lui céder ton lit et nous dormirons tous les deux dans des fauteuils. A première vue, ça peut te paraître un peu désagréable, mais un jour, tu te féliciteras de cette bonne action.

— Je ne veux pas le priver de son lit, dit Lorelli, je peux très bien dormir ici par terre.

— Pour le moment, dit Duke en la poussant vers la chambre de Peter, la question n'est pas de savoir ce que vous préférez ; nous en reparlerons demain. En attendant, au pieu !

— J'espère que tu sais ce que tu fais, dit Peter en se laissant tomber dans un fauteuil, je n'y comprends rien.

Duke prit possession du second fauteuil et s'étira en bâillant.

— T'expliquerai demain, mon vieux. Pour l'instant, j'ai surtout envie de dormir, la journée a été un peu fatigante.

— Tu vas tout de même fort, dit Peter, tu t'amènes ici avec une poule inconnue, tu la fourres d'autorité dans mon pageot. Est-ce que tu me prends pour un pigeon ?

— Non, mon vieux, je te prends pour le bon copain que tu es et que j'aime bien.

— Et c'est tout ?

— Mais que veux-tu que je te dise de plus ? s'écria Duke ; je ne sais ni qui elle est ni ce qu'elle va faire. Je l'ai ramassée il y a à peine une heure, elle a besoin d'un lit et d'un peu d'oseille... et moi j'ai besoin qu'on me foute la paix, voilà.

— Dis-moi ce que tu penses de Clare, demanda Peter au bout d'un instant.

— Gentille fille, dit Duke. Bien trop gentille pour un idiot comme toi. Je te conseille de bien la garder, sinon je te la souffle.

— Sois tranquille, je ferai attention, dit Peter d'une voix si dure que Duke se redressa pour le regarder.

— Je ne t'ai pas vexé, j'espère ; tu sais bien que je plaisantais.

— Oui, je le sais, mais je me tiendrai tout de même sur mes gardes.

— Un vrai cinglé, ce mec-là, marmonna Duke, et il s'endormit comme une masse.

Ainsi se termina la première journée.

Le lendemain...

IX

Ce matin. Clare Russel arriva au *Clairon* fatiguée et abattue ; elle monta tout droit à son bureau, enleva son chapeau, se passa de la poudre sur la figure et s'assit devant sa table. Elle y trouva son courrier bien rangé, un buvard propre, l'encrier fraîchement rempli. Mais elle n'avait guère, l'esprit au travail. Repoussant le courrier, elle se mit à regarder par la fenêtre : le soleil était déjà haut, les rues poussiéreuses : la petite ville semblait se recroqueviller sous la chaleur. Fairview avait besoin de pluie.

Clare pensait à Harry Duke ; en fait, elle n'avait guère cessé de penser à lui toute la nuit. Agitée dans son petit lit, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, elle avait revu tous les détails de leur rencontre ; ses épaules solides, sa figure mince, ses cheveux noirs, sa petite moustache en brosse ; elle sentait encore le fluide qui se dégageait de lui. Il lui suffirait de tendre la main pour qu'elle y mît la sienne joyeusement et elle savait qu'il l'avait senti. C'est cela qui l'effrayait, ce sentiment que quelque chose de nouveau leur était arrivé à tous les deux ; un instant plus tôt, ils n'étaient que des étrangers échangeant de banales politesses et puis à peine avait-il pris sa main dans la sienne, il leur avait semblé qu'ils se connaissaient déjà depuis longtemps.

Pareille chose ne lui était encore jamais arrivée. Certes, elle avait connu des déceptions sentimentales et elle s'était crue amoureuse de Peter jusqu'au moment où elle avait vu Harry Duke. Elle savait très bien qu'elle ne l'aimait pas, mais elle savait très bien aussi qu'aucun autre homme ne compterait désormais pour elle. Comme tout était compliqué et pénible ! Peter était un si gentil garçon, si sensible, si bon, si généreux, avec sa façon de lui offrir son cœur, comme un gosse qui donne son dernier bonbon à un ami. Pour rien au monde, elle n'eût voulu lui faire de peine mais si Harry Duke voulait la prendre, il ne lui resterait plus qu'à partir. Oui, c'était sans doute la seule façon d'éviter de faire beaucoup de mal, mais à l'idée de quitter Fairview, d'avoir à se créer de nouveaux amis, se chercher une autre situation, elle se sentait écrasée d'avancé. Il faut être très jeune, en parfaite santé et plein d'insouciance pour couper ainsi ses amarres et tout recommencer à nouveau.

Elle se souvenait de ce que Peter avait dit de Duke : « Avec ses amis il est tout différent ; il serait aussi chic avec vous qu'il l'a été

avec moi. » En effet, se disait-elle, il doit être loyal comme les hommes savent l'être entre eux, il ne chercherait plus à la revoir et il redoublerait d'amitié pour Peter...

La sonnette sur son bureau retentit ; cela signifiait que Sam Trench voulait la voir. Elle se leva vivement, jeta un coup d'œil dans la glace, fit une grimace en voyant ses yeux cernés et sortit.

Sam, renversé dans son fauteuil, avaient les deux mains posées sur un buvard couvert de notes et de numéros de téléphone ; il fumait son éternelle vieille pipe.

— Bonjour, Sam, dit-elle en allant s'asseoir à contre-jour.

Le geste n'échappa pas à Sam ; il examina Clare avec attention.

— Alors, on a fait la noce ? Vous avez l'air éreintée, ma petite ; vous savez que vous avez besoin de vous ménager, vous devriez prendre des vacances.

— Oh non, ça va, dit Clare. Quelles sont les nouvelles ?

— C'est vous qui aviez raison, dit Sam en essuyant ses lunettes, Timson a bien acheté le lotissement de Pinder's End. J'ai vu Hill hier soir et il a fini par avouer.

— Mais Timson agit sûrement pour le compte de quelqu'un.

— Naturellement. L'achat a été fait au nom d'un syndicat... la Société Immobilière de Bentonville ou quelque chose comme ça. C'est Bellman qui est derrière. Je me suis renseigné ; ils ont même payé assez cher. Ça a été vite fait, hein ? Timson n'est resté ici que deux ou trois jours.

— Que vont-ils faire de Pinder's End ?

— Je ne sais pas.

Sam ouvrit un tiroir dans lequel il fourragea un instant et finit par en sortir un plan qu'il étala sur son bureau :

— Voilà, vous voyez, le lotissement s'étend à l'ouest de Fairview à environ trois kilomètres du centre et à cinq kilomètres du quartier des usines. La terre est inculte, les dix petits pavillons sont en ruine, les locataires n'ont pas le sou et il n'y a ni égouts ni électricité. Une riche acquisition, hein ?

Clare fit quelques pas et regarda par la fenêtre.

— Enfin, Sam, que peuvent-ils bien vouloir faire de ce désert ?

Sam secoua les cendres de sa pipe et se passa la main dans les cheveux.

— Voilà encore votre imagination qui fait des siennes, dit-il ; vous flairez une histoire, hein ?

— Ni plus ni moins, dit Clare en se retournant.

— Bon, mais je vous en prie, faites attention ; nous avons déjà assez d'embêtements comme ça sans aller au-devant de nouvelles complications.

— Je ferai de mon mieux, dit Clare en se sauvant.

Elle tomba sur Barnes qui se préparait à sortir.

— Vous êtes au courant pour le lotissement ? dit-il. Quand on pense que cet enflé a fait ça sans même nous avertir ! La prochaine fois que je le vois, je lui tords le cou.

— Où allez-vous, Al ?

— Faire un tour du côté de Pinder's End. Venez-vous ?

— Non, j'ai un coup de téléphone à donner. Ouvrez bien les yeux, là-bas. Examinez le sol, regardez si on n'a pas creusé ou foré récemment.

— Tiens, pourquoi donc ?

— Parce que je crois savoir qui est le véritable acheteur et ce ne sont pas des gens à mettre de l'argent dans un terrain qui ne vaut rien. Peut-être y a-t-il une mine d'argent ou de pétrole ?

— Vous perdez la boule, ma petite ; tous les terrains de la région ont été creusés et retournés cent fois et on n'a jamais rien trouvé.

— Alors, fit Clare en tapant du pied, expliquez-moi pourquoi ils ont acheté le lotissement !

— Est-ce que je sais, moi ? C'est peut-être quelqu'un qui cherche un endroit tranquille pour se faire enterrer.

— Allons, partez, Al, et tâchez de savoir si les locataires ont reçu leur congé.

Barnes parti, Clare s'enferma dans son bureau, fouilla dans son sac et finit par sortir le bout de papier sur lequel Harry Duke avait inscrit son numéro de téléphone. En prenant l'appareil, elle sentit son cœur battre violemment. « Allons, se dit-elle, ce qui est écrit doit arriver », mais dans le fond, elle était heureuse de pouvoir l'appeler si peu de temps après leur rencontre. Pendant que la sonnerie ronronnait, elle essaya de se représenter la pièce que Duke occupait ; elle eut une vision de métal, de meubles en cuir et de glaces, le seul décor qui lui convînt à son avis. Au bout d'un moment, elle entendit

qu'on décrochait le récepteur assez brusquement et une voix impatiente fit : « Oui, qu'est-ce que c'est ? »

— Mr. Duke... ?

— Il est sorti, dit la voix. On raccrocha.

Clare resta assise devant son appareil, toute faible, le cœur serré ; et c'est seulement alors qu'elle comprit vraiment avec quelle ardeur elle avait souhaité entendre la voix d'Harry Duke.

X

Peter Cullen ouvrit les yeux et parcourut d'un regard vague le salon ; il se sentait courbaturé, affligé d'une migraine et le mouvement qu'il fit pour se lever lui arracha un grognement. Harry Duke se retourna, regarda son ami et se redressa à son tour :

— Plutôt moche, dit-il en se frottant les yeux, et tout ça pour une femme ! C'est nous qui aurions dû prendre le lit.

— Il faut reconnaître qu'elle l'a proposé, dit Peter en enlevant son veston et son gilet.

— C'est vrai et j'ai eu tort de refuser. Je vieillis, mon vieux Peter, je deviens galant.

— Je te joue à pile ou face celui qui prendra la salle de bains, dit Peter en sortant une pièce de monnaie.

Duke perdit.

— Bon, mais dépêche-toi, dit-il. Moi je vais préparer le déjeuner ; je me demande si la poule dort toujours.

Il poussa la porte de la chambre qui était plongée dans l'obscurité :

— Debout là-dedans, cria-t-il, je vais faire le café et vous avez le numéro trois pour la salle de bains.

Seul, le silence répondit.

— Elle a le sommeil lourd, dit Duke à Peter ; c'est line chose que je n'aime pas chez une femme.

— Tiens, pourquoi ?

— Parce que je dors comme un plomb et qu'il faut bien qu'il y ait quelqu'un pour faire peur aux cambrioleurs.

— Va donc lui secouer les puces, elle sait peut-être faire la cuisine.

— Bonne idée, dit Duke.

Il chercha le commutateur, finit par le trouver et tourna le bouton.

— Debout, là-dedans, entendez-vous ? Nous avons faim.

Il s'arrêta brusquement et fit deux pas en avant.

Timson gisait étendu sur le lit, la tête renversée, les mains jointes et la gorge tranchée. Les draps étaient rouges, le mur et le tapis pleins de sang.

Duke reprit lentement son souffle, sa chair se hérissa, il se sentit pris de nausée. Enfin, il avança prudemment vers le lit et tâta la main de Timson ; elle était froide et gluante comme de l'argile humide. Duke pensa que la mort devait remonter déjà à quelques heures.

Avec mille précautions, il fit le tour de la chambre mais ne remarqua rien d'insolite. Aucune trace de Lorelli, ce qui ne le surprit même pas. La présence de Timson remplissait la pièce ; Duke eut l'impression de se trouver dans une autre maison, presque dans un autre monde. Il s'attendait à trouver une arme et n'en trouvait point. Voilà qui était grave : cela signifiait qu'il y avait eu meurtre et pire encore, que la police viendrait s'en mêler. Il revint vers la porte, examina soigneusement ses vêtements et ses chaussures, ne trouva aucune trace de sang, éteignit la lumière et rentra dans le salon en refermant la porte sans faire de bruit.

— Fous-la en bas du lit, cria Peter du fond de la salle de bains.

Duke se versa une large rasade de whisky qu'il but à petits coups pour se remettre. Enfin il pénétra dans la salle de bains.

— Délicieux, dit Peter qui était sous la douche. Dépêche-toi, vieux.

— Voilà, j'arrive, dit Duke en commençant à se déshabiller.

Peter sortit de l'eau et se mit en devoir de se sécher vigoureusement. Tout à coup, il renifla :

— Ça sent le whisky, tu as déjà commencé à boire ?

— Oui, c'est curieux, fit Duke empêtré dans sa chemise, je me demandais aussi d'où ça pouvait venir.

— Qu'est-ce qui t'arrive, demanda Peter surpris ; tu ne te sens pas bien ?

— Je t'expliquerai tout à l'heure, dit Duke en se mettant sous la douche et en tournant le robinet d'eau froide.

Il y resta un bon moment et sortit pour se sécher, juste comme Peter commençait à se raser.

— Nous voilà avec un cadavre sur les bras, dit Duke d'un ton lugubre, un cadavre qui a la gorge tranchée.

Peter faillit se couper et reposa vivement son rasoir.

— Qu'est-ce que tu racontes ? J'ai cru t'entendre parler d'un cadavre.

— C'est bien ce que j'ai dit.

— Bah, fit Peter, un cadavre de plus ou de moins ne tire pas à conséquence. Mais tout de même, ajouta-t-il en reprenant son rasoir, tu pourrais réserver tes idioties pour plus tard.

— Il ne s'agit pas d'idioties, dit Duke en commençant à se raser lui aussi. Il faut même que j'aie les nerfs assez solides ; regarde : ma main ne tremble pas.

— Enfin, qu'est-ce que tu veux dire ?

— Excuse-moi, mon vieux Peter, dit Duke en regardant son ami ; mais j'ai tout de même reçu un choc. Timson est là, dans la chambre, avec la gorge ouverte.

— Timson !... la gorge ouverte ?... s'écria Peter en saisissant sa robe de chambre. Mais, ma parole, tu es fou ! Ce n'est pas Timson que nous avons laissé hier dans la chambre, c'est ta petite amie...

— Attends une seconde, dit Duke, le spectacle n'est pas beau à voir. Comment allons-nous sortir de là ?

Peter quitta la salle de bains. Duke l'entendit traverser le salon, entrer dans la chambre et allumer la lumière. Il eut un haussement d'épaules, se rinça le visage, enfila sa chemise. Il achevait de mettre son pantalon, lorsque Peter réapparut, la figure blanche comme un linge.

— Je t'avais prévenu, dit Duke. Il reste encore du whisky dans la pièce à côté ; viens.

— Ça alors ! dit Peter en le suivant. J'ai une sacrée envie de vomir.

— Ne fais pas l'imbécile, je t'en prie ; il n'y a pas de quoi vomir.

— Mais enfin, dit Peter en tendant la main vers la bouteille, qui a pu faire ça ? Et où a pu passer la gonze ?

— C'est justement ce que les poulets vont demander. Inutile d'anticiper sur leur boulot. Tu ne voudrais pas nous faire du café ? J'ai besoin de réfléchir un peu.

— Du café, non merci, dit Peter en reprenant du whisky.

— Ce n'est pas pour toi, mais pour moi, dit Duke d'un ton plus sec. Allons, remue-toi, ça t'occupera.

Pendant que Peter s'activait, mettait l'eau à bouillir, cherchait des tasses et le lait, Duke, renversé dans son fauteuil, regardait par la fenêtre. Son cerveau travaillait à plein. Il ne dit pas un mot jusqu'à ce que Peter eût apporté et servi le café. Enfin, ayant allumé une cigarette, il se décida à parler :

— Il va falloir appeler la police sans trop tarder, dit-il, mais auparavant, il est nécessaire que nous inventions une histoire qui tienne debout.

— Nous ? Pourquoi *nous* ?

— Parce que tu es dans le bain jusqu'au cou, mon pauvre vieux.

— C'est bien ce que je craignais. Enfin... explique-moi.

— Je le voudrais bien, mais malheureusement je ne connais qu'une partie de la vérité, dit Duke en se versant une seconde tasse. Je vais te dire ce que je sais. Peut-être tu pourras m'aider à y voir clair. D'abord, j'ai reçu la visite de Kells – tu te rappelles ? Il venait me dire que Bellman voulait que je m'associe avec lui. Tout un baratin sur ma réputation de joueur heureux. Il offrait gros. D'après ce que j'ai compris, Bellman avait reçu des menaces et il voulait m'avoir avec lui en cas de coup dur. J'ai déjà eu suffisamment d'histoires pour ne pas en désirer davantage, de sorte que j'ai balancé Kells. Tout de suite après j'ai reçu un coup de téléphone d'une femme – celle que j'ai amenée ici hier soir.

— Qui est-ce ? demanda Peter.

— Etant donné que j'ai surpris Schultz en train de l'étrangler, je suppose que c'est une amie à lui ; c'est tout ce que je sais d'elle pour l'instant ; nous verrons à nous renseigner plus tard. Bref, elle me téléphonait pour m'avertir de ne pas me mêler des affaires de Bellman. Elle ne voulait pas qu'on me tue, qu'elle disait. Tu penses comme ce genre de boniment pouvait m'impressionner ! Tout de même je décide d'avoir une conversation avec Bellman, mais auparavant, je vais faire une petite visite à Schultz.

« Schultz, tu le sais, a un établissement de jeux et il me loue un bureau dans l'immeuble. Je le connais depuis longtemps et jusqu'à hier soir, je le considérais comme un type assez fort. J'ignorais qu'il connaissait Lorelli et que c'était elle qui m'avait téléphoné ; si je l'avais su, je n'en aurais rien dit, mais ne sachant rien, j'ai raconté l'incident à Schultz dont je n'ai appris qu'une chose : Bellman pouvait bien avoir la frousse de Spade. C'est marrant, mon vieux, comme tout ce qui se fait à Bentonville se réduit toujours à Spade. J'aimerais bien le connaître. En tout cas, j'ai eu la conviction que Schultz en savait plus qu'il n'a voulu m'en dire et qu'il ne m'a raconté que des

mensonges.

« Je vais donc voir Bellman et pendant que nous causions, voilà que s'amène un petit mec qui lui tire deux coups de flingue. J'ai eu si peur que j'en ai renversé mon whisky dans la figure du petit mec. Total : Bellman s'en tire sain et sauf, l'autre zèbre se souvient soudain d'un rendez-vous urgent et se barre en vitesse.

« Voyant qu'il n'y avait rien à tirer de Bellman, l'idée me vient d'aller revoir Schultz. Avant de sonner chez lui, je jette un coup d'œil par la fenêtre et qu'est-ce que je vois ? Schultz en train de passer un nœud coulant autour du cou de la même Lorelli. J'entre à temps pour l'empêcher de faire du vilain. Dès que Lorelli se met à parler, je reconnais immédiatement la voix qui m'avait téléphoné ; estimant qu'une politesse en vaut une autre, j'enlève la fille et l'amène ici. Paul, en guise de thé, nous arrose avec son shotgun. J'espérais la faire parler, mais j'en ai été pour mes frais ; elle sait sûrement quelque chose, parce que Schultz l'a menacée de lui faire son affaire si elle ouvrait le bec. Et voilà : maintenant, tu en sais autant que moi.

— Mais qu'est-ce que Timson vient faire là-dedans ? demanda Peter ; tu n'as pas dit un mot de lui.

— A la vérité, je ne me suis souvenu de lui qu'hier soir quand ta fiancée a prononcé son nom. Il a été gérant à *Chez Patee*, je l'ai toujours considéré comme un homme de paille. Je ne sais pas du tout quel est son rôle dans cette histoire.

— Pourquoi ne serait-ce pas Lorelli qui l'ait tué ? suggéra Peter sans conviction. Suppose que Timson. soit venu la chercher, qu'elle se soit défendue et qu'elle se soit sauvée ensuite ?

— Non, Timson n'a rien à voir avec Schultz. Si encore c'était Joe...

— Qui est Joe ?

— Le chauffeur de Schultz. un gamin.

— Ecoute, dit Peter, assez de suppositions, il faut appeler la police.

— Evidemment, mais qu'est-ce que nous allons raconter ? Faut-il parler de Schultz et de Lorelli ?

— Nécessairement, sans quoi on va nous demander pourquoi je n'ai pas couché dans mon lit.

Duke se dirigea vers le téléphone.

— Peut-être qu'un mot avec Paul éclaircira la situation, dit-il en

formant le numéro.

Peter alluma une autre cigarette et se mit à marcher de long en large. Duke l'observa attentivement jusqu'au moment où la voix de Schultz se fit entendre.

— C'est vous Paul ? Ici Harry.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Savez-vous où est Lorelli ?

— Ça, ça vous regarde ?

— Ne faites pas l'idiot, c'est grave. Je l'ai amenée hier soir chez Peter Cullen et elle a disparu.

— Qu'est-ce que vous me racontez là ? dit Schultz d'un ton narquois ; vous deviez être complètement saoul.

— Hum, vous croyez ?

— Saoul ou fou. Lorelli ne m'a pas quitté de la soirée ; elle est à côté de moi en ce moment. Tenez, voulez-vous demander à Joe ?

— Non, non, fit vivement Duke qui craignait que Schultz ne raccrochât ; j'aimerais mieux parler à Lorelli elle-même.

Il entendit Schultz dire : « C'est Duke qui veut te parler. »

— Oui ? fit la voix de Lorelli parfaitement calme et indifférente.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Duke. Schultz me dit que tu es restée avec lui toute la soirée et tu ne protestes pas ?

— Et pourquoi ? Avec qui croyez-vous donc que j'étais ?

— Tu es une belle nouille, ma fille, dit Duke pris d'une subite colère. Quand je suis arrivé hier, ton gros hôte était en train de te faire le coup du père François. Sans moi, tu étais étranglée. Tu as tout intérêt à être réglo avec moi. Allons, où es-tu allée en nous quittant ?

Il entendit Lorelli dire à Schultz : « Tiens, réponds-lui, il est cinglé. » Mais Duke n'attendit pas ; il reposa le récepteur et se tourna vers Peter.

— Elle est retournée avec Schultz, dit-il. Elle jurera ne jamais l'avoir quitté. Joe leur servira de témoin. Il faut que nous inventions vite quelque chose, ou nous allons nous faire coincer par les bourres.

— Mais ça ne tient pas debout ! dit Peter en pâlisant. On ne les croira pas.

— J'ai bien peur que si. A moins de trouver une explication à la mort de Timson, on est foutu de griller, mon vieux. La rousse ne serait

pas fâchée de me jouer un mauvais tour.

— Alors, que faire ? demanda Peter très nerveux.

— Attends-moi une seconde, répondit Duke en disparaissant dans la chambre à coucher.

Il en ressortit au bout de quelques minutes.

— Voilà, dit-il, ce sera un suicide mon vieux ; la mise en scène est faite, il ne reste plus qu'à y ajouter un rasoir.

— Mais malheureux, c'est impossible ! Si on s'en aperçoit, nous sommes bons comme la romaine !

— D'ici là, j'aurai mis la main sur celui qui a fait le coup, dit Duke d'une voix dure. Et puis rien ne dit qu'ils s'apercevront de quelque chose...

Il passa dans la salle de bains, en ressortit avec le rasoir de Peter et pénétra dans la chambre à coucher. Peter se versa une généreuse rasade de whisky ; il paraissait en avoir besoin.

Duke reparut, ferma soigneusement la porte derrière lui et se laissa tomber dans un fauteuil.

— Tout est prêt et c'est, ma foi, assez réussi. Maintenant, écoute bien, Peter, voici notre version : Nous avons dîné ensemble, toi, moi et Clare ; ensuite tu l'as reconduite chez elle et tu es venu me rejoindre chez moi. Là, nous avons pas mal bu et nous sommes sortis prendre un peu l'air ; c'est alors que nous avons rencontré Timson qui était noir comme un corbeau. Il tenait à la main une bouteille de whisky que nous l'avons aidé à finir ; ça l'a achevé, nous l'avons ramené ici et déposé sur ton lit. Ce matin en cherchant ton rasoir, nous sommes entrés dans la chambre et nous avons trouvé Timson mort. Ce sera aux flics d'expliquer pourquoi il s'est suicidé.

— Mais c'est fou ! s'exclama Peter. Nous ne savons pas ce que Timson a fait hier soir, il était peut-être avec des amis.

— Aucune importance ; il suffit de dire qu'il était très tard quand nous l'avons rencontré, entre trois et quatre heures du matin, par exemple. Voilà, convenu comme ça. D'ailleurs, je ne vois pas d'autres moyens.

— Ah là, là, soupira Peter mélancoliquement, avec toi, il arrive toujours des histoires !

— Ferme ça, dit Duke d'un ton sec. Nous sommes dans une sale passe, mais on s'en tirera.

Le téléphone sonna ; Peter prit l'appareil.

— Oh ! Peter, dit Clare, savez-vous où je pourrais trouver Harry Duke ?

— Pour quoi faire ? Qu'est-ce que vous lui voulez ? dit Peter soudain mordu de jalousie.

— Ne vous fâchez pas, Peter, c'est au sujet de Timson.

— Et alors ?

— Eh bien, vous vous souvenez que Harry Duke m'a demandé de lui téléphoner si j'apprenais que Timson avait acheté du terrain par ici. Or, ça y est, il a acheté le lotissement Pinder.

— Une seconde, Clare. Dis donc, Harry, Timson vient d'acheter le lotissement Pinder.

— Tiens, tiens ! fit Duke, voilà qui est intéressant. Tu permets que je lui parle ?

— Comment donc ! dit Peter en tendant le récepteur avec une certaine brusquerie et en s'écartant de quelques pas.

— Ici Harry Duke. Bonjour, Clare.

Il entendit une exclamation étouffée et sentit lui-même sa gorge se serrer.

— C'est au sujet de Timson, n'est ce pas ? Alors, vous dites qu'il a acheté Pinder's End ?

— Oui. Cela s'est fait hier, pour le compte de la Société Immobilière de Bentonville que personne ne connaît.

— Bien merci. Je vais essayer de me renseigner. Notez que Timson n'en retirera rien ; nous l'avons rencontré hier soir, on a tous pas mal bu ; il a couché dans le lit de Peter et ce matin nous l'avons trouvé mort. Il s'est coupé la gorge.

Peter fit de la main un geste agacé.

— Jamais elle ne coupera dans un boniment pareil !

Duke lui fit signe de se taire.

— Quoi ? fit Clare. Un suicide ?

— Oui. Il avait l'air assez déprimé, mais nous avons cru que ce n'était rien. J'allais justement prévenir la police.

— J'arrive, dit Clare d'une voix sans timbre. Peter est compromis, naturellement.

— Nous le sommes tous les deux, dit Duke sèchement. Ça fera probablement un peu de bruit, voilà tout ; ce n'est pas cela qui fera du

tort à Peter.

— Non, en effet... je viens tout de suite.

Duke reposa doucement le récepteur.

— J'ai l'impression qu'elle se fait du souci pour toi, dit-il.

— On n'y peut rien, dit Peter en détournant les yeux. En attendant, je vais téléphoner à mon bureau.

— Un instant, dit Duke en reprenant l'appareil, laisse-moi d'abord dire un mot aux flics. Et surtout, pas de blagues, Peter, tu sais qu'ils vont essayer de te faire parler. Fais bien attention.

— N'aie pas peur, répondit Peter, les yeux fixés sur le téléphone.

XI

Quelques heures plus tard, il y avait grand conseil dans le bureau de Sam Trench. Sam présidait en raison de son âge ; Clare, assise près de lui, fumait et observait d'un œil inquiet Peter assis près de la fenêtre ; Harry Duke, un cigare éteint entre les dents, marchait de long en large, passant et repassant devant le bureau de Sam.

— Fairview se réveille, dit-il d'un ton jovial. Dommage que vous ne puissiez transformer votre canard en quotidien ; j'ai idée que vous serez obligé d'y venir d'ici peu.

— Voyons, racontez, dit Clare avec autorité. Qu'ont dit les policiers ?

— Pas grand-chose, répondit Duke en lançant un regard narquois du côté de Peter ; ils n'ont pas semblé aimer beaucoup la mise en scène, mais comme c'est sans doute la première fois que ces péquenots-là ont vu une mort violente, ils ne savent pas trop quoi faire.

— Vous voulez dire qu'ils acceptent la version du suicide ?

— Et pourquoi pas ? dit Duke en la regardant dans les yeux, puisque c'est vrai.

— Je vous en prie, Clare, ne compliquez pas les choses, intervint Peter.

Clare regarda alternativement les deux hommes.

— Timson n'était pas homme à se suicider, dit-elle avec assurance.

— Appelez ça comme vous voudrez, répliqua Duke avec douceur ; mettons qu'il a essayé de se raser à sec et que sa main a glissé. De toute façon il est mort et vous n'avez pas besoin d'en savoir davantage.

— Mais pourquoi tant d'histoires ? intervint Sam en se grattant la tête des deux mains. Ce type-là n'était pas d'ici. Il n'est même pas mort à Fairview. Alors, en quoi cela nous regarde-t-il ?

— Il est mort dans le lit de Peter, fit observer Clare.

— Ah, c'est vous le gaillard avec lequel elle vadrouille depuis

quelque temps ? dit Sam en foudroyant Peter du regard.

— Allons, allons, Sam. là n'est pas la question.

— Si, justement, dit Peter avec vivacité. Il n'y a aucune raison de rien lui cacher ; je crois qu'il a toujours été très gentil avec vous. Monsieur Trench, je ne demande qu'à épouser Clare, c'est elle qui remet sa réponse de jour en jour.

Le vieux Sam lui lança un coup d'œil inquisiteur et se mit à bourrer sa pipe.

— Eh bien, jeune homme, si elle n'est pas décidée, il faut la laisser tranquille. Celui qui aura la chance de l'avoir pour femme devra être un type à la hauteur.

Duke regarda Clare d'un air légèrement narquois ; elle paraissait gênée et furieuse.

— Assez, Sam, taisez-vous, dit-elle.

— En voilà une façon de parler à un vieillard, grogna Sam. Dès qu'on a quelques poils gris, plus moyen de se faire respecter.

— La question, dit Duke, pour en revenir au sujet principal, est de savoir pourquoi Timson a acheté Pinder's End. Qui peut répondre à cela ?

— Un de nos rédacteurs est allé là-bas ce matin, dit Clare. Il n'a rien trouvé qu'une dizaine de bicoques à moitié démolies. Les locataires ont reçu congé pour la fin de la semaine.

Brusquement Peter s'écria :

— Tant pis, Duke, je vais dire la vérité.

Duke parut un instant sur le point de se fâcher mais finalement se contenta de hausser les épaules.

— Comme tu voudras, dit-il en s'asseyant et en rabattant son chapeau sur ses yeux.

— Nous n'aboutirons à rien tant que vous ne saurez pas ce qui s'est passé, reprit Peter en s'adressant à Sam et à Clare. Timson a été assassiné. Nous avons truqué la scène pour faire croire à un suicide.

— Oh, Peter ! s'écria Clare avec un sursaut. Je me doutais bien qu'il y avait quelque chose de louche dans cette histoire ! Mais quelle idée aussi de vous...

— Allez-y, dit Duke tranquillement, vous alliez lui reprocher de s'être compromis avec moi, n'est-ce pas ? Vous pensez que sans moi, il ne serait pas dans ce pétrin.

— Tais-toi, Harry, dit Peter.

— Mais c'est vrai, il a raison, dit Clare violemment. J'ai toujours conseillé à Peter de ne pas vous fréquenter. Les tripots, les rackets, les drames du milieu, voilà votre élément. Mais pourquoi entraînez-vous Peter dans vos sales histoires ?

— Ce n'est pas moi qui l'ai entraîné cette fois-ci, dit Duke sans se fâcher. Timson est entré dans la chambre de Peter sans que nous le sachions ; nous n'y sommes absolument pour rien.

Clare lui tourna le dos et s'adressa à Peter :

— Pourquoi avoir menti à la police ? Pourquoi ne pas avoir dit la vérité ?

— Parce que la vérité n'était pas très vraisemblable et aussi parce que Harry voulait que...

— Naturellement ! Encore Harry !

Puis à Duke :

— Et vous osez dire que vous n'êtes pas responsable, que ce n'est pas vous qui avez attiré Peter dans le pétrin ?

— Et puis après ? répondit Duke avec un regard glacial. Pensez-vous que Peter soit incapable de se défendre ?

Peter s'écarta de la fenêtre, vint vers eux, et posa la main sur le bras de Clare.

— Ecoutez, chérie, ne compliquez pas les choses. Ce qui est fait est fait ; il s'agit de chercher la façon de nous en sortir.

— D'accord, mais comment ?

— Quand vous en aurez terminé avec vos petites affaires personnelles, dit Sam d'une voix pointue, vous me permettrez peut-être de vous faire observer que vous venez de faire de moi votre complice. Qu'est-ce que je vais devenir dans tout cela ?

— Ne vous montez pas le bourrichon, dit Duke en rallumant son cigare. Nous n'avons rien fait de semblable puisque nous ne connaissons pas le coupable. Tout ce que nous savons, c'est qu'il n'y a pas eu suicide puisqu'il n'y avait pas d'armes. La première personne suspecte, c'est Lorelli, une poule que j'ai amenée chez Peter hier soir. Le corps de Timson s'est substitué mystérieusement à elle. Ensuite, il faudrait savoir si Bellman n'est pas dans le coup. Timson était son employé et je pense que c'est pour le compte de Bellman qu'il a acheté Pinder's End. Je pense aussi que Bellman ne tenait pas à ce que Spade soit au courant de l'opération. Il avait peur que Spade ne lui coupe

l'herbe sous les pieds ; rien ne dit que ce n'est pas Spade qui a tué Timson. Et de deux. Maintenant, qu'est-ce que Timson venait faire chez Pete, comment est-il entré et qu'a fait Lorelli ? A-t-elle assisté au meurtre ou était-elle déjà partie quand Timson est arrivé ? Vous voyez qu'il nous reste encore pas mal de questions à résoudre.

Tout en piquant sa plume dans le buvard, Sam hochait la tête et regardait Clare debout près de la fenêtre.

— Quelle histoire ! fit-il. Jamais je n'aurais pensé être mêlé à pareille aventure. Ah, Fairview a bien changé !

— Ecoutez, l'ancien, dit Duke sèchement, ce n'est pas le moment d'évoquer des souvenirs. Pensez plutôt à nous aider.

— Sacré bougre ! dit Sam en souriant. Vous me plaisez, vous me rappelez un type que j'avais avec moi à la *Tribune*, un gars d'attaque et qui ne perdait jamais le nord. Vous serez tout à fait comme lui quand vous serez grand.

— Espérons-le, dit Duke en riant. En attendant, vieux renard, avez-vous une idée ?

— Qui est-ce qui possède les droits de propriété de Pinder's End ? demanda Sam en jetant autour de lui un regard triomphant.

— Nom de Dieu, nous n'avions pas pensé à cela ! s'exclama Duke plein d'admiration. Parbleu, tout s'explique : Timson devait avoir l'acte de propriété sur lui ; les flics l'ont fouillé sans rien trouver, donc on a tué Timson pour lui voler l'acte ! Maintenant, on va pouvoir avancer.

— Je ne suis pas de ton avis, dit Peter : on ne peut pas fouiller toute la population de Fairview ou de Bentonville.

— Non, mais on peut voir Bellman et l'interroger. Allons, partons tout de suite.

— Doucement, doucement, dit Sam. Bellman ne sait peut-être pas que l'acte a disparu ; on peut encore croire qu'il est entre les mains de la police. Croyez-vous qu'il soit prudent de répandre la nouvelle ?

— Vous êtes un type épatant, dit Duke. Est-ce que votre cerveau travaille toujours à cette allure-là ?

— Je mange beaucoup de poisson, répondit Sam d'un ton modeste. Et puis, je suis beaucoup plus vieux que vous tous.

— Bon. Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— Eh bien, dit Sam manifestement ravi de l'attention générale, si j'étais le patron, je commencerais par éviter d'effrayer les gens. Je

tâcherais de savoir si les dirigeants de la Société Immobilière de Bentonville possèdent l'acte de propriété ; sinon, c'est le meurtrier qui doit l'avoir. Il faudrait aussi surveiller Spade, Lorelli et Bellman et, une fois tous les renseignements réunis, je les apporterais au directeur du *Clairon* en lui demandant d'en tirer les conclusions. Voilà ce que je ferais, moi, mais naturellement vous êtes libres d'agir à votre guise.

— Ça ne paraît pas mal comme point de départ, approuva Duke.

Puis se tournant vers Peter :

— Je sais que tu as du travail à faire, mon vieux, et que je ne peux pas te demander de perdre ton temps avec cette histoire. Je m'en chargerai tout seul.

— Pas du tout, dit Peter d'un air gêné, je ne te lâche pas, mais mes journées sont très prises... je ne pourrai guère t'aider que le soir.

Harry Duke lui lança un coup d'œil un peu méprisant. Comme l'influence d'une femme pouvait transformer un homme ! Deux ans auparavant, Peter aurait tout lâché pour se lancer dans une aventure comme celle-ci ; aujourd'hui, il jouait la prudence. Evidemment, on ne pouvait pas le blâmer, mais Duke se sentait tout de même un peu déçu. Sam les observait tous les deux pendant qu'ils parlaient et son regard s'adoucissait quand il le posait sur Djke. Voilà le genre de garçon qu'il aurait aimé avoir comme fils, un gaillard décidé, endurci, qui ne s'empêtrait pas dans les jupons des femmes...

— Fichez-moi le camp, leur dit-il avec un geste de la main, j'ai mon journal à faire paraître. Et vous, monsieur Harry Duke, n'essayez pas de me faire passer à l'as... Je veux être informé de tout ce qui se passe, c'est compris ?

— Il est gonflé à bloc le petit vieux, dit Duke lorsqu'ils furent dehors. Ma parole, je crois qu'il a envie de se bagarrer.

Il y eut un petit silence embarrassé, puis Peter proposa :

— Veux-tu que je te ramène ? Je rentre à Ben-ton ville.

— Non, merci, dit Duke, je vais faire un tour à Pinder's End pour voir un peu l'aspect du patelin.

— Okay. Alors, à bientôt. Et vous, Clare, ma chérie, ne vous faites pas de bile, tout s'arrangera. Je viendrai vous prendre ce soir et nous sortirons tous les deux.

— Surtout soyez prudent, lui cria Clare en le regardant partir.

— Je suis désolé que vous soyez fâchée contre moi, Clare, dit Duke. J'avais espéré que nous serions amis.

Elle se tenait debout contre la rampe du perron, les yeux obstinément baissés ; elle se sentait faible et son cœur battait à se rompre.

— Parlons d'autre chose, dit-elle sèchement.

— Mais pourquoi ? demanda Duke la gorge serrée comme chaque fois qu'il la regardait. Vous savez bien que je ferais n'importe quoi pour Pote, c'est mon seul ami, je n'ai que lui au monde !

— Alors, laissez-le tranquille ! Oh ! je sais bien ce que vous pensez, allez : vous pensez que c'est un lâche et qu'il s'abrite derrière moi, mais ce n'est pas vrai. Il n'est pas comme vous, il faut qu'il s'occupe de ses affaires, lui.

— Je n'ai jamais pensé cela, dit Duke en jetant son cigare, mais vous vous trompez considérablement si vous croyez qu'il n'est pas capable de se débrouiller tout seul. Je le connais depuis plus longtemps que vous et, croyez-moi, il n'a rien d'un enfant à la mamelle. En persistant dans votre attitude vous risqueriez de vous rendre ridicule.

Elle rougit violemment.

— Ça vous va vraiment bien de prêcher, dit-elle sarcastique. Tout ce qu'on vous demande, c'est de le laisser tranquille ; il n'est pas de votre milieu, pas plus que moi d'ailleurs ; vous êtes un cynique, un dur qui se moque de tout. Je vous hais pour l'avoir entraîné dans cette histoire.

Duke s'approcha et la prit par les deux bras.

— Vous n'êtes qu'une petite sotte obstinée ; ce n'est pas moi que Timson est venu voir, c'est Pete ; tâchez donc de comprendre !

— Taisez-vous ! s'écria-t-elle, rouge de colère.

Et faisant demi-tour, elle courut se réfugier dans son bureau dont la porte claqua derrière elle.

XII

Le lotissement de Pinder's End était situé aux confins de la ville ; il n'y régnait que famine et misère. Harry Duke franchit les quelques kilomètres de banlieue sans prêter grande attention à ce qui l'entourait ; il pensait à Clare et ses lèvres se serraient en un sourire un peu amer. Il en avait assez des femmes faciles qu'on rencontrait à Bentonville, toutes semblables, toutes aussi insignifiantes ; il connaissait par cœur les règles du jeu, ce qu'elles allaient dire, combien de temps elles résisteraient, le moment où elles céderaient ; tout était prévu d'avance. Clare n'était pas comme les autres, se disait-il en se pinçant le menton d'un geste nerveux, ce n'était pas une fille pour lui, mieux valait renoncer à elle et ne plus y penser...

Arrivé au dernier tournant de la route, il aperçut Pinder's End, ralentit et prit un chemin de terre. De chaque côté s'étendait une prairie pelée et brûlée par le soleil ; à chaque tour de roue une poussière blanche comme de la farine s'élevait et formait un nuage qui cachait la grand-route. Il conduisait lentement, reniflant la poussière qui lui séchait la gorge, s'étonnant qu'un pareil désert puisse exister si près d'une ville fraîche et propre. Le chemin montait brusquement ; Duke s'arrêta en haut de la côte, se mit debout dans la voiture et examina le paysage. A droite Fairview s'étalait dans la vallée ; on voyait les hautes cheminées d'usines, la grand-route qui serpentait entre les maisons et vers le centre de la ville l'immeuble bas sur pattes qui abritait les bureaux du *Clairon*. C'est là qu'était Clare. Pensait-elle à lui ou l'avait-elle déjà oublié ?

Devant lui, en retrait de la route, une clôture en fil de fer courait à travers des champs arides et poussiéreux. Tout au bout, se dressaient quelques maisons. Duke descendit de voiture, sauta par-dessus la clôture et poussa à travers champs. Il marchait lentement à cause de la chaleur ; néanmoins il transpirait abondamment et la poussière recouvrait ses vêtements d'une couche de plus en plus épaisse. A peu près à mi-chemin, il aperçut nettement le groupe de maisons, six en tout : cinq bicoques à un seul étage et une maisonnette à deux étages, si délabrées qu'on se demandait comment elles pouvaient tenir debout. Duke se rendit compte qu'il y avait des gens debout sous leur porche qui l'observaient d'un air hostile : des femmes derrière lesquelles s'abritaient des enfants aux yeux fiévreux. Et juste devant des palissades défoncées, se tenaient les hommes, en avant-garde,

prêts à subir le premier assaut et à défendre l'accès des maisons ; ils étaient sales, vêtus de haillons, leurs regards étaient durs, inquiets, soupçonneux.

Un seul d'entre eux, assis sur le seuil de la maison à deux étages, ne semblait faire aucune attention à l'intrus. Il était vêtu d'une vieille salopette toute déchirée, d'une chemise foncée et d'un vieux chapeau qu'il portait presque sur la nuque ; il pouvait avoir soixante ans aussi bien que quarante ; il était grand avec des épaules énormes et une grande barbe couleur acajou. Duke, après un rapide examen, conclut que si la communauté possédait un chef, ce ne pouvait être que le barbu ; il marcha jusqu'à la palissade, poussa un portillon branlant et le referma derrière lui avec précaution. Le barbu ne leva même pas les yeux ; il continua à écorcer une branche qu'il tenait à la main.

— Bonjour, dit Duke, c'est vous qui commandez ici ?

— Possible, dit l'autre. Ça vous intéresse ?

— Ça dépend, répondit Duke en posant le pied sur une marche ; j'ai peut-être une affaire à vous proposer.

— Inutile de perdre votre temps, dit le barbu froidement ; depuis quinze jours, j'ai vu des tripotées de types qui sont venus me proposer des affaires qui ne m'intéressent pas. La seule chose qui m'intéresse, c'est d'éviter que ces pauvres bougres soient expropriés.

— Vous avez peut-être entendu parler de moi ; je suis Harry Duke.

— Ah ! Harry Duke de Bentonville ? dit le barbu soudain intéressé. Que venez-vous faire par ici ?

— Eh bien, dit Duke en s'asseyant avec précaution sur la marche, je m'intéresse à Pinder's End mais pas de la même façon que les autres types que vous avez vus. Dites-moi : allez-vous quitter ce coin ?

— C'est probable, dit le vieux en se grattant la tête. Voilà bientôt un an qu'on résiste, mais cette fois je crois qu'on va être obligés de s'en aller. Tant qu'il n'y avait pas d'acheteur, ça allait ; on payait les loyers et on était tranquilles, mais maintenant que c'est vendu...

— Figurez-vous que l'acquéreur, dit Duke en allumant une cigarette, s'est coupé la gorge hier soir et que l'acte de propriété se balade on ne sait où. Ça pourrait être intéressant pour vous de rester ici jusqu'à ce qu'on le retrouve.

— Et quel est votre intérêt à vous là-dedans ?

— Aucun, du moins, je ne crois pas. Vous allez comprendre : Timson, le type qui a acheté Pinder's End, a été assassiné et moi, je

veux retrouver l'assassin. Si vous refusez de partir d'ici, on sera obligé de vous poursuivre et pour cela de produire l'acte de propriété ; celui qui l'aura sera l'assassin.

— Entrez donc un instant, dit le barbu en se levant ; ceci mérite réflexion.

Duke le suivit dans la maison obscure ; des lambeaux de papier pendaient le long des murs, une odeur de moisi régnait partout, le plancher gémissait sous les pas. La plupart des fenêtres étaient garnies de planches de sorte qu'en arrivant du dehors on n'y voyait rien. Ils parvinrent cependant dans une petite pièce sommairement meublée, mais propre. Le barbu invita Duke du geste à s'asseoir dans un vieux fauteuil à bascule pendant qu'il sortait d'une armoire un cruchon et deux tasses.

— Mon nom, c'est Casy, dit-il. Une goutte d'eau-de-vie ?

— Avec plaisir, dit Duke en s'installant dans le fauteuil. Dites donc, la vie ne doit pas être drôle par ici.

— Autrefois, il y a à peu près cinq ans, ce n'était pas mal ; nous avions quelques fermes qui marchaient bien, mais maintenant la terre ne vaut plus rien. Nous ferions sans doute mieux de partir, mais vous savez ce que c'est, les femmes et les gosses n'aiment pas le changement.

L'eau-de-vie était exceptionnellement forte et Duke dut faire un effort pour l'avaler sans grimace.

— Tout ce que je vous demande, dit-il, c'est de ne pas bouger d'ici. Si on vous fait un procès, je me charge de tous les frais. Je vous donnerai le meilleur avocat de Bentonville pour vous défendre. Il y a en ce moment deux groupes qui ont envie de

Pinder's End et l'un d'eux n'a pas reculé devant un crime pour se l'approprier. J'ai décidé de savoir ce que cela cache. Avez-vous une idée ?

— Ma foi non. Regardez autour de vous, il n'y a pas de quoi tenter un acquéreur.

— C'est vrai, mais moi je n'y connais rien ; ce qui est certain c'est qu'il y a des gens qui sont prêts à acheter ce coin perdu. Il n'y aurait pas une mine de quelque chose par ici ?

— Non, dit Casy en riant, ni mine ni rien ; ça ne vaut pas un sou.

— Enfin, nous verrons, dit Duke en vidant sa tasse. Alors, c'est convenu ? Vous vous cramponnez sur place et vous refusez de bouger.

— C'est que... dit Casy en se grattant le menton, nous avons déjà reçu congé. Comment faire ?

— Je vais mettre ça entre les mains d'un avocat qui fera le nécessaire. Cramponnez-vous et moi je ferai le reste. D'accord ?

Casy réfléchit un instant et finalement se décida.

— D'accord. Je vous connais de réputation et on dit que vous tenez toujours votre parole. Marchez avec nous et je veillerai à ce que tous les locataires marchent avec vous.

— Parfait. Confiez-moi les congés pour que je les remette à l'avocat.

— Attendez-moi ici, m'sieur, je ne serai pas long.

Casy sortit, laissant la porte ouverte, et Duke ayant allumé une nouvelle cigarette se mit à, réfléchir. Oui, il confierait l'affaire à Behrman, le plus rusé des avocats de Bentonville ; c'était exactement l'homme qu'il fallait pour ce genre de cause. Ensuite, il irait voir Bellman ; Bellman était certainement dans le coup. Et puis, il y avait aussi Spade. Spade le mystérieux, l'insaisissable... Duke regarda sa cigarette et fit une grimace. A côté d'un cigare, une cigarette, c'est de la camelote, se dit-il. Ce Casy pourrait être utile à l'occasion ; on devait pouvoir compter sur lui, il avait du cran. S'il décidait cette bande de cloches à s'incruster à Pinder's End, les projets d'un Bellman, d'un Spade ou même d'un Schultz seraient contrecarrés... Si seulement on pouvait connaître ces projets, tout deviendrait simple... Qu'est-ce qu'ils avaient bien pu flairer ? Un gros coup sûrement, mais quoi, quoi ?

Des bouffées de vent s'engouffraient dans la vieille maison et faisaient craquer les charpentes vermoulues. Duke, assis dans la demi-obscurité, se dit qu'il n'aimerait pas habiter seul dans un pareil endroit.

Tout à coup, il éprouva un sentiment de malaise, quelque chose de vague, d'indéfini... Était-ce simplement parce qu'il était habitué à vivre au milieu des lumières et du bruit des salles de jeu, alors qu'ici on n'entendait que le craquement des planches et le gémissement du vent ? Il tendit l'oreille. Brusquement il sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque. Au premier étage, juste au-dessus de lui, quelqu'un venait de tousser, d'une petite toux rentrée comme si on avait peur de faire du bruit. Duke se pencha en avant dans son fauteuil, l'oreille tendue et l'œil aux aguets. Silence. Il commençait à penser que son imagination lui jouait des tours lorsqu'il perçut un bruit de pas assourdis : on marchait tout doucement juste au-dessus de sa tête. Il se leva, traversa la pièce sur la pointe des pieds et écouta : aucun doute,

quelqu'un marchait là-haut, mais avec quelles précautions !

Dans le vestibule, il faisait complètement noir. On avait remplacé les carreaux cassés de la fenêtre par des planches et aucune lumière ne pénétrait. Duke sentit la sueur perler derrière ses oreilles ; on étouffait dans cette bicoque. Il entendit vaguement les cris des enfants qui jouaient dehors et de nouveau, plus faiblement, un bruit de pas à l'étage, Il tâta de la main son revolver ; le contact de la crosse le rassura. Il poussa doucement la porte dont le grincement sembla remplir toute la maison. Duke s'arrêta net, la tête penchée, la main toujours sur son revolver.

Le silence était redevenu complet ; la personne qui marchait là-haut devait être aussi aux aguets. Après tout, réfléchit Duke, ce pouvait être la femme de Casy ou quelqu'un qu'il hébergeait, auquel cas lui-même aurait l'air d'un fameux imbécile... Mais mieux valait tout de même être prudent. Au même moment, l'idée lui vint que ce pourrait aussi bien être Spade. Il serra les mâchoires. Si c'était lui, il allait avoir une sacrée surprise.

Il fit rapidement deux pas dans le vestibule ; le plancher grinça lugubrement. Quelle bicoque ! Impossible de faire un mouvement sans que tout le monde vous entende. Où était l'escalier ? Pouvait-on le monter sans avertir l'occupant du premier ? Si c'était un nervi quelconque, les coups de feu ne se feraient pas attendre. Duke ne tenait pas du tout à être canardé dans un escalier... Tant pis, on verrait bien.

Il dégagea son revolver de l'étui et avança d'un pas. Une vraie partie de cache-cache entre aveugles. Il fouilla dans sa poche pour prendre une allumette... et y renonça : la plus petite lueur et c'était six balles dans les tripes. Il ignorait si l'escalier était droit ou tournant, raide ou non. Le type qui était là-haut devait le savoir, lui ; cela lui donnait un avantage.

Son pied rencontra la première marche qui se révéla muette. Sa main frôla le mur et fit bruisser le papier en lambeaux ; il la retira vivement. De l'autre main, il toucha la rampe branlante et pensa qu'il serait dangereux de s'y appuyer. Alors, il se mit à quatre pattes et commença à grimper très lentement. Arrivé à la dernière marche, il s'arrêta pour écouter. Dehors, une voix perçante d'enfant appelait « Chrissie, Chrissie ! » sans arrêt. « Bon Dieu, se dit Duke, qu'elle retrouve sa Chrissie et qu'elle la boucle ! » La voix de l'enfant couvrait les autres bruits qu'il essayait d'entendre. Enfin, elle se tut et ce fut de nouveau le silence.

Cependant Duke restait là, accroupi en haut des marches,

légèrement appuyé sur sa main gauche, le pistolet dans la main droite, les yeux écarquillés pour découvrir un rai de lumière qui lui permettrait de se guider. L'odeur de moisi, le frémissement du papier déchiré sur le mur, la plainte du vent, tout cela créait une ambiance qui lui serrait le cœur. Un craquement le fit sursauter ; il crut voir se profiler sur le mur une tâche plus sombre encore comme si quelqu'un se tenait debout à un mètre de lui. Il n'osait pas tirer de peur que l'inconnu fût un ami de Casy, il n'osait pas parler de crainte de se faire repérer si c'était un ennemi ; il attendait, suant à grosses gouttes, sondant l'obscurité.

Enfin il perçut un son qu'il n'identifia qu'au bout de quelques secondes : c'était la respiration de quelqu'un qui devait être tout proche. De nouveau, il sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque. Sans faire le moindre bruit, il parvint à descendre deux marches à reculons et brusquement, braquant son revolver vers la tâche sombre sur le mur, il dit d'une voix dure :

— Pas un geste ou je te brûle!

Quelque chose remua avec un bruit sourd comme si quelqu'un venait de faire un pas en avant et ce bruit ne venait pas de face mais de sa droite. Il eut beau faire rapidement demi-tour, une lourde botte siffla dans le noir et vint le frapper sur le sommet du crâne.

Il sentit ses doigts se relâcher et son corps commença à glisser en arrière. A ce moment, un second coup l'atteignit à la mâchoire et trente-six chandelles se mirent à danser devant ses yeux.

XIII

Schultz. la figure épanouie par un large sourire, sortit de la salle de bains et vint se planter devant la glace pour ajuster sa cravate. Derrière lui, il voyait Lorelli dans son lit, en train de fumer ; sur ses genoux reposait un plateau avec son petit déjeuner.

— Tu as tort de fumer en mangeant, ma colombe, dit-il sans se retourner ; c'est une vilaine habitude.

— Oh, la barbe !

Il donna un dernier coup de brosse à ses cheveux, pencha la tête de côté pour juger de l'effet et se retourna.

— Je suis vraiment ravi que tu sois revenue, dit-il au bout d'un moment.

— J'aurais mieux fait de rester, dit Lorelli tout en beurrant son toast. Il aurait été plus chic avec moi que tu ne l'es.

— Alors, pourquoi es-tu revenue ?

— Affaire d'habitude, probablement, répondit Lorelli en grignotant son toast et en regardant vaguement du côté de la fenêtre. Tu sors ?

— Tu ne lui as rien raconté, j'espère ?

— Penses-tu ! Seulement, hier soir tu étais de mauvaise humeur et j'ai voulu te laisser le temps de te calmer, mais je n'ai jamais eu l'intention de te quitter.

Schultz ne fut pas dupe, mais il ne tenait pas à discuter ; il avait autre chose à faire pour le moment.

— Tu feras bien de ne pas sortir pendant un jour ou deux, ma colombe ; attends que j'aie vu Duke, ça vaudra mieux. Joe restera ici.

— Comme tu voudras, dit Lorelli en se versant du café.

— Et ne bavarde pas trop avec Joe, continua Schultz toujours souriant mais l'œil sournois. C'est un gamin ; inutile qu'il aille se figurer des choses...

— Ne parle donc pas tout le temps de Joe. Pour qui me prends-tu ? Qu'est-ce que j'en ferais ?

— Sait-on jamais, dit Schultz en se pinçant le menton.

— Tu n'es pas fou ? Un gosse comme lui et sans pognon ?

— Evidemment, ça devrait suffire à me rassurer et cependant... Savais-tu que Joe a déjà buté deux mecs ?

— Sans blague ? dit Lorelli. Et c'est à une frappe pareille que tu me confies ?

— Justement, c'est ce qu'il faut pour te protéger... Le jardin est bien joli ce matin, je tâcherai de rentrer de bonne heure et d'y passer un moment avant le dîner.

Il s'approcha du lit, mais Lorelli prit un livre qui traînait à côté d'elle.

— Ah ! non, fit-elle. Ça c'est fini ; j'en ai assez de tes léchouilles baveuses.

— C'est vrai, j'oubliais... Enfin, du moment qu'il n'y a personne d'autre...

— Ne t'occupe pas de mes amours, ça ne regarde que moi.

Il parut hésiter, mais se ressaisit.

— Allons, il faut que je les mette. A ce soir.

— Adieu, dit-elle en se retournant dans le lit afin de ne pas le perdre de vue.

Au moment où il atteignait la porte, elle le rappela :

— Paul...

— Oui, quoi donc ? dit-il en se retournant brusquement.

— Harry Duke m'a dit qu'il t'avait trouvé en train de m'étrangler, me faire couic, couic.

Schultz partit d'un éclat de rire qui le secoua tout entier.

— Ah l'animal ! Il t'a dit ça ? Tu vois son jeu, ma colombe, il essaye de nous séparer.

— C'est du baratin ? dit Lorelli d'un'air peu convaincu.

— Mais naturellement ! Harry adore raconter des blagues. Au fond, je l'aime bien ; il se mêle parfois de ce qui ne le regarde pas et on est obligé de le remettre à sa place, mais c'est un rigolo et il a le chic pour inventer des histoires...

Tout en parlant, Schultz scrutait le visage de Lorelli pour tâcher de deviner ses pensées.

— J'admettrais encore que tu me battes ou que tu me lances un verre à la figure, dit Lorelli, mais que tu essayes de m'assassiner... Si je croyais que tu as fait ça, je te ferais vivement passer le goût du pain, tu sais.

Elle avait l'air si résolue, si féroce que Schultz en ouvrit la bouche de saisissement.

— Allons, allons, mon trésor, dit-il, tu ne vas pas t'amuser à croire tout ce que raconte Harry Duke. D'ailleurs, si j'avais envie de te tuer, je ne t'étranglerais pas (il s'approcha d'elle en souriant, les yeux luisants), je préférerais t'empoisonner. J'y mettrais le temps ; petit à petit, tu perdrais toute ta jolie graisse. Tu serais laide à faire débecter un croque-mort.

— Fous-moi le camp, s'écria Lorelli dressée sur son lit, fous-moi le camp, tu me dégoûtes !

Il comprit qu'il avait réussi à l'effrayer et cela suffit à lui rendre sa bonne humeur. L'idée lui vint qu'après tout, ce serait assez amusant de l'empoisonner. Ha, ha, elle en ferait une gueule !

— Tu ne vois donc pas que je rigole, comme Harry Duke, dit-il.

Et avec un petit salut de la main, il sortit.

Lorelli se renversa sur son oreiller ; elle avait un peu mal au cœur. Elle pensa que Schultz était parfaitement capable de l'empoisonner ; il lui suffirait de verser une petite dose de temps en temps dans ses aliments... Était-ce vrai qu'il avait essayé de l'étrangler ? Si elle en était sûre, elle ne resterait pas une minute de plus dans cette maison...

Au bruit de la voiture qui démarrait, elle sauta à bas du lit, courut à la fenêtre et suivit des yeux la grosse limousine jusqu'à ce qu'elle fût hors de vue. La journée s'annonçait chaude ; déjà elle sentait la brûlure du soleil à travers son mince pyjama aux couleurs vives. Une colère l'envahit à la pensée qu'il lui faudrait rester enfermée. Elle mit ses pantoufles et enfila un peignoir ; il faisait décidément trop chaud pour se recoucher. Et puis elle était énervée, elle avait besoin de bouger, d'agir, de faire n'importe quoi. Elle alluma une cigarette, retourna à la fenêtre et se mit à regarder la file des voitures qui se dirigeaient vers Bentonville, l'esprit absorbé en partie par le spectacle de la rue et en partie par le souvenir des paroles de Schultz.

La porte s'ouvrit, livrant passage à Joe.

Tout comme Lorelli, Joe n'avait pas d'autre nom. Schultz avait la spécialité de s'entourer d'orphelins, d'enfants naturels, de pauvres diables sans attaches qu'il pouvait renvoyer au diable lorsqu'il n'en

avait plus besoin. Joe qui devait avoir entre dix-huit et dix-neuf ans ignorait ce que c'était qu'un anniversaire et s'en souciait peu. Elevé dans un établissement de charité, il s'en était évadé dès qu'il s'était jugé capable de se débrouiller. Schultz l'avait rencontré un an plus tard et l'avait pris comme chauffeur. Depuis lors, il avait rendu maints services à Schultz et celui-ci – sans lui accorder une trop grande confiance – aimait sentir autour de lui la présence du jeune garçon.

Joe était mince et fluët ; il portait toujours le même pantalon de flanelle sale, un blouson de cuir à fermeture éclair et un cache-col rayé blanc et noir ; ses épais cheveux noirs formaient comme un casque luisant ; il les coupait lui-même avec le résultat que l'on devine. Son visage était maigre et pâle, éclairé de grands yeux noirs aux longs cils. Il s'arrêta un instant sur le seuil, observa Lorelli d'un regard vide, puis ferma la porte avec le pied et s'avança dans la pièce. Lorelli lui jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule et se remit à regarder par la fenêtre. Joe se dirigea vers la coiffeuse, tripota les objets qui s'y trouvaient, ouvrant, reniflant et refermant chaque pot, chaque flacon et les remettant ensuite soigneusement en place.

— Le vieux parlait de nous tout à l'heure, dit Lorelli.

— Je sais, dit Joe en reniflant un flacon de cristal.

Le parfum dut lui plaire car il s'en versa quelques gouttes dans le creux des mains qu'il huma longuement.

— Il commence à m'effrayer, dit Lorelli en allant s'étendre sur son lit.

— Lui ? fit Joe avec un petit ricanement sans gaieté qui lui tenait lieu de rire.

— Harry Duke m'a dit qu'il avait surpris Paul au moment où il allait m'étrangler. Crois-tu qu'il avait l'intention de me tuer ?

— Et toi, qu'en penses-tu ? demanda Joe en se coupant les poils des oreilles avec des ciseaux.

— Paul dit que Duke a menti.

— Je me demande ce qu'il aurait fait de ton cadavre, dit Joe sans interrompre son opération.

— Oh Joe ! fit Lorelli en frissonnant.

— Et qu'est-ce qu'il a dit d'autre ? demanda Joe en reposant les ciseaux.

Lorelli se tourna légèrement et agita les jambes d'un geste nerveux qui déplaça son peignoir. Les yeux de Joe s'allumèrent d'un

éclair.

— Il a parlé de poison, dit-elle.

— C'était pour t'effrayer ; il n'y connaît rien.

— Il m'a dit aussi que tu avais tué deux types. Était-ce aussi pour m'effrayer ?

— Tu aurais peur de moi ?

— Non, mais pourquoi ne m'as-tu jamais rien dit ? Qui était-ce et pourquoi as-tu fait ça ?

— Quelle importance ça a-t-il ? Il y a longtemps que j'ai oublié. En attendant, nous perdons notre temps.

— Laisse donc, nous avons toute la journée devant nous. Il ne rentrera pas avant ce soir.

— Qu'en sais-tu ? Il ne fait peut-être qu'un tour dans le quartier.

— Dis donc, on croirait que c'est toi qui as peur de lui !

Joe se contenta de ricaner et Lorelli se sentit rassurée. Aucune trace de faiblesse dans le visage maigre et pâle qu'elle apercevait dans la glace.

— Raconte-moi ce qui s'est passé, c'est pour ça que je suis venu, dit Joe.

— Pour ça seulement ?

— On verra, tout à l'heure peut-être. Dis-moi pourquoi tu es partie avec Duke ?

— Parce que Paul m'avait effrayée et que je ne savais plus quoi faire. Je ne voulais pas te mêler à cette histoire, tu comprends. Alors quand Duke m'a offert un moyen de m'en sortir, j'ai sauté dessus...

— Pourquoi mens-tu ? dit Joe en la regardant froidement. J'ai bien vu la façon dont tu regardais Duke et je sais que tu lui as téléphoné à propos de Bellman, je t'ai entendue.

— Oh merde ! dit Lorelli en se retournant sur le dos.

— Et pourquoi n'es-tu pas restée avec lui ? C'était facile.

— Ne va pas te figurer que c'est à cause de toi. En tout cas. J'ai été sur le point de le faire... C'est un homme, tu sais, Joe.

— Je sais, dit Joe en essayant un rouge à lèvres sur sa main. Je ne pensais pas te revoir. Pourquoi es-tu revenue ?

Il n'y avait aucune amertume dans sa voix ; il constatait un fait,

sans plus.

— Quel drôle de gosse tu fais, dit Lorelli en remontant ses genoux jusqu'au menton. Est-ce que je t'aurais manqué ?

— C'est possible, mais je m'y serais fait. Alors, pourquoi n'es-tu pas restée ?

— J'ai eu peur. Il s'est passé quelque chose...

— Qu'est-ce qui te prend ? Tu as les nerfs malades ou quoi ?

— Il ne m'a pas emmenée chez lui ; nous sommes allés chez un de ses amis qui m'a cédé son lit et eux, ils ont couché dans le salon... Pendant tout le temps que j'ai été dans la chambre, j'avais l'impression de ne pas être seule... Ça ne t'est jamais arrivé ?

— Non. Pourquoi ?

— A la fin, je n'ai pu y tenir. Il y avait une grande armoire dans laquelle j'étais sûre que quelqu'un se cachait. Je n'ai pas été voir, j'ai sauté par la fenêtre et je suis revenue ici.

Joe vint s'asseoir à côté d'elle sur le lit.

— C'est dans les journaux de ce matin. On a trouvé Timson dans la chambre de Cullen, la gorge ouverte. On dit qu'il s'est suicidé.

Lorelli saisit Joe par le bras.

— Montre vite ! On ne parle pas de moi, au moins !

— Mais non, mais non. Ne t'énerve donc, pas ; c'était peut-être Timson qui était dans l'armoire en train de se couper le cou.

— Oh, j'ai peur ! dit Lorelli en saisissant la main de Joe. Je voudrais que nous partions d'ici, j'en ai assez de Paul.

Joe la recoucha sur le lit et tandis qu'il la regardait un muscle de sa joue se mit à battre à petits coups précipités.

— N'aie pas peur, je me charge de lui, dit-il en lui caressant doucement la gorge du bout des doigts.

— A quoi penses-tu ?

— Je réfléchis. Il voulait donc t'étrangler, le salaud ? Il a eu tort.

Elle eut un frisson en voyant la lueur qui brillait dans les yeux de Joe et vint se coller contre lui, la joue appuyée sur son blouson de cuir. Lui, sans cesser de sourire, les yeux dans le vague, continuait de lui caresser distraitement la gorge.

XIV

Harry Duke entendit une voix qui disait :

— On ferait peut-être bien de l'asperger d'eau fraîche.

Il ouvrit les yeux et aperçut la figure inquiète de Casy derrière lequel se tenait un inconnu.

— Pas la peine, dit-il, je ne me lave qu'une fois par jour.

— Ça va mieux, monsieur ? s'enquit Casy un peu rassuré.

— Hum, comme ci, comme ça, répondit Duke en se tâtant la tête.

Il avait une bosse sur le crâne et une autre juste au-dessus du nez ; la douleur lui arracha un juron.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Vous êtes tombé ? Je vais vous chercher quelque chose à boire.

— Avec plaisir, dit Duke en se relevant péniblement et en suivant Casy dans la petite pièce du fond. Ah, ça va mieux, ajouta-t-il après avoir ingurgité une gorgée d'eau-de-vie et s'être assis dans l'unique fauteuil.

— Je vous présente Jetkin, dit Casy ; il habite la cabane à côté.

— Salut, dit Duke. Vous m'excuserez, mais je me sens encore un peu étourdi.

Le géant se contenta de remuer ses immenses pieds et se remit à chiquer. De temps en temps, il avalait sa salive en faisant une telle grimace que Duke se demanda s'il chiquait du tabac.

— Qu'est-ce qui vous est donc arrivé, monsieur ? reprit Casy. Je vous ai trouvé étendu en bas de l'escalier, même que vous m'avez fait une sacrée peur. Etes-vous tombé ?

— Non, dit Duke ; j'ai entendu marcher là-haut et je suis monté juste pour recevoir un coup de pied dans la gueule. Qui est-ce ? Un de vos amis ?

— Impossible. J'habite seul ici.

— Alors quoi ? J'ai rêvé ?

Casy et Jetkin échangèrent un regard.

— Venez, reprit Duke en se levant, allons voir là-haut.

Arrivé sur le palier, il fit halte. Casy passa devant, lui et poussa une porte.

— Ici, il n'y a rien, dit-il, je ne me sers que des pièces du bas.

Duke examina la pièce dont les fenêtres étaient garnies de planches mais que la lumière d'en bas éclairait faiblement ; elle était vide. Ils ressortirent et un peu plus loin, dans le couloir, Casy ouvrit une seconde porte.

— Voilà l'autre chambre ; il n'y en a pas d'autre à l'étage.

— On n'y voit rien ici, dit Duke. N'y a-t-il pas moyen d'avoir un peu de lumière ?

Casy alla à la fenêtre et arracha une des planches. Le soleil en pénétrant révéla un ramassis de vieux meubles disloqués et d'objets disparates. Sur le sol couvert d'une épaisse couche de poussière se voyaient des traces de pas.

— Tenez, voilà où il était, dit Jetkin en montrant les traces.

— Et vous n'avez aucune idée ? Qui ça pouvait être ? demanda Duke à Casy.

La colère l'envahit à la pensée qu'il avait été à deux doigts de pénétrer le mystère de Pinder's End.

— Ma foi non. Qui diable aurait pu grimper ici ?

Duke fit le tour de la pièce, examina les traces d'humidité sur les murs, la cheminée et le plafond sans rien trouver.

— Je donnerais cher pour le savoir. Ce qui est certain, c'est que quelqu'un est venu ici... Depuis combien de temps habitez-vous cette cabane ?

— Ça doit faire dans les six ans, dit Casy après avoir réfléchi. Du temps de ma femme nous occupions toute la maison et ceci était notre chambre à coucher. Quand elle est morte, j'ai tout bouclé et je me suis installé en bas.

Duke reprit son inspection sous les regards curieux des deux hommes.

— Vous ne trouverez rien, dit Casy comme s'il devinait ses pensées ; il n'y a rien ici qui puisse intéresser quelqu'un.

— Il faut pourtant bien qu'il y ait quelque chose, dit Duke d'un ton impatient. Aussi sûr que vous êtes là tous les deux.

Il s'arrêta devant la cheminée et promena son doigt sur la poussière.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit-il tout à coup.

Casy vint regarder par-dessus son épaule : deux initiales F. N. étaient gravées dans le bois.

— Oh ça ? dit Casy négligemment, ça y était déjà quand nous sommes venus ici ; ce sont probablement les initiales du précédent locataire.

Duke écarta davantage la poussière ; incontestablement la gravure remontait à plusieurs années.

— Oui, dit-il, c'est sûrement vieux. Qu'est-ce que ça peut vouloir dire F. N. ?

— Comment le savoir ? Cette maison a plus de cent ans.

— Cent ans, c'est un bail, dit Duke en sortant son canif. Ça ne vous ferait rien que je grave aussi mes initiales ?

— Comme vous voudrez.

Au bout de quelques minutes, Duke put comparer les marques qu'il venait de faire à celles qui existaient déjà. Aucun doute : ces dernières remontaient à longtemps. Il traversa la pièce en s'appuyant de tout son poids sur les lames du parquet.

— Qu'ya-t-il là-dessous ? demanda-t-il en s'arrêtant brusquement.

— Sûrement rien, dit Casy.

— Regardons tout de même.

— On dirait que quelqu'un a déjà eu la même idée, remarqua Jetkin en montrant un point près de la fenêtre.

Duke s'agenouilla dans la poussière : une lame avait été soulevée peu de temps auparavant, on voyait encore les traces du levier dont on s'était servi. Il fit basculer la planche, passa la main dans l'ouverture et la retira pleine de poussière et de gravats. Il frotta une allumette et l'introduisit dans le trou. Rien. Les deux hommes le regardaient avec attention.

— Qu'est-ce que vous cherchez donc ? demanda Jetkin.

— Je n'en sais rien, dit Duke. C'est une manie que j'ai comme ça quand je visite une maison.

Casy et Jetkin échangèrent encore un regard-Duke sortit son revolver :

— Vous savez vous servir de ça ? demanda-t-il à Casy.

— Bien sûr, j'en ai eu un pareil autrefois.

— Eh bien, gardez celui-ci et faites bien attention à ce que personne ne pénètre chez vous, vous comprenez ? Il y a ici quelque chose qu'on cherche : faites en sorte qu'on ne le trouve pas.

Il fouilla dans sa poche et en sortit une liasse de billets ; à cette vue, Jetkin ne put retenir un petit sifflement.

— Vous allez travailler pour mon compte, continua Duke ; voilà cent dollars ; que personne ne pénètre ici.

Les yeux de Casy devinrent hostiles.

— Je suis chez moi ici, monsieur. Je n'ai pas besoin d'argent pour défendre ma maison.

— Excusez-moi, j'ai parlé sans réfléchir, dit Duke surpris par cette attitude.

— Tu ne vas tout de même pas refuser le fric Tim ! dit Jetkin.

— Toi, ferme ça, ce ne sont pas tes oignons, répliqua Casy.

— Ne vous disputez pas, mes amis, intervint Duke. Donnez-moi les congés que vous avez reçus, je vais m'en occuper. Demain, je reviendrai causer avec vous.

Casy lui remit les papiers, puis il tendit la main à Duke.

— C'est une chance que vous soyez venu nous trouver, dit-il ; j'ai l'impression que vous allez pouvoir nous aider.

— Je ferai mon possible.

Tous trois descendirent l'escalier. Dehors, le crépuscule tombait, le soleil couchant éclairait Fairview de ses derniers feux.

— Vous avez une jolie vue, dit Duke.

— C'est malheureusement tout ce qu'on a et on s'en fatigue vite, répliqua Casy d'un ton amer.

— Je vous reconduis jusqu'à votre voiture, offrit Jetkin.

— Reste là, dit Casy en le repoussant ; je te défends de lui demander un sou, tu entends. Quand on veut de l'argent, on commence par le gagner.

— Mais voyons, Tim, tu sais bien que les gosses ont besoin de chaussures et que la bourgeoise n'a pas mangé un morceau de viande depuis six semaines.

— Ta gueule ! Si ça ne te plaît pas, va chercher du turbin en ville. Ce n'est pas ça qui manque. Mais ici, à Pinder's End, on n'accepte pas la charité.

— Je ne te dis pas non, dit Jetkin, mais ce gars-là est plein aux as. Pour lui, cent dollars, ce n'est rien et songe à tout ce qu'on pourrait acheter avec cette somme-là.

— Fous-moi le camp, dit Casy en crachant par terre et va dire à ta vieille que tu es décidé à travailler pour lui acheter de la bidoche. Elle sera bien épatée.

Jetkin s'éloigna en haussant les épaules. Duke avait écouté le dialogue avec une surprise non dissimulée.

— A la bonne heure, dit-il à Casy, on voit bien qui commande ici.

— Que voulez-vous, monsieur, dit celui-ci en regardant Duke bien en face, nous avons vécu heureux ici pendant longtemps. La vie est devenue dure mais on s'y plaît. Beaucoup d'entre nous pourraient aller gagner de l'argent à Bentonville ; on préfère rester peinardeux ici. Ça ne nous vaut rien les étrangers qui viennent exhiber leur pognon.

— C'est une façon de voir comme une autre, je m'en souviendrai, dit Duke.

Casy regarda autour de lui avec précaution, puis il fit signe à Duke de le suivre dans la maison.

— Qu'est-ce que vous dites de mon eau-de-vie ? Elle est bonne, hein ? dit-il avec un sourire qui lui découvrait les dents.

— Excellente, mais j'en ai assez pour aujourd'hui ; elle me brûle encore le ventre.

— Des fois, vous ne voudriez pas acheter le cruchon ? dit Casy à voix basse en clignant de l'œil. Je cours vous le chercher.

Un instant plus tard, il reparaisait, portant son cruchon. Duke le prit, parut réfléchir une seconde, puis ressortant sa liasse de billets, il en retira cent dollars qui disparurent aussitôt dans la poche de Casy.

— C'est bien payé, dit-il.

— Avec ça, vous en avez pour un bout de temps, monsieur, sans compter que le service est compris dans le prix, répliqua Casy en tapotant le revolver que Duke lui avait remis.

— C'est juste, dit Duke. Eh bien ouvrez l'œil par ici et, de mon côté, je n'oublierai pas de boire à votre santé.

— N'ayez pas peur, monsieur, personne n'entrera plus chez moi à

partir de ce soir.

— Allons, au revoir, à demain.

Et Duke s'en fut à travers champs regagner sa voiture.

Clare était en train de mettre son chapeau lorsque Sam Trench entra dans son bureau.

— Vous rentrez ? demanda-t-il en cherchant ses allumettes.

— C'était mon intention, mais je viens d'accepter de dîner avec Peter Cullen.

Sam alluma sa pipe, lança un long jet de fumée en même temps qu'un grand soupir.

— Vous y tenez beaucoup à ce Cullen ?

— De quoi je me mêle ? dit Clare en souriant. Allons, Sam, un peu plus de discrétion.

— C'est que, voyez-vous, Clare, je vous ai toujours considérée comme ma fille. Je voudrais vous voir heureuse.

— Ne craignez rien, Sam, je serai heureuse, dit-elle en lui donnant une tape amicale sur le bras.

— Bien sûr, bien sûr... vous devez savoir ce que vous faites et ce garçon m'a paru gentil, mais... Enfin, a-t-il une bonne situation ?

— Ecoutez, Sam, vous êtes assommant, dit Clare affectant d'être fâchée. Vous n'avez pas à vous mêler de mes affaires de cœur, mais si vous tenez à le savoir, je puis vous dire que Peter réussit très bien et qu'il espère avoir bientôt une affaire à lui.

— On va loin avec des espérances, marmonna Sam. Est-il travailleur ?

— En voilà assez, répliqua Clare. Si vous n'avez rien d'autre à me dire que de critiquer mon fiancé, nous pouvons nous dire bonsoir.

— Je voudrais seulement être sûr que vous avez bien choisi, dit Sam. Notez que je n'ai rien à dire contre ce garçon... Que pensez-vous de Harry Duke ? En voilà un qui me paraît débrouillard.

Clare, se sentant rougir, se pencha sur son bureau sous prétexte de ranger quelques papiers.

— Je ne vois pas ce que ce Harry Duke vient faire là-dedans, dit-elle un peu sèchement.

— Une idée comme ça qui me passait par la tête, dit Sam auquel la manœuvre n'avait pas échappé. C'est un gaillard qui ira loin.

— A moins qu'il ne soit arrêté en route... A vrai dire, Sam, je trouve que Peter a beaucoup trop d'admiration pour lui, cela m'inquiète. Ce Duke n'a peur de rien, il se moque de tout et je tremble qu'il n'entraîne Peter dans quelque vilaine histoire. Regardez comme il s'est conduit dans l'affaire Timson, cette mise en scène pour faire croire à un suicide... Il ne fait que mentir.

— Hum ! fit Sam tout en rallumant sa pipe. Il ne vous est jamais venu à l'esprit que Duke a fait ça pour couvrir le jeune Cullen ?

— Que voulez-vous dire ?

— Simplement ceci, que le nommé Timson était certainement, venu voir Cullen ; sinon comment se serait-il trouvé dans sa chambre ? Par conséquent Harry Duke pouvait parfaitement se défilier et laisser Cullen se débrouiller s'il l'avait voulu.

— Vous n'allez tout de même pas insinuer que Peter a pu commettre le meurtre ? dit Clare sèchement.

— Calmez-vous, mon petit. Je dis seulement que Duke a moins à voir dans cette affaire que Cullen et que c'est cependant lui qui a fait tout le travail. Je remarque aussi que le jeune Cullen paraît tout disposé à le laisser faire.

— Ce que vous dites là est absolument injuste. Peter a ses affaires à surveiller, tandis que Harry Duke n'a rien à faire. D'ailleurs, ce genre d'histoire l'amuse.

— J'étais en train de penser, ma petite Clare, que si Cullen est trop occupé pour donner un coup de main à Duke, nous pourrions peut-être faire quelque chose de notre côté.

— Avec plaisir, mais quoi ?

Sam vida consciencieusement sa pipe dans la corbeille à papier et se mit en devoir de la rebourrer.

— Eh bien, il y a d'abord ce Bellman..., nous pourrions essayer de le voir, de l'amener à nous parler de Timson...

— J'y vais tout de suite, dit Clare ; je lui dirai que je viens de la part du *Clairon*.

— Doucement, doucement. Attendons Harry Duke, il peut avoir une autre idée.

— Moi je n'attends pas. J'ai rendez-vous à huit heures avec Peter à Bentonville. J'aurai juste le temps de passer chez Bellman avant. Peut-être me donnera-t-il un tuyau.

— Dans ce cas, nous pourrions nous réunir tous ensemble demain

et examiner la situation. Partez vite, ma petite Clare.

Au moment de franchir la porte, elle se retourna.

— Et vous savez, Sam, je suis sûre que Peter fera tout ce qu'il pourra pour nous aider, dit-elle.

— Bon, bon, dit Sam, tâchez de le décider. Moi je reste encore un peu pour le cas où Duke repasserait.

Une fois seul, Sam se remit au travail. Son éditorial l'absorba tant que lorsqu'il leva les yeux, il s'aperçut qu'il était déjà huit heures passées. Au moment où il se préparait à ranger ses papiers, il entendit du bruit dans l'entrée. Il alla ouvrir la porte et se trouva en face de Harry Duke.

— Tiens, vous voilà ? Entrez, je vous attendais.

— Tout le monde est déjà parti ? demanda Duke en s'asseyant sur le coin du bureau et en allumant un cigare.

Sam l'examina attentivement.

— Qu'est-ce que vous vous êtes fait à la figure ?

— J'ai ramassé ça à Pinder's End. Drôle d'endroit ; on vous reçoit avec un calva carabiné et des coups de tatane dans le portrait.

— Racontez.

— Il se mijote sûrement quelque chose dans ce coin-là. Connaissez-vous un nommé Casy ?

— Oui, dit Sam, je le connais depuis des années ; c'est un brave type. Il avait une assez gentille petite ferme autrefois et puis ça n'a plus marché. Mais c'est tout de même grâce à lui que la petite colonie tient le coup. Vous l'avez vu ?

— Je lui ai acheté un peu d'eau-de-vie. Voulez-vous la goûter ?

— Je crois bien, je connais la gnôle de Casy. Vous l'avez là ?

Quand Duke revint, Sam avait déjà préparé deux verres. Il prit le cruchon, en arracha le bouchon avec ses dents et approcha son nez du goulot.

— Pas d'erreur, dit-il, je reconnâitrais cette odeur-là entre mille. L'ennui c'est que ma femme la reconnaîtra aussi quand je rentrerai... Enfin, tant pis.

Les deux hommes trinquèrent et Sam se mit à déguster sa gnôle à petites gorgées gourmandes.

— Et alors, fit-il, où en êtes-vous ?

— D'abord, je vais charger Behrman de faire opposition aux congés. Tant qu'ils seront sur place, personne ne pourra venir se mêler de nos affaires.

— Et ensuite ?

— Demain, je retourne chez Casy faire une perquisition en règle ; à mon avis, il y a quelque chose de caché dans sa bicoque. Et vous, quoi donc de neuf ?

— J'ai commencé mon enquête sur Spade, dit Sam. Ce bonhomme-là m'intrigue : tout le monde a entendu parler de lui, il possède plusieurs maisons à Bentonville et c'est le plus gros cotisant à l'Amicale Sportive de la Police – vous savez ce que ça veut dire. Et avec tout ça, personne ne l'a jamais vu.

— Oui, fit Duke songeur. Moi qui habite Bentonville depuis deux ans, je ne l'ai jamais rencontré non plus.

— Il n'y a pas longtemps qu'il a commencé. C'est Korris qui fait tout le boulot et Spade qui ramasse les bénéfices. Curieux, hein ?

— Je ferais peut-être bien de voir Korris, dit Duke, mais il faut que je voie Bellman d'abord.

— Tiens, j'oubliais, dit Sam ; Clare est allée le voir ce soir.

— Quoi ?

— Ne craignez rien, se hâta de reprendre Sam, elle va l'interviewer de la part du *Clairon* ; tout se passera très bien.

— Je n'aime pas ça du tout, dit Duke en se levant brusquement. Bellman est un type dangereux qui pourrait bien arracher à Clare plus de renseignements qu'il ne lui en donnera. A quelle heure doit-elle le voir ?

— Elle est partie il y a une heure ; elle avait rendez-vous avec Cullen à huit heures de sorte qu'elle a déjà dû quitter Bellman.

— Je vais y faire un saut, dit Duke. Savez-vous où elle avait rendez-vous avec Peter ?

— Non, elle ne m'a rien dit.

— Bien, je cours chez Bellman ; j'espère qu'elle ne lui en a pas trop dit.

— Elle n'est pas bête, dit Sam qui ne paraissait nullement troublé. Elle connaît trop bien son métier pour commettre un impair.

Au moment où Duke atteignait la porte, le téléphone sonna. Sam prit l'appareil.

— Ici Cullen, dit Peter. Est-ce vous, monsieur Trench ?

— Oui ; j'allais partir...

— Dites-moi, pourquoi Clare n'est-elle pas arrivée ? Je l'attends depuis déjà un bon moment. Est-elle partie de chez vous ?

— Comment ? Mais... il y a une heure et demie qu'elle est partie d'ici ! dit Sam, les yeux écarquillés de surprise.

Duke se pencha par-dessus le bureau et arracha l'appareil des mains de Sam.

— Ici Harry. Où es-tu, Pete ?

— Chez moi. Que se passe-t-il ?

— Je n'en sais rien, mais je vais le savoir. Attends sans bouger, Pete, j'arrive.

— Toute cette jeunesse finira par me rétamé, marmonna Sam.

Duke avait du mal à dominer sa colère.

— Si jamais il arrive quelque chose à cette petite, vous serez plus que rétamé, dit-il sèchement.

Et il sortit au pas de course.

XVI

Duke mit moins de vingt-cinq minutes à atteindre Bentonville, ce qui représente une moyenne de plus de cent kilomètres à l'heure. Heureusement, la route était droite, à peu près déserte et il eut la chance de ne rencontrer aucune patrouille de police. Il se rendit tout droit à *Chez Paree*.

Après avoir garé sa voiture au coin d'une rue, il longea le pâté de maisons jusqu'à l'endroit où des lampes au néon marquaient l'entrée du cercle. Puis il tourna dans une impasse qui l'amena derrière l'immeuble, séparé de la chaussée par un mur assez haut.

Prenant son élan, Duke parvint à agripper le haut du mur ; il s'y cramponna un instant puis, d'un rétablissement, se posa sur le faîte. Trois secondes plus tard, il retombait sur ses pieds, un peu essoufflé, mais sain et sauf. Après avoir attendu quelques minutes afin de s'habituer à l'obscurité, il se dirigea vers un bâtiment sur le mur duquel il venait d'apercevoir un escalier de secours. On n'entendait d'autre bruit que la musique du dancing et de temps en temps une voiture qui passait au loin. Saisissant son revolver, Duke commença lentement l'ascension des marches de fer.

Au premier palier, il trouva une fenêtre sur laquelle il appuya l'oreille. Rien, aucun bruit. Avec la lame de son couteau, il parvint à soulever suffisamment le panneau pour passer la main dans l'ouverture : la fenêtre glissa sans bruit dans ses rainures. De lourdes tentures cachaient la vue ; Duke les écarta, enjamba l'appui, referma la fenêtre et fit craquer une allumette. D'après ce qu'il pouvait apercevoir, il estima qu'il se trouvait dans le vestiaire du personnel : des manteaux et des chapeaux étaient étalés sur une table et quelques tabliers sales étaient accrochés au mur. Traversant la pièce, il ouvrit la porte et se trouva dans un couloir obscur. D'en bas montait un bruit de voix assourdi. Duke chercha à se rappeler où se trouvait le bureau de Bellman et longea le couloir qui lui parut devoir conduire vers la façade de la maison. Au bout du couloir, à angle droit, on apercevait une faible lumière ; Duke tourna le coin avec précaution, fit encore quelques pas et reconnut la double porte qui donnait accès aux salons de jeu. Le bureau de Bellman était à côté.

Alerte ! Un couple sortit des salons et s'engagea dans le couloir en tournant le dos à Duke. Ils riaient en regardant quelque chose que

l'homme tenait dans sa main. Ils gagnèrent l'escalier et disparurent.

Duke doubla encore un coude et se dirigea vivement vers le bureau de Bellman. Comme il atteignait la porte, un homme en habit qui débouchait de l'escalier lui jeta un coup d'œil en passant, entra dans la salle de jeu et referma la porte derrière lui.

Le bureau de Bellman n'était pas éclairé. Duke, surpris, se demanda si Bellman était rentré chez lui ou s'il allait remonter après avoir fait un tour dans les salons. Il essaya de se rappeler l'emplacement des commutateurs, les chercha vainement à tâtons et finalement fit craquer une allumette. Au même moment, il eut l'impression nette qu'il n'était pas seul dans la pièce. Il tendit l'oreille mais n'entendit rien.

Voyons... il devait y avoir à gauche un grand fauteuil et juste devant le bureau de Bellman ; aucun autre meuble dans le chemin... Toujours le silence... Duke, les nerfs tendus, avança lentement, prêt à se jeter à genoux à la moindre alerte. Du doigt, il dégagea le cran d'arrêt de son pistolet (quelle sottise de ne pas l'avoir muni d'un silencieux !). Enfin sa main gauche tendue dans le vide rencontra le dessus du bureau. Arrêt. Rien ne bougea. Pourtant Duke était certain qu'il y avait quelqu'un dans la pièce ; il se demanda en riant intérieurement si c'était le type de chez Casy. Ou Bellman ? Non, Bellman n'avait pas les nerfs assez solides pour jouer ainsi à cache-cache dans le noir.

Il fit un mouvement à droite... Un léger bruit lui fit instinctivement baisser la tête... puis quelque chose passa en sifflant près de son oreille. D'un même geste, il remit son revolver dans sa poche et bondit dans la direction du son : son épaule frôla quelqu'un et les deux corps roulèrent ensemble sur l'épais tapis. Duke sentit sous ses mains un tissu soyeux, un corps de femme. « Eh bien, ça alors ! » fit-il à mi-voix. Un coup de poing à la mâchoire lui ébranla les dents, suivi d'un coup de genou à l'estomac qui le fit plier en deux ; il sentit que la femme lui glissait des mains. Allongeant le bras à tâtons, il saisit une jupe et perçut un petit cri de terreur ; puis un soulier pointu le frappa dans le cou. « Décidément, c'est le jour aujourd'hui », se dit-il. Enfin, changeant de prise, il chercha les jambes, les trouva et son adversaire dégringola sur le tapis avec un bruit sourd et flasque.

Tout en la maintenant d'une main, il parvint de l'autre à gratter une allumette. Etalée sur le dos, ses grands yeux noirs étincelants de fureur, le souffle haletant, Lorelli le regardait fixement.

— Pour une surprise, c'est une surprise, dit Duke en se relevant vivement pour aller tourner le commutateur.

Lorelli, clignant des yeux, se releva lentement et fit une grimace.

— Naturellement, c'est encore vous ! dit-elle en fronçant les sourcils. Est-ce que vous allez continuer longtemps à me suivre partout ?

Duke alla écouter à la porte. Rien ; le bruit de la lutte semblait avoir passé inaperçu.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? demanda-t-il en revenant s'agenouiller près de Lorelli.

— Et vous ? répliqua-t-elle en essayant de s'asseoir à croupetons. Aïe ! vous avez dû me casser la colonne vertébrale !

— Ce n'est rien à côté de ce que tu prendras si tu ne me dis pas ce que tu fabriques ici, dit Duke en lui enfonçant ses doigts dans le bras.

— Vache ! Lâchez-moi ! cria-t-elle en essayant de lui décocher un coup de poing.

Duke lui attrapa la main au vol.

— Assez, dit-il d'une voix dure. Quel est ton bisnesse avec Bellman ?

Elle allait répondre par une injure lorsqu'elle aperçut par-dessus l'épaule de Duke quelque chose qui la fit devenir livide. Sa bouche s'ouvrit toute grande et Duke n'eut que le temps de la bâillonner avec la main pour l'empêcher de pousser un hurlement. En se retournant pour suivre la direction du regard de Lorelli, il vit une main qui semblait sortir du bureau de Bellman.

— Qui est-ce ? demanda-t-il tout bas. Chut, pas de bruit !

— Je ne sais pas, souffla Lorelli toute tremblante. Partons vite d'ici.

— Ne bouge pas, t'as compris ?

Duke se leva et fit le tour du bureau. Bellman était couché sur le flanc, la figure figée dans une grimace de terreur ; le devant de sa chemise était rouge de sang, un coupe-papier était planté dans sa poitrine. Il était mort. Lorelli se releva en vacillant et se cacha le visage derrière ses poings fermés.

— Bellman poignardé ! murmura Duke. Il s'est fait avoir.

Comme Lorelli esquissait le geste de se sauver, il la poussa rudement vers un fauteuil et lui ordonna de se tenir tranquille. Puis il revint auprès de Bellman et lui toucha la main : elle était déjà presque froide. Avec précaution, il retourna le cadavre face au sol et aperçut

alors par terre un petit étui à cigarettes en argent ; il l'examina d'abord sans le toucher et, tout à coup, son cœur se mit à battre. Où donc avait-il vu cet objet ? Il le ramassa avec son mouchoir, l'ouvrit et lut cette inscription : *Affectueusement à Claie, Peter*. Il fit disparaître l'étui dans sa poche sans que Lorelli l'ait remarqué et jeta un coup d'œil autour de lui.

Quelque chose brillait sur le tapis au pied du bureau ; en le ramassant, Duke reconnut une boucle d'oreille qu'il avait remarquée sur Clare la veille au soir. Il s'aperçut soudain qu'il était en nage et se tourna vers Lorelli qui le regardait d'un air inquiet.

— Vous n'avez pas bientôt fini ? dit-elle. Qu'est-ce que nous ferions si quelqu'un entrait ?

Duke pensa que la remarque était juste et alla fermer la porte à clef, puis il se remit à scruter le sol, mais ne trouva plus rien.

— Tu vas peut-être prétendre que ce n'est pas toi qui as fait le coup ? dit-il à Lorelli.

— Moi ? fit-elle en sursautant. Mais je ne fais que d'arriver.

— Tu étais là quand je suis entré. Qu'est-ce que tu faisais toute seule dans le noir ?

— Et vous ? Vous n'allez pas m'accuser, je pense !

— C'est sûrement ce que je ferai si tu ne te décides pas à parler. Ecoute bien : tu connais Korris, l'homme à tout faire de Bellman ? C'est un copain à moi. Il dira que j'avais rendez-vous avec son patron. J'arrive et je te trouve en train d'essayer de filer après avoir assassiné Bellman. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

— Salaud ! Vous me feriez ça à moi ?

— Je me gênerais ! Alors mets-toi à table ou démerde-toi avec les poulets.

— Ça ne vous avancerait à rien, dit Lorelli. Maintenant que Bellman est mort, il n'y a plus rien à faire pour personne.

— Il s'agit de Pinder's End, hein ?

— Oui...

— Allons, dépêche-toi. Qu'est-ce que tu viens faire dans cette histoire ?

— Rien... c'est-à-dire que je cherchais à entrer dans la combine... J'ai entendu Schultz en parler.

— Donc, Paul est au courant ?

— Oui, lui et Spade.

« Encore Spade ! » se dit Duke.

— Qui est Spade ?

— Un type pour qui Schultz travaille.

Tiens, tiens ! Ainsi Schultz était sous les ordres de Spade. Ça devenait intéressant.

— Et Pinder's End, qu'est-ce qui se mijote là-bas ?

— Je ne sais pas.

— Tu préfères les bourres ?

— Mais puisque je vous dis que je ne sais rien ! J'ai entendu Schultz dire qu'il y avait du flouze plein le patelin... il en a parlé avec Spade au téléphone et moi j'écoutais par la fenêtre. Y avait un gros magot caché là-bas, qu'il disait ; il a ajouté comme ça que Bellman avait acheté le lotissement parce qu'il savait où c'était planqué... Et puis ils ont cessé de parler et moi, je me suis barrée pour qu'on ne me surprenne pas. Je ne sais rien de plus.

— Et c'est toi qui as tué Timson ?

— Jamais de la vie, je ne le connaissais même pas, protesta Lorelli d'un air troublé. Quand vous m'avez emmenée de chez Schultz, je me suis dit que je ferais mieux d'y retourner ; alors, je me suis sauvée par la fenêtre et je suis rentrée.

— Hum, fit Duke en se grattant le nez. Et alors Timson qui passait par là est entré par la fenêtre et s'est allongé sur le lit de Pete ! Tu te fous de ma gueule, non ?

— Je vous jure que je n'ai rien fait, je le jure !

— Parle-moi un peu de Spade.

— Je ne le connais que de nom ; personne ne sait rien de lui, sauf Schultz.

— Et Korris aussi.

— Oui, probablement... Je... je veux sortir d'ici.

— Pas si vite, grogna Duke. Où est le plan dont tu parlais tout à l'heure ?

— Si vous croyez que c'est ça que je suis venue chercher, vous êtes piqué, s'écria Lorelli complètement déchaînée. D'ailleurs le type qui a descendu Bellman a dû le faucher.

— Et si c'était toi des fois ?

— Ça va, assez ! Vous savez maintenant ce que vous vouliez savoir. J'en ai marre de vot'baratin !

Duke fit du regard le tour de la pièce et conclut qu'il serait dangereux de procéder à une fouille ; il suffisait d'une empreinte pour qu'il se trouvât mouillé dans l'affaire.

— C'est bon, dit-il, nous partons. Tu vas venir avec moi, j'ai encore pas mal de questions à te poser.

— Vous pouvez toujours courir, dit Lorelli. Si Schultz savait seulement la moitié de ce que je viens de vous dire...

Elle s'interrompit brusquement en pensant aux colères de Schultz et à ses allusions au poison.

— Ça m'amuse beaucoup de t'entendre parler de Schultz, dit Duke. A ton avis, qui va reprendre l'affaire de Pinder's End, maintenant que Bellman n'est plus dans la course ?

— Sans doute Spade et Schultz... et vous aussi probablement.

— On ne peut rien te cacher. Et qui gagnera en fin de compte, à ton idée ?

— Vous voudriez me faire dire que c'est vous, mais ce n'est pas sûr. Spade sait se défendre.

— Moi aussi. Je voudrais dire ceci : veux-tu jouer le jeu avec moi ? je suis prêt à partager.

Lorelli pensa à Joe ; elle se demandait si Joe pourrait s'entendre avec Duke. C'était peu probable.

— Il faut que je réfléchisse, conclut-elle d'une voix calme.

Ils sortirent tous les deux par la porte principale et, en traversant le hall, ils croisèrent Kells qui parut surpris.

— Hello, dit Duke, comment va Bellman ?

— En pleine forme, dit Kells en lorgnant Lorelli. Tu veux le voir ?

— Non, dit Duke. J'étais entré avec l'idée de tenter ma chance mais madame déteste le jeu... Tu ne connais pas Lorelli ? Laisse-moi te présenter. Lew Kells... Lorelli. Lorelli tout court, une jeune personne qui est sortie d'un œuf.

— Enchanté, dit Kells en tirant de sa poche un bout de bois avec lequel il se cura soigneusement les dents.

— C'est un garçon qui a si peu de mémoire, expliqua Duke à Lorelli, que c'est sa seule façon de se rappeler s'il a dîné.

Kells parut vexé.

— Si Madame voulait s'asseoir un instant, dit-il, j'aurais un mot à te dire.

— Impossible, dit Duke, Madame et moi avons des choses urgentes à faire ce soir. Je te verrai demain.

Et se penchant vers Kells, il lui murmura à l'oreille quelque chose qui parut le sidérer complètement.

Une fois dans la rue, Lorelli demanda :

— Qu'est-ce que vous avez raconté tout bas à cet imbécile ?

— Rien, répondit Duke en la prenant par le bras, une de ces histoires qui ne peuvent se dire qu'entre hommes. Maintenant sauve-toi et réfléchis à ma proposition, sans quoi il sera trop tard et tu le regretteras. A bientôt et fais attention à ce que Paul ne te torde pas le cou.

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, il l'avait quittée et courait vers sa voiture.

XVII

Le sergent O'Malley, assis devant son bureau, lisait un journal sportif dans l'espoir de dénicher un gagnant. Ses deux sous-ordres, Stone et Fleming, attendaient en bavardant le moment de prendre leur service. Au bout d'un moment, O'Malley, apparemment satisfait de son choix, replia son journal et se tourna vers eux.

— *Aurore* devrait arriver placé, dit-il.

— Comment vous en êtes-vous tiré aujourd'hui, sergent ? demanda Fleming.

— J'avais joué *El Nagani*, six contre un. Un tuyau de Duke.

— Il est formidable, dit Stone ; il doit gagner une fortune aux courses.

— Oui, c'est un malin, dit O'Malley. Il m'a sûrement fait gagner deux cents dollars ce mois-ci. Si j'avais eu du cran, j'aurais pu en toucher mille.

— C'est un don, dit Fleming. Je voudrais bien avoir sa veine.

— Je n'appelle pas ça de la veine, dit Stone en s'essuyant le nez avec le dos de la main ; c'est un gars qui s'y connaît et en plus, quand un jockey sait que Duke a misé sur lui, il n'ose pas perdre.

Cette réflexion mit tout le monde en joie.

— Pour sûr que c'est un gars qui en a, approuva O'Malley.

— Quelles nouvelles de l'affaire Timson ? demanda Stone.

— Le chef s'en occupe, répondit O'Malley. Pour moi, c'est une affaire truquée.

— Comment ça ? firent les deux agents.

— Vous ne trouvez pas que l'histoire de Cullen est bizarre ? D'ailleurs, il n'avait pas l'air très sûr de lui.

— Alors, d'après vous, ce ne serait pas un suicide ?

— Demandez ça au chef, vous verrez bien.

Dehors, on entendit une voiture s'arrêter dans un grincement de freins et, une seconde plus tard, Korris pénétrait dans le poste d'un pas alerte. C'était un petit homme vêtu de noir avec une chemise blanche

et une cravate jaune ; il avait la figure mince et pâle agrémentée d'un pince-nez à monture d'argent.

— Bonsoir, monsieur Korris, s'empessa O'Malley avec un sourire obséquieux. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Suffit, dit Korris. Où est Hallahan ?

— Dans son bureau, monsieur Korris. Désirez-vous le voir ?

Korris, sans plus de façon, pénétra directement dans le bureau du commissaire de police.

— En voilà un, dit O'Malley, rouge de colère, que je serais content de pincer en défaut ; ce jour-là, je me charge de le sonner.

Le commissaire Hallahan se leva en voyant entrer Korris.

— Je ne vous attendais pas ce soir, dit-il en lui serrant la main. Qu'est-ce qu'il y a de cassé ?

— Rien pour le moment, mais ça pourrait arriver.

Hallahan invita du geste Korris à s'asseoir et lui tendit une boîte de cigares qui se trouvait sur son bureau.

— Non, pas de ceux-là, dit Korris. Donnez-m'en un de votre réserve personnelle.

Hallahan s'exécuta sans trop rechigner. Korris choisit soigneusement un cigare, en coupa le bout avec ses dents, le cracha à distance et finalement l'alluma.

— Alors ? dit-il enfin.

— J'attendais des nouvelles de Mr. Spade, dit Hallahan. Le toubib dit que Timson a été assassiné.

— Tiens, tiens, fit Korris en lançant un jet de fumée. Et comment a-t-il découvert ça ?

— Il paraîtrait qu'il a été assommé et que le cou n'a été tranché que plusieurs heures après la mort.

— Allons, allons, vous ne prenez pas les rapports du Dr Goldstien au sérieux.

— Pourquoi pas ? C'est le meilleur médecin légiste d'ici !

— Ça, je n'en sais rien. En tout cas, Timson s'est suicidé ; du moins c'est ce que dit Mr. Spade.

— Mais voyons, dit Hallahan, j'ai lu le rapport moi-même ; le Dr Goldstien dit que...

— Vous l'avez là ? Montrez-le-moi.

Hallahan sortit de son tiroir un papier qu'il tendit à Korris et pendant que celui-ci lisait, le commissaire ne cessa de le regarder d'un œil inquiet.

— Ce bonhomme turbine du couvercle, dit Korris.

Et tout en regardant Hallahan droit dans les yeux, il déchira le papier en deux.

— Mais qu'est-ce que vous faites ?

— Il ne faut pas qu'un rapport erroné puisse tomber entre de mauvaises mains, dit Korris en souriant.

— Mais vous venez de déchirer une pièce officielle, c'est très grave ! s'écria Hallahan fort ennuyé.

— Tenez, en voici une autre à la place, dit Korris en tirant de sa poche un bout de papier qu'il jeta sur le bureau.

C'était un chèque de cinq mille dollars au nom de Hallahan et signé de Korris. Pendant un instant, les deux hommes se regardèrent en silence, puis Hallahan eut un petit ricanement.

— Il va falloir s'arranger avec Goldstien, dit-il, c'est un homme consciencieux et qui ne plaisante pas.

— Dites-lui qu'il n'est qu'un cafouilleux, dit Korris en jetant la cendre de son cigare sur le tapis. Dites-lui aussi que s'il continue comme ça, on viendra lui gratter le museau... avec un tesson de bouteille.

Hallahan déboutonna le col de son uniforme.

— Dac, je me débrouillerai avec lui, dit-il en empochant le chèque.

— Vous, non plus, vous n'avez rien à gagner dans un assassinat, reprit Korris. Jusqu'à présent, la réputation du patelin a été si bonne que si vous êtes candidat aux prochaines élections, vous aurez une excellente chance... Allons, il est temps que je me sauve... je repasserai vous voir bientôt.

— C'est vrai ce que vous dites au sujet des élections ? dit Hallahan d'un air songeur. Figurez-vous que j'ai toujours eu envie d'entrer dans la politique... Malheureusement, ça coûte cher.

— Bah ! l'argent n'est rien, dit Korris d'un ton détaché. Faites bien votre métier et nous nous occuperons de l'élection. Seulement, il ne faudrait pas qu'une épidémie de crime vienne troubler la paix de

Bentonville... parce qu'alors Mr. Spade pourrait changer d'avis rapport aux élections.

— Vous croyez vraiment que Mr. Spade se chargerait des frais ?

— Vous n'êtes pas un dur de la feuille ?

— Magnifique ! dit Hallahan en se frottant les mains. Je sais qu'on peut compter sur la parole de Mr. Spade. Je ne pense pas qu'on puisse craindre une augmentation de la criminalité par ici. D'ailleurs, il n'y a aucune raison...

— Surtout si vous prenez vos précautions, dit Korris avec un sourire narquois. Comptez sur moi, je vais en parler à Mr. Spade.

Arrivé à la porte, Korris se retourna.

— Connaissez-vous un nommé Bellman ? demanda-t-il.

— Le propriétaire de *Chez Pareel*

— Oui.

— Naturellement, je le connais très bien.

— A-t-il quelquefois souscrit à votre Association sportive ?

— N... non. Je crois que les sports ne l'intéressent guère.

— Vous n'avez rien entendu dire de lui... récemment ?

— Non. Pourquoi ?

— Il s'est suicidé, il y a quelques heures. Peut-être que Kells a eu peur de vous en parler. Vous connaissez Kells ?

— Quoi ? fit Hallahan estomaqué. Bellman s'est suicidé ?

— C'est ce qu'on m'a dit, mais vous savez, ce n'est peut-être qu'un bruit...

Le téléphone se mit à sonner. Hallahan saisit le récepteur sans quitter Korris des yeux.

— Allô, oui ? Puis au bout d'un instant : « Entendu, j'arrive. »

— Ce n'était pas Kells, par hasard ? demanda Korris.

— Si, répondit Hallahan, les mâchoires serrées. Il dit que Bellman a été assassiné d'un coup de couteau, il y a une heure à peine.

— Il faudra que je pense à envoyer une couronne, murmura Korris.

— Dites donc, vous me paraissez bigrement bien renseigné, reprit Hallahan, les yeux fixés sur Korris. Comment avez-vous su ça ?

— J'ai l'impression, mon cher, que vous parlez plutôt comme un flic que comme un éventuel candidat aux élections, répondit Korris d'une voix douce.

— Mais enfin, ce Kells a parlé d'un assassinat ! dit Hallahan après un court silence.

— Je veux croire que ce ne sera pas l'avis de votre copain le toubib, dit Korris en se dirigeant vers la porte. Mr. Spade affirme que c'est un suicide. Je pense que vous savez qui vous devez croire, n'est-ce pas ?

Tandis que Hallahan restait debout, désespéré, la mâchoire pendante, la porte se rouvrit et Korris passa la tête.

— A propos, capitaine, si vous n'êtes pas content de votre médecin légiste, n'hésitez pas à vous en débarrasser. Nous vous en trouverons un autre.

Et sans attendre la réponse, il sortit du poste sans daigner faire attention au salut respectueux de O'Malley.

XVIII

Quand Duke arriva, Peter Cullen l'attendait sur le palier.

— Où est Clare ? demanda-t-il. Tu ne l'as pas ramenée ?

Sa figure pâle se détachait dans la demi-obscurité.

Duke le poussa de côté et pénétra dans l'appartement où Peter le suivit aussitôt.

— Pourquoi serait-elle avec moi ? fit Duke d'un ton agacé.

— Parce que tu as passé toute la journée à Fairview, répondit Peter en s'échauffant. Qu'est-ce que vous avez fait ? Tu étais bien avec elle, n'est-ce pas ?

— Fous-moi la paix, change de disque, ça suffit comme ça, répondit Duke d'un ton sec. Je n'ai pas vu Clare de la journée ; Sam m'a dit qu'elle avait rendez-vous avec toi ce soir.

— Alors d'où viens-tu ? Au téléphone tu as refusé de me donner aucune explication et voilà une heure que je t'attends en me rongant les sangs ! Ne viens pas me raconter que tu arrives de Fairview.

— Oh ! calme-toi, je t'en prie. Sam m'a dit que Clare devait passer chez Bellman avant de venir te prendre ici.

— Chez Bellman ? Elle ne doit plus y être maintenant : il y a plus de trois heures de cela.

— En effet, elle n'y est pas. J'en viens.

— Comment, tu en viens ? fit Peter les yeux brillants de colère et avec un geste de menace. Pourquoi ne m'as-tu pas dit où elle était quand je t'ai téléphoné ? J'aurais pu y sauter en dix minutes !

— C'est vrai, je n'y ai pas pensé, avoua Duke.

En effet, l'idée ne lui était pas venue un instant de prévenir Peter. Dès qu'il avait appris que Clare pouvait être en danger, il s'était lancé à sa recherche sans réfléchir.

— Jamais je ne te pardonnerai ! cria Peter en le saisissant par la veste et en le secouant furieusement. Si jamais il lui arrive quelque chose, je te...

Un éclair passa dans les yeux de Duke : d'un revers de main, il

écarta brutalement Peter qui fit deux pas en arrière, retrouva son équilibre et se mit en position de combat.

— Ne fais pas l'imbécile, dit Duke. Si Clare est en danger, ce n'est pas comme ça que nous l'en sortirons.

Peter hésita une seconde avant de laisser retomber ses bras.

— Tu me le paieras, Harry, marmonna-t-il d'un ton rageur.

— Mais oui, mais oui, dit Duke impatienté. En attendant, nous nous conduisons comme des gamins. Assieds-toi et laisse-moi parler.

— Tu n'es pas fou, non ? Je cours chez Bellman, je lui tordrai le cou, je...

— Bellman est mort, dit Duke tranquillement au moment où Peter arrivait à la porte.

— Mort ? Quand ça ? Comment ?

— Tiens, reconnais-tu ceci ? demanda Duke en tendant à Peter l'étui à cigarettes et la boucle d'oreille.

— C'est à Clare. Où les as-tu trouvés ?

— Sous le corps de Bellman qui était étalé sur le dos avec un surin dans la poitrine.

Peter se mit à suer à grosses gouttes.

— Personne d'autre ne les a vus ? demanda-t-il.

— Non, dit Duke. C'est une veine que j'aie trouvé ça avant l'arrivée des bourres ; ils auraient pu accuser Clare. On n'sait jamais avec un cornichon comme Hallahan.

— Mais où peut-elle bien être ? gémit Peter. Tu ne penses pas que... qu'elle ait pu...

— Sûrement pas. Mais elle a peut-être dérangé le type qui a opéré. C'est une sale affaire, mon vieux ; il va falloir que tu tiennes le coup. Moi, j'ai une ou deux petites choses à faire. Pendant ce temps-là, tu vas téléphoner à Sam pour savoir si Clare est rentrée à Fairview. Je ne le crois pas, mais il faut s'en assurer. Et puis, il vaut mieux que tu restes ici au cas où elle viendrait.

— Et tu te figures que je vais rester enfermé ici pendant que tu... Au fait, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je te l'ai dit : une ou deux petites choses... qui n'ont aucun rapport avec Clare. C'est à toi de t'occuper d'elle.

— Mais quelles choses ? Ecoute, Harry, tu ne dois rien me cacher.

— Tu as l'air d'oublier, riposta Duke, que nous sommes mouillés toi et moi dans une histoire de meurtre. Des fois qu'on chercherait à faire le même coup à Clare. Je vais m'occuper de nous, occupe-toi d'elle.

Sur ce, Duke sortit rapidement. Certes, il était affreusement inquiet au sujet de Clare, mais il sentait bien qu'il fallait d'abord éclaircir le mystère de Pinder's End. Voilà la clé de l'énigme ; une fois trouvée, le reste s'arrangerait de soi-même.

Tout en conduisant, Duke réfléchissait. A la base de tout, il y avait Spade. Spade le mystérieux, l'inconnu... Si on arrivait à faire parler Korris, on pourrait peut-être... mais comment le toucher ? A moins que Kells... oui, Kells devait en savoir long sur Korris.

Duke tourna dans une petite rue et arrêta sa voiture devant une boutique de quincaillerie. Il passa par la cour, frappa à la porte de l'arrière-boutique et alluma un cigare. La porte s'ouvrit, laissant apparaître une silhouette mince.

— Hello, Elmer, c'est moi, Duke. Je viens pour affaires.

— Ce n'est guère une heure pour faire des visites, dit la silhouette en s'effaçant. Enfin, entrez tout de même.

Duke suivit l'homme mince à travers un vestibule et pénétra dans une cuisine attenante à l'arrière-boutique. La femme d'Elmer – une gentille jeune femme d'environ vingt-cinq ans – tourna vivement la tête avec un air inquiet, mais son visage s'éclaira dès qu'elle eut reconnu Duke.

— Vous venez dîner avec nous, monsieur Duke ? Il y a tout ce qu'il faut.

— Avec plaisir, dit Duke, à condition que ce soit prêt. J'ai besoin d'Elmer ce soir.

— Ce soir ! s'exclama Elmer d'un air déçu.

C'était un homme d'un certain âge et Duke s'était toujours demandé comment une gentille fille comme Rose avait voulu de lui. Non qu'il eût quelque grief contre Elmer mais ce genre de situation lui paraissait choquant. Ils s'assirent tous deux devant une table déjà dressée.

— Il s'agit d'une belle commande pour vous, Elmer. dit Duke ; seulement il faut la livrer ce soir même.

— Vous autres fainéants, vous êtes tous les mêmes, grogna Elmer. Vous choisissez le moment où j'ai le droit de me reposer après une dure journée pour venir parler d'affaires. Pourquoi n'êtes-vous pas

venu cet après-midi ?

— Parce que j'ai pensé que vous ne teniez pas à ce que Hallahan soit au courant de votre genre de commerce, répondit Duke avec un sourire narquois.

Rose qui surveillait son fourneau, se retourna vivement et regarda Duke avec inquiétude.

— Ne vous en faites pas, dit-il d'un ton rassurant, ce n'est ni la première ni la dernière fois qu'il se livre à ce genre d'opérations.

— Dépêche-toi, chérie, j'ai faim, dit Elmer.

— Naturellement : vous autres hommes, vous ne pensez qu'à manger, dit Rose en apportant un succulent rôti aux pommes et des épis de maïs.

— Ça sent joliment bon ! dit Duke en jetant son cigare.

Rose enleva son tablier et prit place à table ; ses regards se portaient alternativement sur Duke et sur son mari.

— Pourquoi ne pas vous contenter de faire des affaires normales ? demanda-t-elle.

— Ne dis donc pas de bêtises, répliqua Elmer d'un ton sec. Où veux-tu que je trouve assez d'argent pour te payer de jolies toilettes ?

Puis à Duke :

— Alors, de quoi avez-vous besoin ?

— Il me faut trois mitraillettes, une demi-douzaine de fusils, quelques revolvers de 9 mm et des munitions pour le tout, répondit Duke la bouche pleine.

Elmer, abasourdi, reposa son couvert sur la table.

— Vous partez en guerre ?

— Quelque chose dans ce goût-là, oui. Mais continuez à manger ou votre rôti sera froid. En outre, je suis pressé.

— Voyons, voyons, dit Elmer, je ne peux pas vous fournir tout ce que vous me demandez ; c'est un arsenal !

— Dites-moi, Rose, demanda Duke avec son plus gracieux sourire, il ne vous resterait pas un peu de ce whisky que vous m'avez offert la dernière fois ? Ou bien ce sacré Elmer a tout bu ?

Rose alla ouvrir un placard et revint avec une bouteille.

— On lui en donne ? demanda-t-elle à Elmer avec un sourire malicieux.

— Vas-y, va, dit Elmer d'un ton résigné.

— Je me demande comment vous pouvez vivre avec ce vieux rabat-joie, dit Duke en donnant une tape amicale sur la main de Rose. Quand vous en aurez assez, faites-moi signe.

— Prends-le au mot, ma chérie, dit Elmer avec un large sourire, il est plein aux as ; c'est une affaire.

— Nous verrons ça quand je ne voudrai plus de toi, répondit Rose avec un sourire si plein de tendresse que Duke en resta ébaubi.

— Bon, bon, fit Elmer manifestement ravi. En attendant, Duke, je pourrais peut-être m'arranger pour les fusils, mais pour les mitraillettes, rien à faire.

— Allons donc, mon vieux ! Vous en avez acheté trois à la police la semaine dernière ; ne me dites pas que vous les avez déjà revendues.

— Vous êtes diablement bien renseigné, dit Elmer. Mais je ne peux pas vous donner les trois ; vous n'êtes pas le seul amateur sur le marché :

— Ecoutez-moi. Je prends le lot au prix fort et je vous rends les joujoux la semaine prochaine. Ça va ?

— Evidemment, dans ces conditions, c'est peut-être possible... mais qu'est-ce que vous allez faire de tout ça ?

— C'est mon affaire, dit Duke. Allons, Elmer, dépêchez-vous, nous partons.

— Et ma digestion ! maugréa Elmer en se levant. Vous savez que ça va vous coûter cher tout cet armement ?

— Je vous en donne mille dollars, pas un de plus, dit Duke tranquillement. Les munitions sont en plus. Et si vous m'empilez sur les cartouches, j'enlève votre femme.

— Eh bien, soit. Où faut-il charger la marchandise ?

— Vous allez faire mieux que ça, dit Duke. Vous allez charger le tout dans votre voiture et l'amener à Pinder's End, à côté de Fairview. Vous connaissez le coin ?

— A Pinder's End ? Mais pour quoi faire ?

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre ! Emmenez-moi tout ça là-bas et demandez à voir un nommé Casy. Dites-lui d'ouvrir l'œil et d'interdire l'entrée à tout le monde, sauf aux flics. Compris ?

— J'ai idée que vous vous lancez dans une sale aventure, dit

Elmer en se grattant la tête. Et si les flics mettent la main sur l'arsenal ? Ils reconnaîtront les mitraillettes et c'est moi qui trinquerai.

— N'ayez pas peur, Casy saura s'arranger pour que les flics ne trouvent rien ; c'est un type à la hauteur.

— Enfin, je veux bien faire ça pour vous, mais je sens que j'ai tort.

— Bravo ! Demain matin vous aurez votre chèque.

— J'aimerais mieux de l'argent si ça ne vous fait rien. Je n'aime pas les chèques.

— Comme vous voudrez. Là-dessus, je me sauve. Faites le nécessaire tout de suite ; c'est pressé.

— Un instant, dit Elmer ; aidez-moi à charger les caisses de cartouches, je ne suis plus jeune...

— Rose vous aidera, dit Duke en lui donnant une bourrade.

Dans la cuisine où il retrouva Rose, il se versa un dernier verre de whisky, l'avalala d'un trait et prit hâtivement congé en promettant de revenir bientôt.

Arrivé près de sa voiture, il aperçut une ombre debout sous une entrée et instinctivement porta la main à son revolver, mais à la lueur d'un réverbère, il reconnut l'uniforme de la police.

— C'est vous, Duke ? dit Hallahan, sortant de son abri.

— *Monsieur* Duke, si ça ne vous fait rien.

— Que faites-vous ici ?

— Moi, je viens de rendre visite à la petite Rose..

— Hum!

— Vous ne la connaissez pas ? C'est une gentille fille qui est mariée avec un vieux jeton. Je passe la voir de temps en temps... on ne sait jamais...

— Savez-vous où est Cullen ? demanda Hallahan en se frottant le menton.

— Pas du tout. Il est peut-être chez lui ou en vadrouille avec une poule. Cette jeunesse ne tient pas en place.

— J'ai beaucoup pensé à Timson. reprit Hallahan ; il y a quelque chose de louche dans cette affaire.

— A chacun ses soucis, dit Duke. Quant à Timson, il n'en avait pas... un type qui s'amuse à se couper la gorge ne vaut pas la peine

qu'on se fasse de la bile. N'y pensez plus.

— Est-ce que Bellman n'est pas un de vos amis ?

« Tiens, tiens, pensa Duke, Hallahan est déjà au courant ? »

— Vous vous trompez, dit-il, ce n'est pas mon genre.

— Vous n'étiez pas ce soir à *Chez. Patee* par hasard ?

— Si. J'y suis entré un instant, le temps de dire un mot à Kells.

— Et vous n'avez pas vu Bellman ?

— Non, pas ce soir, répondit Duke soudain inquiet à l'idée qu'il avait pu laisser quelque empreinte sur le bureau de Bellman.

— Vous en êtes bien sûr ?

— A quoi voulez-vous en venir ? Si vous avez quelque chose à dire, dites-le carrément ou bouclez-la. Qu'est-ce qu'il a fait, Bellman ?

— Il est mort.

— Lui ? On l'a tué ?

— Il s'est suicidé, paraît-il, dit Hallahan en crachant dans le ruisseau. Ça fait deux dans la même journée – une sorte d'épidémie.

— Hé bien, hé bien, jamais je n'aurais cru ça de Bellman.

— Moi non plus, dit Hallahan en s'éloignant. N'empêche que c'est comme ça.

Duke le suivit des yeux un instant, puis mit son moteur en marche.

Maintenant, il s'agissait de retrouver Clare. Tout en roulant, il se demandait par où commencer. Kells pourrait peut-être l'aider...

XIX

Lorelli ouvrit sans bruit la porte du salon et jeta un coup d'œil dans la pièce. Debout devant la cheminée vide, Joe était en train d'enrouler un pansement autour de son poignet. Il sursauta, laissa tomber le pansement et porta vivement la main à sa poche revolver.

— Qu'est-ce qui te prend ? dit Lorelli sans élever la voix ; tu as les foies ?

Joe remit le revolver en place et ramassa le pansement.

— Arrange-moi ça, dit-il.

— Paul est rentré ? Qu'est-ce que tu t'es fait ? demanda-t-elle en avançant la main.

Mais Joe recula d'un pas.

— Fais attention, ça commence seulement à cesser de saigner.

En prenant le pansement, elle remarqua que la main de Joe tremblait et que son visage pâle était luisant de sueur.

— Assieds-toi, dit-elle. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Joe s'effondra sur le divan en se mordant la lèvre ; Lorelli crut qu'il allait s'évanouir.

— Tiens bon, dit-elle, je vais te chercher à boire. Quand elle revint, elle dut lui soutenir la tête pour lui faire avaler un verre de cognac. Au bout d'un moment, les joues de Joe reprirent un peu de couleur.

— Ça a beaucoup saigné, dit-il en manière d'explication. en s'essuyant la figure avec son mouchoir.

Rapidement et adroitement, elle acheva le pansement et s'assit près de Joe.

— Ce n'est rien, dit-elle, repose-toi un peu. Te sens-tu mieux ?

— Ça va, dit-il d'un ton brusque. Ils ont de < fusils là-bas.

— Où ça ? A Pinder's End ?

— Oui. Cet animal de Casy m'a surpris au moment où j'entrais. J'ai eu de la veine de m'en tirer vivant.

— Tu crois qu'il est au courant ?

— Ça en a l'air, dit Joe en tâtant son poignet. Et toi, ça a marché ? As-tu vu Bellman ?

— Bellman est mort.

Joe s'absorba un moment dans la contemplation de ses pieds.

— As-tu trouvé le plan ? demanda-t-il enfin.

— Tu n'as pas entendu ? Je te dis qu'il est mort.

— On s'en fout, dit-il en haussant les épaules.

Mais tout à coup il parut frappé par une idée :

— Tu ne veux pas dire que les autres l'ont fauché, j'espère ?

— Probable que si ; autrement pourquoi l'aurait-on buté ? Je me suis fait pincer par Duke pendant que j'étais là-bas.

— Ah ! très bien, dit-il en s'écartant d'elle. En somme, tu as tout bousillé.

— Ne fais donc pas l'imbécile. Ce n'est pas de ma faute, pas plus que ce n'est de la tienne si Casy était armé. On n'a pas de veine, c'est tout.

— Qui l'a tué ? Spade ?

— Je ne sais pas. Il était déjà mort quand je suis arrivée dans son bureau. Il s'est fait avoir.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? dit Joe rageur. Nous sommes là à tourner en rond comme des idiots.

— Si ça ne te plaît pas, tu n'as qu'à tout plaquer ! dit Lorelli en se levant brusquement.

— Ferme ça !

Il y eut un silence. Puis Lorelli reprit la parole.

— J'ai envie de m'associer avec Harry Duke. Nous en avons parlé hier soir ; il connaît beaucoup de choses et il réussira sûrement. Je parierais sur lui plutôt que sur Spade.

— Ah ! tu en as parlé avec Duke ? dit Joe d'une voix cinglante.

— C'est lui qui a commencé, s'empressa de riposter Lorelli assez effrayée par le regard de Joe, et j'ai pensé que nous aurions tous les deux intérêt à marcher avec lui.

— Si jamais Paul apprend ça... dit Joe, le regard mauvais.

— Tu ne vas pas le lui dire, au moins ?

— Non. A quoi bon ?... Ainsi Harry Duke est aussi dans le coup ? dit Joe en arpentant le salon.

Lorelli alla se rasseoir sur le divan, les yeux fixés sur Joe. Elle commençait à regretter d'avoir parlé.

— D'abord Bellman, puis Spade, ensuite Schultz. toi et moi et enfin Duke, énuméra Joe à mi-voix. Ajoutons Timson, Kells et probablement Casy ; autant dire que tout le monde est au courant.

— Pas du tout, protesta Lorelli. Chacun a peut-être une idée, mais aucun n'a une certitude. D'ailleurs, nous-mêmes nous ne sommes guère plus avancés.

— La question est de savoir s'il existe vraiment un trésor ou non, dit Joe. En dehors des quelques mots échangés entre Schultz et Spade, nous ne savons rien.

— Il faudrait pouvoir forcer Schultz à parler, dit Lorelli.

— Oui... peut-être. Je pourrais peut-être y arriver, dit Joe d'un air rêveur. Sais-tu où il est ?

— Il n'est pas rentré de la journée et il est déjà onze heures.

Joe se laissa tomber dans un fauteuil ; il était fourbu et sa tête lui faisait mal.

— Je ne suis pas en état de l'affronter ce soir, dit-il en se tâtant le poignet ; il ne se laissera pas faire facilement... On sera probablement obligés de le tuer, conclut-il en bâillant.

— Ah non, pas de ça ! dit Lorelli, et au même moment elle se souvint que Joe n'en était pas à son premier crime.

— On ne peut pas faire autrement, reprit Joe négligemment appuyé sur son coude. Ensuite ce sera le tour de Spade... A propos, comment faire pour le rencontrer, celui-là ?

— Je ne sais pas.

— Encore une chose dont il faudra que je m'occupe. En attendant, je vais me coucher, mon poignet me fait mal.

— Qu'est-ce que tu diras à Schultz quand il verra ton pansement ?

— Il ne le verra que demain ; ça n'aura plus d'importance... Ah ! à propos de Duke, je voulais te dire que nous pouvons très bien nous passer de lui.

— Tu crois ? Je pensais que...

— Inutile de me dire ce que tu penses, mais je voudrais bien savoir jusqu'à quel point tu l'as renseigné, dit Joe avec un regard qui donna la chaude poule à Lorelli.

Et il sortit sans attendre sa réponse.

Restée seule, Lorelli se mit à réfléchir. Joe l'effrayait presque autant que Schaltz. Si celui-ci venait à savoir ce qu'elle avait révélé à Duke, il n'hésiterait certainement pas à la tuer. D'un autre côté, Duke lui inspirait confiance ; elle était persuadée que c'était lui le mieux placé pour réussir. Conclusion : ménager Joe aussi longtemps qu'il le faudrait et ensuite se rallier à Duke. Surtout, pas de tueries ; si Joe persistait dans ses projets, mieux valait se séparer de lui tout de suite.

La pendule de la cheminée sonna onze heures et demie. Lorelli se dit qu'il était inutile d'attendre Schultz ; il pouvait rentrer à n'importe quelle heure... Elle se préparait donc à quitter le salon quand elle entendit une voiture s'arrêter et presque aussitôt le bruit d'une clé dans la serrure. Elle se rejeta vivement sur le divan et finissait d'allumer une cigarette lorsque Schultz entra. Il marchait d'un pas décidé et ses yeux ronds brillaient d'un éclat inaccoutumé.

— Tu m'attendais, ma colombe ? fit-il en se dirigeant vers le dressoir et en se servant un whisky.

— J'ai passé la moitié de la journée au lit et je n'avais pas envie de me recoucher. Comme tu rentres tard !

— C'est toi qui as bu du cognac ? demanda-t-il d'un air soupçonneux en montrant la bouteille qu'elle avait oublié de remettre en place.

— Je me rasais tellement que j'ai essayé de me distraire.

— Fais attention, le cognac est une boisson dangereuse. ma jolie.

Il vint s'asseoir dans un fauteuil près d'elle et s'étira comme un homme fatigué.

— Ouf, quelle journée ! Et dire que pendant tout ce temps-là ce joli petit corps se prélassait dans son lit !

Il leva son verre et en but la moitié d'un seul trait. Lorelli qui l'observait eut un haut-le-cœur :

sa manchette droite et son coude étaient tachés de sang.

— Ah ! ça va mieux, dit-il au bout d'un moment en reposant son verre vide, j'avais besoin de ça. Où est donc Joe ?

— Joe ? répéta Lorelli machinalement comme si elle entendait ce nom pour la première fois : Joe ? Ah oui, il est allé se coucher.

— J'ai besoin de lui, dit Schultz en se dirigeant vers la porte.

— Il a mal à la tête, reprit Lorelli vivement. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour toi ?

Schultz fit halte et se retourna.

— Comme c'est gentil, voilà ma colombe qui m'offre ses services !

Puis, ouvrant la porte, il cria :

— Joe !

Après un court silence, la voix de Joe répondit :

— Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

— Descends, je t'attends.

Il rentra dans le salon et choisit un siège d'où il pouvait surveiller à-la fois Lorelli et Joe.

— Ainsi ce pauvre Joe. a la migraine ? Je me demande souvent si je n'ai pas tort de vous laisser ensemble à la maison... vous êtes si jeunes tous les deux...

— Ne dis donc pas de bêtises, je t'ai déjà dit que Joe n'était qu'un gosse.

— Oui, je sais... ce serait drôle que vous essayiez de me tromper. Heureusement que je sais me défendre. N'est-ce pas ?

Lorelli lui tourna le dos.

— Oh, la barbe ! tu es jaloux, voilà tout.

— C'est possible. Je suis peut-être un peu trop vieux pour toi, mais reconnais que j'ai toujours été gentil.

— A quoi veux-tu en venir ? J'ai envie d'aller me coucher.

— Non, non, dit Schultz, j'ai besoin de toi et de Joe.

— Maintenant ?

— Oui, pour quelque chose de très important.

La porte s'ouvrit et Joe entra.

— Avance ici, dit Schultz dont la main posée sur son ventre était cachée par son mouchoir.

Joe jeta un coup d'œil sur le mouchoir puis fixa son regard sur la figure de Schultz ; sa mâchoire se serra.

— Vous m'avez demandé ? dit-il d'un ton boudeur.

— Qu'est-ce que tu t'es fait au poignet ? Lorelli m'a dit que tu avais mal à la tête, mais elle n'a pas parlé de ta main.

— Oh, je me suis coupé, ce n'est rien.

— Tant mieux. Tu peux tout de même conduire ?

— Ce soir ?

— Naturellement ce soir. Tout de suite.

— C'est moi qui conduirai, dit Lorelli ; il souffre plus qu'il ne veut le dire.

— Tu sais décidément tout, dit Schultz en la regardant froidement. C'est toi qui l'as pansé ?

— Dame, je n'allais tout de même pas le laisser sans soins.

De sa main gauche, Schultz remit son mouchoir dans sa poche ; dans la droite, il tenait un revolver. Lorelli et Joe s'immobilisèrent comme pétrifiés.

— Qu'est-ce que... ? commença Lorelli.

Schultz pointa le revolver sur elle d'abord, puis sur Joe.

— Simple précaution, dit-il avec un sourire grimaçant. J'ai appris à me méfier et je vous avais prévenus qu'il ne fallait pas essayer de jouer double jeu avec moi.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? fit Joe sans cependant oser bouger car l'expression de Schultz était menaçante.

— Ça ne te regarde pas, dit Schultz en se levant. Nous partons faire un petit tour ; Lorelli conduira et tu t'assieras à côté d'elle. Je me mets derrière et, pour être moins seul, j'emporte mon pistolet.

— Comme tu voudras, dit Lorelli avec un haussement d'épaules résigné. Tu permets que j'aille chercher un manteau ?

— C'est inutile, il fait chaud dehors. Tu n'auras pas besoin de ton manteau ni Joe de son chapeau. Venez comme vous êtes. Allons, dépêchons.

— Mais qu'est-ce que tu veux me faire ? s'écria Lorelli prise de panique.

— Si tu ne sors pas d'ici tranquillement, dit Schultz d'une voix douce, je te casse une patte et Joe sera obligé de te porter.

Lorelli, les jambes fauchées, s'accrocha au bras de Joe qui recula en pâlisant. Schultz s'en aperçut.

— C'est plus qu'une simple coupure, Joe. Nous regarderons ça

tout à l'heure.

Ils sortirent et se dirigèrent vers la voiture. Lorelli eut une seconde l'idée d'essayer de s'échapper mais elle se souvint à temps que Schultz visait juste et qu'il n'était pas d'humeur à plaisanter.

— Que faire ? murmura-t-elle à Joe pendant que celui-ci montait en voiture derrière elle.

— Reste tranquille, attends.

— Défense de chuchoter, c'est mal élevé, dit Schultz en frappant Joe sur la joue avec le canon de son revolver.

Joe se pencha en avant sur le siège en tenant sa tête dans ses mains ; il haletait de rage et son souffle saccadé sifflait entre ses lèvres.

Lorelli eut tout à coup le pressentiment que Schultz allait les tuer ; elle se renversa en arrière.

les poings sur la bouche dans un effort désespéré pour ne pas hurler.

— Allons, ma colombe, calmons-nous ou je vais me fâcher, dit Schultz en lui appuyant le canon de son revolver sur la nuque.

D'une main tremblante, elle parvint à mettre le contact et à appuyer sur le démarreur.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

— Au bureau et en vitesse, répondit Schultz.

Pour Lorelli, le trajet à travers les rues sombres fut un véritable cauchemar ; les mains crispées sur le volant, les yeux fixés sur la lueur tremblotante des réverbères, elle ne souhaitait plus que de pouvoir prolonger indéfiniment cette lugubre randonnée parce qu'elle savait que tant qu'on roulerait, il ne lui arriverait rien.

— Arrête-toi ici, tu vois bien que nous sommes arrivés, dit Schultz un instant plus tard.

La voiture arrêtée, Schultz descendit et fit deux pas sur le trottoir.

— Allez, descendez de ce côté et l'un après l'autre.

Tous deux s'exécutèrent sous la menace du revolver.

Joe souffrait de son poignet et son bras qui commençait à enfler le gênait beaucoup. Schultz ne lui faisait pas peur mais il se demandait ce qu'il pourrait faire avec une seule main valide.

— Hop, attrape et va ouvrir, dit Schultz en lui lançant une clé.

Joe ouvrit la porte qui donnait dans une des salles de jeu, tourna un commutateur et avança de quelques pas. Lorelli suivit et vint se mettre à côté de lui. Schultz referma la porte.

— Traversez et descendez l'escalier, ordonna-t-il. Et n'oubliez pas que je vous suis.

Au bas de l'escalier, ils se trouvèrent dans une cave sombre qui sentait l'humidité avec des relents de bière et de whisky provenant de grands fûts rangés contre le mur. Schultz désigna de la main une trappe dans le sol :

— Ouvrez, dit-il à Joe.

Joe se pencha, saisit l'anneau de fer et essaya de soulever la trappe ; mais elle était trop lourde pour lui et Lorelli dut l'aider. Penchés sur l'ouverture, ils aperçurent vaguement un caveau voûté à peine éclairé.

— Qu'est-ce que vous attendez pour descendre ? dit Schultz la bouche tordue par un mauvais sourire. Et maintenant, mes agneaux, si vous avez l'intention de regimber, c'est le moment ; je vous préviens que d'ici personne ne m'entendra tirer...

— Mais, Paul, tu es fou ! s'écria Lorelli. Qu'est-ce que j'ai fait ? Pourquoi veux-tu m'enfermer là-dedans ?

— Tu n'y resteras pas longtemps, répondit Schultz ; je veux seulement savoir où te retrouver quand j'aurai besoin de toi parce que je vais avoir beaucoup à faire dans les quelques heures qui vont suivre. Tu ne seras pas mal ici et tu n'y seras pas seule ; par conséquent, allez, hop !

Lorelli vit qu'il appuyait sur la gâchette. Elle s'assit sur le bord de la trappe, balança les jambes et se lança dans le vide.

— A toi maintenant, Joe !

Joe hésita. Depuis un moment, il guettait sa chance mais devant le pistolet braqué sur lui, il comprit qu'il n'y avait rien à faire et, avec un haussement d'épaules résigné, il se laissa glisser à son tour par la trappe.

Lorelli et lui eurent le même geste d'effroi en voyant Schultz s'approcher de la trappe pour la fermer, mais tout à coup, une exclamation étouffée se fit entendre derrière eux. Une ombre s'agita, fit quelques pas et alla se blottir dans un coin du caveau. Lorelli poussa un cri de terreur en s'agrippant au bras de Joe.

— Il n'y a pas de quoi avoir peur, leur cria Schultz d'en haut. Attendez que je vous présente : la dame là-bas dans le coin est Miss

Clare Russel, ex-rédactrice au *Clairon*. Vous aurez tout le temps de faire connaissance, ajouta-t-il avec un petit rire ironique en rabattant la trappe d'un coup de pied.

XX

Harry Duke arrêta sa voiture devant *Chez Paree*, descendit et leva les yeux sur la façade sombre de l'immeuble. Une horloge sonna l'heure après minuit. Devant le cercle fermé, deux agents montaient la garde.

— Qu'est-ce que vous cherchez ? demanda l'un d'eux à Duke en l'examinant avec méfiance.

— Comment ! C'est fermé ? dit Duke. Moi qui venais boire un verre.

— Entrez donc un instant, dit l'agent ; le sergent sera peut-être content de vous voir. Allons, venez !

— Avec plaisir, dit Duke en lui emboîtant le pas. Si c'est O'Malley, je suis même sûr qu'il fera tout ce qu'il pourra pour me trouver à boire.

L'agent se retourna et regarda Duke de plus près :

— J'ai l'impression que je vous ai déjà vu quelque part, dit-il.

— Je m'appelle Duke...

— Oh ! pardon, monsieur Duke, je ne vous avais pas reconnu ! Pour sûr que le sergent sera content de vous voir.

Dans l'entrée, ils croisèrent l'agent Fleming qui, en apercevant Duke, s'éclaircit la gorge comme pour se donner du courage.

— D'mande pardon, m'sieu Duke, mais peut-on savoir ce que vous pensez de *Papillon II* demain dans la troisième ? Le sergent dit qu'il a une bonne chance et je serais bien content de gagner un peu d'argent pour le week-end.

— Pas mal, pas mal ; il n'y a pas mieux que lui à l'écurie, mais sorti de là, il ne tient pas debout, dit Duke d'un air bonhomme en se dirigeant tout droit vers le bureau de Bellman, où O'Malley faisait les cent pas en fumant un des cigares du défunt.

— Hello, dit Duke en entrant, on m'a dit que vous étiez ici.

— Dites donc, fit O'Malley en rougissant violemment, qu'est-ce que c'est que cette histoire de numéro de voiture que vous m'avez racontée au téléphone ?

— Rien du tout. La fille qui était dedans m'a paru gentille et j'ai pensé qu'après tout ce que j'ai fait pour vous, vous me deviez un petit renseignement... Mais qu'est-ce que j'apprends ? Il paraît que vous voyez *Papillon II* gagnant ?

— Pourquoi pas ? demanda O'Malley d'un ton inquiet.

— Vous avez tort de jouer à ce jeu-là, mon vieux, vous n'y connaissez rien. Lâchez donc votre *Papillon* qui n'a plus de souffle et misez sur *Hottentot* ; c'est un coup sûr.

— Hé bien vrai ! fit O'Malley, les yeux exorbités, vous arrivez juste à temps. J'ai failli mettre ma paye de la semaine sur *Papillon* !

— Une autre fois, demandez-moi conseil ; vous savez bien que je ne vous le refuse jamais. D'ailleurs, il faut toujours être bien avec les flics, pas vrai ?

— Alors, à votre avis, on peut y aller carrément sur *Hottentot* ?

— Bien sûr. Si vous voulez, je miserai pour vous. Combien voulez-vous mettre, un gros billet ?

— Oh non, c'est trop.

— Okay, je le mettrai pour vous.

Il y eut un court silence, puis O'Malley, les yeux dans le vague, murmura assez haut pour être entendu :

— Ça serait un sacré coup dur s'il n'arrivait pas.

— Le coup dur serait pour moi, dit Duke. Mais ne vous en faites pas, il sera au poteau.

Le visage d'O'Malley s'éclaira. Au bout d'un moment, il reprit :

— Vous venez souvent par ici, n'est-ce pas, monsieur Duke ?

— Que voulez-vous dire ? Ici, dans cette pièce ?

— Exactement. J'ai trouvé de vos empreintes sur le bureau ; on les reconnaît facilement à la petite cicatrice que vous avez à l'index...

Duke suffoqué garda le silence.

—... mais puisque le toubib a dit que Bellman s'était suicidé, je n'ai pas voulu compliquer les choses. Je les ai effacées.

Duke retrouva la respiration.

— Est-ce que Hallahan est au courant ? demanda-t-il.

— Je ne dis à Hallahan que ce que je veux bien lui dire, dit O'Malley. Enchanté de vous rendre service.

— Merci, dit Duke en se félicitant intérieurement des bons tuyaux qu'il avait donnés à O'Malley. J'étais venu pour voir Kells, reprit-il ; est-il là ?

— Non, il est allé passer la nuit aux bains turcs.

— Alors, je vais aller l'y retrouver. Pensez-vous que cette boîte va être mise en vente ?

— Je n'en sais rien, mais ce n'est pas moi qui l'achèterai ; j'aime mieux les endroits où l'on peut cracher par terre.

— Simple question de tarif, dit Duke. Bonsoir, mon vieux ; comptez sur moi pour demain et réfléchissez à ce que vous ferez de vos bénéfices.

Au pied de l'escalier, il trouva Stone et Fleming qui l'attendaient, impatients.

— Alors, *Papillon II*... ? firent-ils d'une même voix.

— Mettez vos culottes sur *Hottentot*, c'est couru d'avance, dit Duke, pensant qu'il était sage de se mettre dans les bonnes grâces du commissariat tout entier.

En sortant du Cercle, il se rendit tout droit aux bains turcs où il fut accueilli avec empressement par un des employés nègres :

— Il y a longtemps qu'on ne vous avait pas vu, monsieur Duke.

— Le fait est que ces jours-ci je n'ai pas eu une minute pour me saouler. Avez-vous vu Mr. Kells ?

— Certainement ; en ce moment, il est dans la salle de sudation.

— Je vais l'y rejoindre... Ça va les affaires ?

— Pas grand monde ce soir. Mr. Kells et vous, vous êtes les seuls clients de la soirée.

— Comme il est déjà tard, je passerai probablement la nuit ici. Pas d'objection ?

— A votre aise, patron. Désirez-vous que je commande votre petit déjeuner ?

— Oui. Faites-moi faire un steak bien saignant et dites qu'on me serve de bonne heure. Je vais avoir une journée chargée.

Tout en se déshabillant, Duke pensait à Clare. Où était-elle ? Peut-être tout tranquillement dans son lit ou dans son bureau du *Clairon*, en train de rédiger un article sensationnel sur le suicide de Bellman... Mais elle pouvait tout aussi bien avoir pris peur et s'être

enfuie... à moins que quelqu'un l'ait enlevée... Si elle avait quitté Bentonville, il n'y avait qu'à attendre que la nouvelle du suicide de Bellman se répandît. Si on l'avait enlevée, il fallait chercher qui avait pu faire le coup... L'assassin probablement... Etait-elle encore vivante ? Cette pensée le fit frémir. Il se noua une serviette autour de la taille, alluma un cigare et, après avoir suivi un couloir, entra dans la salle de sudation où il trouva Kells qui dormait, étalé sur une chaise longue. Il s'installa dans la chaise voisine, se pencha vers Kells et lui cria dans l'oreille :

— Debout, au feu !

Kells ouvrit un œil embué de sommeil, reconnut Duke et s'apprêta à se rendormir.

— Hé là, réveille-toi, dit Duke. J'ai à te parler.

— Tu n'aurais pas un cigare sur toi, par hasard, demanda Kells en rouvrant les yeux.

— Est-ce que tu me prends pour un kangourou ? demanda Duke en montrant son ventre lisse. Je vais essayer de t'en procurer un, ajouta-t-il en allant appuyer sur une sonnette.

— Pendant que tu y es, tu pourrais commander du whisky, dit Kells. Tu sais ce qui est arrivé à Bellman ?

— Justement, dit Duke en se rasseyant, je voulais t'en parler.

— C'est bien ce que je pensais.

Le nègre vint prendre les ordres et disparut.

— Alors, reprit Duke les yeux fixés sur le bout de son cigare, qui a tué Bellman ?

— Il s'est suicidé ; le commissaire lui-même l'affirme.

— Je sais, mais entre nous... qui est-ce ?

— La poulette, peut-être, ou bien toi.

— Quelle poulette ?

— Tu sais bien, la même qui est sortie d'un œuf...

— Ah oui ? Eh bien non, ce n'est pas elle. Ecoute ; je vais être franc avec toi : je suis entré dans le bureau de Bellman, je l'ai trouvé étendu par terre et la poule était là aussi.

— Donc, c'est bien elle, dit Kells d'un ton indifférent.

Le nègre revint avec la commande ; Kells se fit servir un double scotch, enjoignit au garçon de laisser la bouteille à proximité et se mit

à savourer son cigare.

— Qu'est-ce que tu deviens dans cette affaire ? demanda Duke quand le garçon fut sorti.

— Oh moi ça va, je me débrouillerai toujours. Il est probable que Korris rachètera la boîte.

— Korris ? Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Je n'en suis pas sûr, je dis seulement que c'est possible.

— C'est bien Bellman qui a acheté Pinder's End, n'est-ce pas ? demanda Duke d'un ton détaché.

Kells lui lança un coup d'œil scrutateur, hésita un instant et finalement hocha la tête affirmativement.

— Tu en sais long sur l'affaire ?

— Oui, assez, répondit Kells évasivement.

— Eh bien, je vais jouer cartes sur table avec toi, dit Duke en remplissant de nouveau son verre. Tu sais que tu n'es pas le seul qui s'intéresse à Pinder's End ?

— Je n'ai jamais dit que je m'y intéressais, dit Kells, prudent. Qui y a-t-il d'autre ?

— Moi, dit Duke en allongeant ses grandes jambes, et puis Spade.

— Ah oui ?

— Qu'est-ce que tu penses de Spade, toi ?

— Il m'intrigue, avoua Kells. Voilà longtemps que j'essaye de le repérer sans y arriver ; personne ne semble l'avoir jamais vu... sauf Korris.

— Je sais, je sais, dit Duke, mais dis-moi ce que tu sais au sujet de Pinder's End. Si tu le veux, nous marcherons ensemble, mais si tu préfères jouer tout seul, c'est d'accord.

— Si tu n'as pas tout bu, passe-moi donc la bouteille, dit Kells.

Duke obéit sans insister ; il voyait bien que Kells désirait réfléchir et que ce n'était pas le moment de le bousculer.

— Schultz aussi est dans le coup, dit-il après un assez long silence.

— Allons donc ! fit Kells si surpris qu'il renversa une partie de son whisky.

— J'en suis sûr.

— Bah, Schultz n'est pas bien gênant, reprit Kells comme s'il cherchait à se convaincre lui-même ; il n'y a pas de quoi se frapper.

— C'est mon avis. Seulement, il est sous les ordres de Spade, dit Duke en se laissant aller béatement à la chaleur qui le pénétrait.

— De sorte que si toi et moi...

— Justement : un match entre nous deux d'un côté et Schultz et Spade de l'autre... Avec nous, nous avons aussi Casy... tu le connais ?

— Non.

— C'est lui qui habite la plus grande baraque de Pinder's End ; il possède trois mitraillettes et un tas d'autres armes plus ou moins mortelles que je lui ai procurées avec ordre de ne laisser pénétrer personne chez lui... sauf moi naturellement.

— Bien joué, approuva Kells ; en somme, tu tiens tout le patelin...

— Laisse-moi finir. Nous avons aussi avec nous Peter Cullen et puis tout le personnel du *Clairon* et peut-être la poulette sortie d'un œuf avec son petit ami Joe qui ne demandent qu'à jouer un tour de cochon à Schultz. En face de nous, il y a Korris. Schultz et bien entendu Spade. J'ai idée, mon vieux, que nous avons la partie belle.

— Pas mal, pas mal, reconnut Kells en agitant ses pieds nus.

— Ce qui te tracasse, c'est le partage, hein ? reprit Duke. Rassure-toi, il y en aura assez pour tout le monde.

— Ça devrait représenter dans les cinq cents gros billets... dit Kells rêveusement après un silence.

— Un joli morceau.

— Du moins, c'est ce que disait Bellman, reprit vivement Kells. Tu te souviens de Frank Noakes ?

— Le pilleur de banques ?

— Oui, il est passé à Fairview peu de temps avant que les Fédérés lui aient fait son affaire – il y a de ça une douzaine d'années – et il a habité la maison de Casy. Bellman prétendait qu'il y avait caché tout son butin, que la police estimait aux environs de cinq cent mille dollars.

Duke resta un long moment plongé dans ses réflexions.

— Voilà donc le secret de Pinder's End ! dit-il enfin. Ça ressemble à un film policier. Mais comment Bellman a-t-il appris l'existence du trésor ?

— Il tenait l'histoire d'un type qui avait fait partie de la bande de Noakes, un nommé Deafy, ou quelque chose comme ça, qui lui avait demandé de l'aider à récupérer le magot. Deafy avait un plan de la cachette mais il avait la frousse de se faire voir à Pinder's End. Bellman s'est débarrassé de lui, ce que je considère comme assez salaud puisqu'il avait droit à sa part... Enfin, toujours est-il que Bellman s'en est débarrassé.

— Gentille nature, dit Duke en pinçant les lèvres. Et c'est après qu'il a envoyé Timson acheter Pinder's End ?

— Exactement. Seulement l'assassin de Timson a emporté l'acte de vente et Bellman s'est trouvé refait ; il n'osait pas crier trop haut de peur d'alerter Spade, lequel connaissait tous les détails de l'affaire.

— Crois-tu que ce soit Spade qui ait tué Timson ?

— Lui ou un des gars de sa bande.

— De sorte que Spade serait en possession de l'acte de vente ?

— Probablement.

— En tout cas, il ne peut pas mettre les pieds à Pinder's End sans montrer patte blanche, dit Duke, et alors, nous n'aurons qu'à lui demander comment il s'est procuré l'acte de vente. Donc, pour l'instant, il est coincé et s'il essaye de forcer la porte, il aura une réception dont il se souviendra longtemps.

— Ce qu'il faut faire maintenant, dit Kells en se grattant doucement la plante des pieds, c'est aller demain à Pinder's End et de tout fouiller de fond en comble. Quand nous aurons mis la main sur le magot, Spade pourra toujours courir...

— Alors c'est d'accord ? Tu marches ?

— Et comment ! Je te dis que c'est un coup sûr.

— Tu parlais tout à l'heure d'un plan de la cachette. Où est-il ?

— Sans doute entre les mains du type qui a bousillé Bellman, mais ça n'a aucune importance.

— Le magot peut être ailleurs que dans la maison de Casy... dans le jardin par exemple.

— Et puis après ? Nous avons du temps devant nous pour chercher. Moi, je suis prêt à en mettre un coup pour cinq cents billets.

— Okay.

Duke rajusta sa serviette, se leva et traversa la salle jusqu'à l'endroit où se trouvait un appareil téléphonique. Il composa le

numéro de Clare et écouta la sonnerie... Pas de réponse. La pendule accrochée au mur marquait deux heures du matin.

— Qu'est-ce qu'il y a encore, demanda Kells d'une voix ensommeillée ; tu ne peux donc pas rester tranquille ?

— Dors, répondit Duke sèchement ; tu auras assez à faire demain.

Kells émit un grognement et s'endormit instantanément. Duke appela le numéro de Peter sans obtenir de réponse et raccrocha l'appareil d'un geste furieux. Etouffant de chaleur, il endossa son peignoir, passa dans une pièce voisine où il prit une douche froide qui le remit d'aplomb et, lorsqu'un instant plus tard, il s'allongea sur sa couchette, le corps détendu, les idées claires, il put de nouveau réfléchir calmement au mystère de Pinder's End. Bien des choses commençaient à s'expliquer, par exemple la signification des initiales F. N. sur la cheminée et la raison pour laquelle un inconnu était venu fouiller le grenier de Casy... Un demi-million de dollars représentait une somme importante... Qu'en ferait-on quand on l'aurait trouvée ? Le magot avait déjà coûté la vie à deux hommes et ce n'était probablement pas fini... Au moment où il s'endormit, Duke était en train de se dire qu'il espérait bien ne pas faire partie des futures victimes.

XXI

Tod Korris, brusquement réveillé par la sonnerie du téléphone, ouvrit les yeux et se dressa sur son lit. Tout en allongeant la main vers le récepteur, il jeta un coup d'œil sur sa montre : elle marquait trois heures et demie.

— Hello ! Qu'est-ce que c'est ? grogna-t-il.

— C'est toi Korris ?

Le son de la voix suffit à le réveiller complètement.

— Oui, monsieur Spade.

— As-tu vu Hallahan ?

— Oui. Tout est arrange ; je lui ai remis l'argent. Il est d'accord.

Suivit un silence. Korris crut que la communication avait été coupée et appela :

— Vous m'entendez, monsieur Spade ?

— Pas de nom au téléphone, dit Spade d'un ton cassant. Ecoute-moi, le moment est venu d'agir.

— Bien, monsieur Sp... Dès demain matin...

— Je te dis de m'écouter. Rassemble tes hommes ; six suffiront. Nous allons occuper la maison de Casy. Donne-leur des armes et des munitions. Casy a un revolver que Duke lui a donné mais je ne pense pas qu'il offre beaucoup de résistance.

Aussitôt dans la place, fouillez la maison de fond en comble. Compris ?

— Entendu. Viendrez-vous nous rejoindre ?

— Peut-être. Je ne sais pas. Je verrai.

— Avez-vous revu Schultz ? demanda Korris.

— Non.

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Il cherche à nous posséder, c'est certain. Je compte aller lui dire un mot tout à l'heure.

— Voulez-vous que je vous accompagne ?

— Inutile, je me charge de lui. Que sont devenus la poule et le chauffeur ?

— Je ne les ai pas vus aujourd'hui.

— Ils ont disparu. Schultz doit se préparer à nous filer entre les pattes ; c'est sûrement lui qui a le plan.

— Probable. Je regrette de ne pas avoir opéré Bellman moi-même, mais je croyais qu'on pouvait se fier à Schultz.

— On ne peut se fier à personne, dit Spade d'un ton désabusé. Pense à ce que tu as à faire demain ; je te rappellerai si j'ai besoin de toi.

La communication coupée, Korris se recoucha et ferma les yeux pour réfléchir. Ainsi Spade avait décidé d'en finir avec Schultz... Dommage de ne pas être de la fête, ça aurait été amusant... Korris eut un instant l'idée de téléphoner à Schultz pour l'avertir et le faire suer d'angoisse... Schultz était comme le singe qui a passé la main dans une calebasse pleine de noix : jamais il ne lâcherait Pinder's End avant d'avoir déniché le magot.

A la réflexion, Korris renonça à son projet ; il avait trop à faire le lendemain ; mieux valait dormir pendant les quelques heures qui restaient. En rêve, il eut la vision de Schultz agenouillé au pied de son lit, avec son éternel sourire sur ses lèvres molles, mais en regardant de plus près, Korris s'aperçut que Schultz avait la gorge grande ouverte. Loin de le troubler, ce rêve ne fit qu'agrémente son sommeil.

XXII

Schultz rentra chez lui et gara sa voiture. Il resta un moment à observer la rue sombre et déserte avant de pénétrer dans la maison.

Sans même allumer la lumière, il monta directement à sa chambre. Le silence qui pesait sur la maison lui parut pénible ; il regretta de ne pas avoir amené Lorelli... Et puis, non ; du moment qu'il ne pouvait plus avoir confiance en elle, mieux valait rompre... D'ailleurs, il était trop vieux pour s'embarrasser d'une gamine pareille.

Une fois dans sa chambre, il tourna le commutateur : tout était en ordre. La porte de la chambre de Lorelli était entrouverte et Schultz s'attendit presque à entendre une voix moqueuse demander : « C'est toi, Maestro ? » Il poussa la porte et entra. Le lit était défait, un pyjama gisait sur un fauteuil, la coiffeuse était couverte de poudre de riz... Le parfum de Lorelli flottait dans la pièce. Elle lui manquerait, cette petite... et Joe aussi ; il était habitué à eux... Mais l'important était d'abord de mettre la main sur le trésor caché chez Casy... Après quoi, il chercherait un coin tranquille où il s'installerait dans une petite maison bien à lui et où il pourrait se consacrer entièrement à la culture des orchidées...

Machinalement, il ouvrit les tiroirs de la coiffeuse où se trouvaient encore les quelques bijoux qu'il avait offerts à Lorelli. C'était peu de chose, quelques centaines de dollars tout au plus : néanmoins, il les glissa dans sa poche avant d'aller inspecter l'armoire aux vêtements. Il faudrait abandonner le manteau en agneau rasé, trop encombrant... par contre, cette broche oubliée sur une robe irait rejoindre les autres bijoux. Dans la commode, il trouva une petite liasse de billets de banque qu'il empocha sans même les compter. Il tomba enfin sur un paquet de lettres attachées par un ruban vert. Il fit sauter le ruban, parcourut une ou deux lettres et rejeta le tout au fond du tiroir avec un ricanement amer.

Il s'était souvent douté que Lorelli le trompait, mais maintenant il en avait la preuve. L'envie lui vint de tout briser et saccager dans la chambre, mais il se contint : il n'avait pas de temps à perdre, il lui restait encore trop à faire.

Il revint sur ses pas, traversa le palier, tendit l'oreille et entra dans la chambre de Joe. Ici aucun désordre ; tous les tiroirs étaient soigneusement fermés. A l'aide d'une petite pince-monseigneur qu'il

sortit de sa poche, il les força l'un après l'autre sans rien découvrir d'intéressant, sauf une boîte de cartouches qui lui rappela que Joe possédait un revolver ; il le chercha partout sans le trouver. La colère l'envahit : il aurait dû fouiller Joe avant de le faire descendre dans le caveau ! Il y avait peu de chances pour qu'on entendît les cris des prisonniers, mais des coups de feu pouvaient attirer l'attention...

Tout en se pinçant machinalement les lèvres entre les doigts, il se mit à réfléchir : valait-il mieux retourner après être allé chez Casy ou y repasser avant d'aller à Fairview ? Si la police retrouvait Clare... ? Lorelli et Joe pouvaient aller au diable, mais Clare présentait un danger sérieux...

Tandis qu'il méditait, il entendit un léger bruit sur le toit, juste au-dessus de lui ; il se raidit et porta la main à l'intérieur de son veston. De nouveau le bruit... comme si on touchait légèrement aux tuiles du toit du bout d'une canne. Silencieusement, Schultz traversa la chambre et éteignit la lampe ; il n'avait pas peur ; ce n'était peut-être qu'une branche d'arbre poussée par le vent qui venait frôler le toit – mais il fallait être prudent. Arrivé près de la fenêtre, il écarta doucement les rideaux et se pencha : la lune éclairait en plein tout le côté du toit qui descendait en pente. Encore une fois, il entendit le bruit qui semblait se rapprocher, puis une petite ombre noire se détacha et se mit à marcher délicatement sur les tuiles. C'était un chat.

— Un chat ! murmura Schultz en remettant son revolver dans sa poche et en tirant son mouchoir pour s'éponger le front. Il est vraiment temps que je surveille mes nerfs.

Pendant, l'incident lui avait fait perdre le cours de ses idées ; il resta un moment debout après avoir rallumé la lampe, à se demander ce qui l'avait tracassé. Ah oui ! le revolver de Joe. Il serra les lèvres et fronça les sourcils : Joe allait sûrement lui donner du fil à retordre ; un garçon comme lui était capable de vous canarder sans prévenir... Il aurait dû se méfier.

Il se décida enfin à redescendre. A mi-chemin, il s'arrêta pour écouter : la maison semblait pleine de bruits vagues et inconsistants. Soudain, une porte claqua. Avait-il laissé une fenêtre ouverte ? Après tout, c'était possible – il faisait très chaud – mais il ne s'en souvenait pas.

Puis, brusquement, sans rime ni raison, il pensa à Spade. Dès lors la pensée de Spade ne le quitta plus. Spade lui sembla être partout ; c'était lui qui faisait craquer les marches de l'escalier, qui agitait les rideaux, qui marchait sur le toit... Schultz frissonna ; toute sa graisse se figea, lui enveloppa le corps comme une couche d'argile humide et

froide. Pendant un long moment, il s'immobilisa, fouillant l'obscurité du regard, essayant de reprendre son sang-froid. Enfin, il franchit les dernières marches et se retrouva dans sa chambre ; un peu rassuré, il se mit en devoir de faire ses valises sans cesser de penser à Spade.

Après tout, Spade devait être content de lui ; ne l'avait-il pas débarrassé de Bellman et même assez proprement puisque les policiers eux-mêmes concluaient au suicide ? Sortant de sa poche un vieux portefeuille, Schultz en tira une feuille de papier qu'il examina avec attention : c'était le plan de la cachette de Noakes. Il se demanda si Spade connaissait l'existence de ce plan. Dans l'affirmative, il pouvait s'étonner que lui-même ne le lui eût pas remis... Oui, il aurait dû téléphoner à Korris pour gagner du temps. Il regarda sa montre et eut un sursaut en constatant qu'il était cinq heures moins le quart. Que de temps perdu ! A la hâte, il bourra dans ses valises les objets les plus indispensables, les boucla et les descendit dans le vestibule, mais, arrivé au bas de l'escalier, il s'arrêta net, le cœur serré, la gorge sèche. Sous la porte du salon passait un rai de lumière.

Sans doute, avait-il dû passer par le salon tout à l'heure, mais il était à peu près certain d'avoir éteint. Maintenant, tout était allumé ! Un nouveau frisson le saisit. A pas de loup, il traversa le vestibule et appuya son oreille contre la porte... Aucun bruit. Dans la rue, une voiture passa avec un grincement de changement de vitesse.

Schultz tira son revolver, tourna tout doucement le bouton de la porte et la poussa brusquement en se jetant de côté. La pièce était vide ! Avec un soupir de soulagement, il fit quelques pas à l'intérieur, l'œil aux aguets. A ce moment les rideaux soulevés par le vent voltigèrent en se bombant. Schultz se retourna d'un bloc, la bouche tordue en un rictus de peur. Les rideaux retombèrent lentement en place. Schultz fit le tour du salon, s'arrêta à la fenêtre et regarda au-dehors. Le jour commençait à poindre : on apercevait les parterres de fleurs doucement agités par le vent. Rien d'inquiétant ni de menaçant. Schultz referma la fenêtre et tira les rideaux. Maintenant, il avait peur : il se rappelait clairement avoir vu la fenêtre fermée lorsqu'il était sorti du garage. Y avait-il quelqu'un de caché dans la maison ou bien était-on déjà venu et reparti ? Il se pinça nerveusement le menton et sentit la sueur qui lui coulait le long du dos.

Il allait se diriger vers la porte lorsqu'il entendit distinctement bouger au-dessus de lui. Impossible de s'y méprendre : on marchait dans la chambre de Lorelli et sans même essayer d'éteindre ses pas. En deux enjambées, Schultz traversa le salon et éteignit la lumière, puis il gagna le vestibule et tendit l'oreille : on quittait la chambre de Lorelli et on traversait le palier en direction de l'escalier. Le cœur battant, il

s'accroupit contre le mur. Les pas s'arrêtèrent.

La lumière encore indécise d'un nouveau matin filtrait à travers l'imposte de l'entrée mais pour Schultz la journée qui se levait n'apportait aucun espoir. Avec Spade dans la maison, il ne pouvait plus être question de l'avenir ; la seule question qui se posait était celle-ci : combien de temps encore lui restait-il à vivre ?

Cette fois, on descendait l'escalier d'un pas assuré, sans prendre de précautions, comme si on savait que lui, Schultz, était là, accroupi contre le mur, haletant de peur...

XXIII

Clare pensa qu'elle avait dû s'endormir ; elle ne se rappelait cependant pas s'être assoupie et c'est avec un sursaut qu'elle sentit que quelqu'un la secouait. En levant les yeux, elle vit Joe penché sur elle : tout d'abord, elle ne le reconnut pas.

— Allez, hop, dit-il, ce n'est pas le moment de dormir.

Alors seulement elle se rappela où elle était, comment Joe était descendu par la trappe en même temps que la femme et comment Schultz les avait enfermés. La femme lui avait paru plutôt sympathique mais l'homme lui faisait peur. Chaque fois que la femme voulait parler à Clare, il la faisait taire avec des menaces ; la femme avait fini par aller s'allonger sur un tas de paille et c'était probablement à ce moment-là que Clare s'était endormie.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Clare en se levant.

— Rien du tout, dit Lorelli qui s'approchait en bâillant : il faut toujours qu'il enquiquine quelqu'un, il est de mauvaise humeur.

— Il y a qu'il faut que nous sortions d'ici, dit Joe, et vous feriez mieux de tâcher de penser au moyen d'y arriver.

— Rien à faire, j'ai regardé partout, dit Clare.

— Cherchez, insista Joe. vous êtes instruite, c'est à vous de nous aider.

— Oh. ferme ça ! intervint Lorelli en s'asseyant à côté de Clare. D'ailleurs Paul va revenir.

— Oui, et s'il revient, tu sais ce qui se passera. Nous sommes faits comme des rats.

— Où sommes-nous ? demanda Clare.

— Sous l'immeuble où Schultz a son bureau, mais je ne connaissais pas l'existence de cette cave, dit Lorelli.

— Alors, c'est ici que travaille Harry Duke ?

Lorelli jeta à Clare un regard soupçonneux.

— Vous connaissez Harry Duke ?

— C'est... un de mes amis, répondit Clare après une légère

hésitation.

— Il ne peut rien faire pour vous, reprit Lorelli. Personne ne songera à venir nous chercher ici.

— Encore une fois, assez, intervint Joe ; il s'agit d'en sortir.

Clare se leva et fit une fois de plus le tour du caveau qui était rempli de caisses, de gros tonneaux et de paille. Le seul meuble apparent était une grande armoire fixée contre le mur du fond.

— Qu'y a-t-il là-dedans ? demanda Clare en frappant sur l'un des tonneaux et en essayant de le soulever.

— De la bière, dit Lorelli. Nous ne mourrons toujours pas de soif, sauf Joe qui ne peut pas souffrir la bière.

— Mais voyons, dit Clare en regardant alternativement la trappe et le tonneau, comment a-t-on fait pour amener ça ici ?

— La ferme ! dit Joe avec un geste menaçant.

— Mais Joe, elle a raison ! s'écria Lorelli les yeux fixés sur la trappe. Le tonneau n'a pas pu passer par la trappe !

— Et pourquoi ?

— Regarde donc ; la trappe est trop étroite ; il doit y avoir une autre ouverture.

Elle saisit la lanterne et alla examiner l'armoire : elle était fermée à clef.

— Comment faire pour l'ouvrir ?

Joe, ayant examiné la serrure, recula d'un pas et d'un coup de pied rageur fit voler le bois en éclats. Clare vint regarder par le trou et annonça qu'on apercevait une porte. Bientôt Joe, en se servant de sa main valide, parvint à agrandir le trou suffisamment pour révéler une large porte dissimulée derrière l'armoire. Après quelques minutes de nouveaux efforts, il parvint à se glisser à l'intérieur et à la première poussée, la lourde porte tourna sur ses gonds.

— Passez-moi la lanterne et ne faites pas de bruit, dit-il à voix basse.

Clare le suivit et Lorelli les rejoignit malaisément, non sans avoir laissé des lambeaux de sa robe accrochés aux éclats de bois, ce qui lui arracha quelques jurons bien sentis. Ils se trouvèrent aussitôt dans un couloir sombre, bas de plafond et suintant l'humidité. Joe leva la lanterne au-dessus de sa tête : devant eux s'amorçait un escalier et un peu plus loin, dans le couloir, se trouvait une porte qui, à l'examen, se

révéla fermée à clef.

— Voilà notre seule issue, dit Joe en montant l'escalier.

L'un derrière l'autre, ils commencèrent à monter les marches. A mi-chemin, Joe s'arrêta :

— Ecoutez, murmura-t-il.

On entendait un bruit étouffé de voix d'hommes.

— Attendez-moi ici, dit Joe, en saisissant son revolver, je vais aller voir ce qui se passe.

— Moi aussi, dit Lorelli en s'accrochant à sa manche.

— Fous-moi la paix ! fit Joe en la repoussant durement.

Clare, qui le voyait éclairé par la lanterne, pensa qu'à ce moment il ressemblait à un furet pris au piège ; ses yeux noirs et mobiles brillaient dans sa figure tendue et un muscle battait sur sa joue.

— Attendez-moi ici, reprit-il et si vous entendez du bruit, ne vous faites pas voir.

Arrivé un peu plus haut, les voix lui parvinrent plus distinctement ; il perçut des bribes de conversation.

— Qu'est-ce qu'on fout là ? Ça va-t-il durer encore longtemps ?

— Ta gueule, hé veau !

— Y en a pas un de vous qui soit foutu de nous faire du café ? Je crève de soif !

A en juger par le bruit, ils devaient être nombreux, se dit Joe en montant la dernière marche. Il aperçut de la lumière sous une porte au bout d'un couloir ; plus près se trouvait une fenêtre dont le store baissé laissait passer un peu de jour ; il en profita pour regarder l'heure à sa montre : il était 5 h 30. A l'autre bout du couloir, une autre porte semblait devoir conduire dans la rue ; Joe s'y dirigea, l'ouvrit et au moment même où il venait d'entrevoir une ruelle et un bout du ciel, il se trouva face à face avec Tod Korris.

Pendant, une fraction de seconde, tous deux se dévisagèrent, puis, soudain, avec l'énergie du désespoir, Joe envoya un direct du gauche à la mâchoire de Korris qui recula de deux pas en poussant un grognement inarticulé. En un clin d'œil, il se trouva acculé au mur sous la menace du revolver de Joe qui lui souffla tout bas :

— Ni cri ni geste. Compris ?

Cependant Korris ayant retrouvé son équilibre, ajustait son pince-

nez et examinait Joe :

— Qu'est-ce qui te prend ? Tu n'es pas un peu marteau, non ? dit-il en se tâtant la mâchoire.

Puis, reconnaissant Joe :

— Mais c'est le gamin à Schultz ! Qu'est-ce que tu fais là ?

Joe fit rapidement le tour de la situation. S'il pouvait prévenir les deux femmes, rien de plus facile que d'assommer Korris et de filer tous les trois... Mais comment les prévenir ? Korris était terriblement dangereux, il ne fallait pas le perdre de vue une seconde. D'autre part., quelqu'un pouvait arriver d'une minute à l'autre...

— Je n'avais pas l'intention de vous frapper, mais vous m'avez fait peur. Je cherchais Schultz et je me suis égaré...

— Dis donc, tu ne pourrais pas détourner un peu ton joujou, c'est comme ça que les accidents arrivent, dit Korris très calme.

Joe abaissa un peu son arme sans cesser de surveiller Korris : son espoir était de le prendre au dépourvu et de l'assommer d'un coup de crosse.

— Pour un gosse comme toi. tu frappes dur, reprit Korris qui se mit à sourire en regardant par dessus l'épaule de Joe.

Celui-ci sentit quelque chose de dur qui lui vrillait la colonne vertébrale et une voix dit :

— Lâche ton feu, imbécile !

Il hésita, mais sentant s'accroître la pression du canon dans son dos, il ouvrit la main et laissa tomber son automatique sur le sol. Une secousse lui fit faire demi-tour et il se trouva en face d'un homme aux sourcils épais portant une énorme cicatrice à la joue et qui le regardait en ricanant. Joe eut à peine le temps de remarquer que l'homme n'avait plus dans la bouche que quelques chicots jaunis-un coup de poing en pleine figure l'envoya rebondir contre le mur, puis à terre où il s'écroula.

— Salut, Biff, dit Korris. Tout le monde est là ?

— Oui. Qui c'est ce pigeon-là ?

— Le petit chauffeur de Schultz. Amène-le par'ci.

Biff se baissa, empoigna Joe par le col et le mit debout... Puis en le soutenant toujours par le col, il le traîna le long du couloir jusqu'à une vaste pièce remplie de fumée. Le milieu de cette pièce était occupé par une table couverte de bouteilles, de verres et d'argent ;

huit hommes assis tout autour jouaient au poker. D'une secousse, Biff souleva Joe et le lança sur la table, bousculant deux des joueurs et balayant verres, bouteilles et argent. Aussitôt des cris s'élevèrent, les joueurs sautèrent sur leurs pieds en jurant ; ceux qui avaient été bousculés se relevèrent en proférant des menaces, à la plus grande joie de Biff qui se tordait de rire. Joe se remit debout tant bien que mal et s'écarta vivement.

Ils étaient une douzaine dans la pièce ; Joe en connaissait quelques-uns de vue mais il ne leur avait jamais parlé. Komski – l'un des deux qu'il avait renversés dans sa chute – s'approcha de lui, lui écarta les bras du corps et, d'un seul revers de main sur la bouche, l'envoya rouler à travers la pièce. Dans le parcours, Joe vint buter contre un autre homme qui, d'un coup de pied, le renvoya à son point de départ. Il tomba sur les genoux juste à temps pour recevoir au passage un second coup de pied dans les côtes et s'effondra sur le sol fou de rage et de douleur. Quelqu'un s'apprêtait à lui décocher un nouveau coup lorsque Korris éleva la voix.

— Assez, vous autres. Que l'un de vous se débrouille pour nous faire du café, je meurs de soif. Et maintenant, laissez ce garçon tranquille ; j'ai à lui parler.

Déjà Komski s'approchait pour faire relever Joe. Celui-ci, d'un bond, se remit sur ses pieds et, saisissant une chaise, lui en assena un tel coup que l'autre tomba sur les genoux. Les autres reculèrent précipitamment tandis que Joe, cramponné au seul morceau de chaise qui lui restait dans les mains, gardait une attitude défensive.

— Tu as vraiment bonne mine, dit Biff à Komski qui restait agenouillé, la tête dans ses bras. V'ia que tu te fais dérrouiller par des nourrissons !

Komski se releva et bondit en avant. Joe l'évita de justesse et lui assena sur la nuque un coup assez violent pour l'envoyer de nouveau à terre. A ce moment, un croc-en-jambe donné par-derrière fit basculer Joe qui tomba sur le dos ; son agresseur en profita pour lui écraser la figure sous sa botte.

— Allons, allons, dit Korris, ne l'abîmez pas trop. Je vous ai dit que j'avais à lui parler.

Biff alla relever Joe dont la figure était en sang : il avait le nez cassé et souffrait affreusement.

— Eh bien, dit Korris, vas-tu me dire ce que tu foutais ici ?

Joe ne répondit pas.

— Il doit être sourd, dit Korris en regardant Biff.

Celui-ci, avec un ricanement, posa son énorme main sur le visage de Joe et appuya de toutes ses forces. Joe poussa un cri étouffé et tenta de reculer, mais Biff l'en empêcha.

— Vas-tu parler maintenant ? reprit Korris.

— Je vous l'ai dit, je cherchais Schultz, balbutia Joe.

Korris fit un signe.

— Occupe-t'en, Biff : emmène-le n'importe où et fais-lui cracher son histoire. Moi j'ai autre chose à faire.

Biff parut recevoir cet ordre sans enthousiasme ; néanmoins, il avait déjà empoigné Joe et commençait à le traîner vers la porte lorsque Komski s'approcha :

— Laisse-le-moi, dit-il.

— Vous êtes d'accord, patron ? demanda Biff.

— Bien sûr, dit Korris, mais ne le tue pas. Contente-toi de bien l'assouplir.

Komski saisit Joe par son poignet malade et lui tordit le bras. Joe faillit s'évanouir mais parvint à se dominer et se laissa entraîner sans résistance.

Pendant que cette séance se déroulait, à l'étage supérieur, Clare et Lorelli attendaient, blotties sur les marches de l'escalier. Elles avaient entendu la voix de Joe parlant à Korris, puis Biff ordonner à Joe de lâcher son revolver. Enfin leur était parvenu le bruit des trois hommes qui s'éloignaient. Elles se décidèrent donc à monter et, dès la porte franchie, Clare aperçut par terre le revolver de Joe. Elle le ramassa vivement.

— Vous n'allez pas abandonner Joe ici, je pense, dit-elle à Lorelli.

— Donnez-moi ça, dit Lorelli en lui arrachant le revolver des mains. Sauvez-vous, allez chercher Harry Duke, je vous attends. Inutile d'alerter la police, elle est entre les pattes de Spade et c'est lui qui commande ici. Ailez vite trouver Harry Duke.

— Vous n'y pensez pas, dit Clare, je ne vais pas vous laisser...

— Ne vous en faites pas pour moi, coupa Lorelli en montrant la porte du fond, il faudrait autre chose que cette bande de nouilles pour me faire peur. J'ai le flingue, ça me suffit. Maintenant courez chez Duke, sinon, nous sommes tous cuits.

— Mais je ne sais même pas où il habite, dit Clare hésitante.

— Votre ami Cullen vous le dira. Surtout, faites vite.

— Bien, comptez sur moi...

Elle venait de partir lorsque Kowski sortit dans le couloir traînant Joe derrière lui. La porte à peine refermée, Joe se redressa et tomba sur lui à coups de poings et à coups de pied, frappant, mordant comme un possédé. La porte s'ouvrit, laissant passer la tête de Biff.

— Sans blague ! fit-il hilare, tu te laisses foutre une daubée par un morveux comme ça ?

D'une bourrade, Kowski plaqua Joe contre le mur et tout en le maintenant de la main gauche, lui envoya sa droite en pleine figure.

— Fous-moi le camp, dit-il à Biff, je ne fais que commencer ; la rigolade n'est pas finie.

Et Biff, complaisant, rentra rejoindre ses compagnons.

Au moment où Kowski se préparait à frapper de-nouveau. Lorelli arriva d'un bond derrière lui et lui assena sur la nuque un coup de crosse si violent qu'elle en ressentit le choc jusque dans l'épaule. Kowski s'écroula entraînant Joe à demi inconscient. Sans perdre une seconde, Lorelli le fit basculer sur le dos et d'un second coup lui brisa le nez : elle était dans un tel état de rage qu'elle n'éprouva aucune émotion en entendant le craquement sec de l'os qui éclatait.

Joe se redressa lentement sur un coude et cracha du sang.

— Vas-y... encore, dit-il d'une voix faible. Puis il retomba évanoui.

Ainsi débuta le troisième jour.

Le soir même, tout était terminé.

XXIV

Une odeur de viande grillée chatouilla les narines de Harry Duke. Il se dressa sur sa couchette, cligna des yeux et regarda le nègre qui le secouait doucement en disant :

— Voilà votre déjeuner, patron ; vous aviez demandé qu'on vous le serve de bonne heure.

Au milieu du plateau s'étalait un énorme steak aux pommes frites :

— C'est moi qui ai commandé tout ça ? Je devais être fou ! Apportez-moi d'abord un whisky.

En attendant, il alla prendre une douche froide qui acheva de le réveiller. Son whisky avalé, il se sentit en pleine forme et attaqua son déjeuner.

— Est-ce que Kells est levé ?

— Oui, monsieur, le voici qui arrive.

En effet Kells s'approchait ; il avait l'air mal réveillé et la vue de Duke en train de dévorer lui fit faire une grimace.

— Un steak à cinq heures du matin ? Y a de quoi retourner l'estomac d'une autruche ! fit-il d'un air dégoûté.

— Apportez-lui quelque chose à manger, il en aura besoin, dit Duke au serveur.

— Du café seulement et rien d'autre, dit Kells.

— Ne fais pas l'idiot, dit Duke. Une fois embarqués, nous n'aurons pas le temps de nous arrêter pour casser la croûte.

Le nègre sourit de toutes ses dents et sortit en promettant de faire pour le mieux.

— Par quel bout commence-t-on ? demanda Kells en se regardant dans une glace pendue au mur.

— Nous allons d'abord chez Cullen pour savoir s'il a vu Clare.

— Clare ? Qu'est-ce que c'est encore que celle-là ?

— Clare Russel, du *Clairon*. Elle a disparu. A propos, tu ne l'as pas vue hier soir ? Elle est venue voir Bellman juste avant qu'il se fasse

piquer.

— Ah, c'est celle-là ? s'exclama Kells. Je me rappelle maintenant ; elle et Schultz sortaient du cercle au moment où j'y arrivais.

— Tu dis que Schultz était là ? s'écria Duke.

— Mais oui. Bon Dieu que je suis gourde ! Ça peut très bien être lui qui a tué Bellman. Il tenait la jeune fille par le bras et il a dit qu'elle était souffrante ; le fait est qu'elle paraissait sur le point de tourner de l'œil.

— Bougre d'imbécile ! fit Duke en se levant précipitamment. Dire que nous aurions pu mettre la main sur lui hier soir ! Allez ouste ! il n'y a pas une minute à perdre.

— Holà, holà. Et mon déjeuner ?

— Trop tard, dit Duke en enfilant son veston : il s'agit maintenant de retrouver Schultz.

Kells se précipita dans sa cabine pour s'habiller. Pendant ce temps, Duke tenta de joindre Peter au téléphone, mais on ne répondait toujours pas. Il était en train d'avaloir, debout, les dernières bouchées de son steak lorsque Kells réapparut.

— Tape-toi bien la cloche, dit celui-ci amèrement. Moi, je me mets la ceinture !

— Je m'en fous. Grouille-toi.

Au moment où ils sortaient, le nègre arrivait.

porteur d'un plateau abondamment garni. Kells attrapa au vol une tranche de jambon qu'il glissa entre deux tartines beurrées et courut rejoindre Duke sous le regard médusé du garçon.

— J'ai eu tort de ne pas rester auprès de Peter ; Dieu sait où il peut être en ce moment, disait Duke un instant plus tard tout en roulant à une allure folle à travers les rues, heureusement désertes.

— Bah, on le retrouvera, dit Kells d'un ton indifférent.

— Où est ta voiture ? demanda Duke brusquement.

— Ma quoi ?

— Ta voiture... un engin avec des roues et de l'essence, idiot !

— Elle est au garage derrière *Chez Patee*. Pourquoi ?

— Je t'y mène, dit Duke en virant comme un sauvage dans une rue transversale. Tu vas prendre ta bagnole et filer à Pinder's End ; là, tu mettras Casy au courant de ce qui se passe et tu lui diras d'ouvrir

l'œil. Je serai plus tranquille de te savoir sur place. Compris ?

— Compris. Et s'il me reçoit à coups de fusil ?

Duke se souvint du flacon d'eau-de-vie qui était resté dans la voiture :

— Tiens, tu lui montreras ça, il saura que tu es un ami.

Il ne fallut pas à Duke plus de cinq minutes pour arriver chez Schultz. Dédaignant toute précaution, il arrêta sa voiture juste devant le perron, sauta à terre et franchit l'allée en courant. La porte était fermée à clef ; il la fit sauter d'un coup de pied. A mi-chemin du vestibule, il s'arrêta net : les murs étaient maculés de longues traînées de sang comme si un blessé s'y était appuyé. Soudain l'idée que ce pût être Clare lui traversa l'esprit et le fit vaciller sur place. En un éclair, il comprit ce qu'elle représentait pour lui : il ne l'avait vue que deux fois en quarante-huit heures et, au cours de leurs rencontres, ils n'avaient guère fait que de se quereller, mais il savait maintenant qu'il ne pouvait plus se passer d'elle.

Il n'osait plus avancer tant il redoutait de voir son cauchemar réalisé... Et tout à coup, il entendit courir dans l'allée et une voix disait :

— Oh Harry !...

Clare était là, devant la porte, et ses grands yeux brillants exprimaient un immense soulagement. Il marcha droit sur elle et la saisit dans ses bras. Elle leva les yeux, comme surprise ; alors, se penchant, il lui écrasa la bouche sous ses lèvres en la serrant contre lui si fort qu'elle ne pouvait pas bouger et ils restèrent ainsi pendant un long moment. Tout d'abord, Clare essaya de se dégager sans y parvenir et puis il lui sembla que quelque chose fondait en elle et tout désir de résistance l'abandonna ; cramponnée à lui, elle sentait ses lèvres brûlantes et ne désirait plus qu'une chose, rester ainsi dans ses bras, toujours. Enfin, il desserra son étreinte.

— J'ai eu si peur ! dit-il. J'ai cru qu'il vous était arrivé malheur...

Puis, se rappelant les tâches de sang, il ajouta :

— Attendez-moi ici, je ne serai pas long, et rentra dans la maison.

Dans le salon, il trouva Peter Cullen assis sur une chaise ; le plastron de sa chemise était plein de sang et un filet rouge lui coulait de la bouche. Il paraissait fixer le plafond avec une expression de peur. Une mouche vint se poser sur son œil ouvert, puis s'envola. Duke ne ressentit en le regardant aucune émotion ; ce n'était pas là le Peter Cullen qu'il avait connu, le garçon rangé, un peu timoré, se

faisant du souci pour une existence aventureuse.

Celui qui était là était un individu quelconque, sans intérêt et plutôt répugnant...

A ce moment, Clare entra dans le salon avant que Duke ait pu l'en empêcher ; il se contenta de la prendre dans ses bras et de la soutenir pendant qu'elle regardait Peter Cullen ; elle tremblait de tout son corps. Elle ne posa aucune question. Debout, appuyée contre Harry Duke, elle sentait s'écrouler en elle tous les pauvres rêves qu'elle avait bâtis... A la fin, elle dit simplement :

— Emmenez-moi.

Et il l'emporta dans ses bras hors de la maison. Avec quelle joie il la sentait tout contre lui, quelle douceur dans le poids de ce corps qui raidissait ses muscles, dans cette chevelure qui lui caressait le visage ! Il l'installa dans sa voiture et la quitta en lui disant :

— J'ai encore à faire, mais vous m'attendrez, n'est-ce pas ?

Après un rapide examen qui lui permit de constater que la maison était vide, il revint auprès de Peter Cullen et l'examina de plus près. Une trace de brûlure sur la chemise montrait qu'il avait été tué à bout portant ; c'était le seul indice. Quant au meurtrier, Duke pensa que ce ne pouvait être que Schultz. Peter avait dû apprendre que Schultz avait enlevé Clare, il était accouru sans armes et Schultz l'avait descendu.

Duke posa la main sur celle de Peter. « J'aurai sa peau, dit-il à voix basse : il faudra qu'il paye son crime. »

Lorsqu'il regagna sa voiture, Clare n'avait pas bougé. Dès qu'elle le vit, elle lui dit :

— Connaissez-vous une nommée Lorelli et un garçon du nom de Joe ?

— Bien sûr. dit Duke, mais ne vous en occupez pas pour l'instant.

— Mais ils sont en danger ! C'est pour cela que j'étais venue ici... Ils sont enfermés dans la cave du cercle avec Korris et toute une bande...

— Eh bien, qu'ils y restent. Parlons plutôt de vous : où voulez-vous aller ? Que puis-je faire pour vous ?

— Mais, fit Clare, avec un geste d'impatience, il faut d'abord aller à leur secours ; ils m'ont aidée, il faut les tirer de là !

— Bien, bien, je vais voir ce qu'on peut faire, consentit Duke.

Et ils repartirent à toute vitesse en direction de *Chez Parez*.

Tout en conduisant, Duke oublia Clare et se mit à repenser à Schultz. Où et quand pourrait-il le trouver ? En tout cas, sa résolution était prise : il l'exécuterait sur-le-champ. Brusquement il eut l'impression que Clare lui parlait ; il se tourna vers elle, vit son visage bouleversé et éprouva un pincement au cœur en songeant à l'amour qu'elle avait eu pour Peter.

— Vous ne pouvez pas entrer là-bas tout seul, disait Clare ; allez d'abord chercher du renfort. Mais la femme a dit qu'il ne fallait pas s'adresser à la police...

— Bon, ne vous inquiétez pas ; je m'arrangerai, dit Duke en changeant de direction et en prenant une rue qui le menait chez lui. Je passe chez moi prendre une mitraillette ; ça suffira à les tenir en respect et c'est sur le chemin.

— Qui a pu le tuer ? reprit Clare brusquement après un silence.

— Schultz probablement, grommela Duke entre ses dents.

— Je vous avais bien dit de le laisser tranquille, dit Clare sans colère mais d'une voix blanche comme quelqu'un qui parle en rêvant. Sans vous, rien de tout cela ne serait arrivé. Je savais bien qu'il était sans défense mais ni vous ni lui n'avez voulu m'écouter. Il était bien trop gentil et trop doux pour mériter une fin pareille, c'est bon pour des gens comme Spade, comme Schultz et comme vous, mais pas pour Peter...

Ils étaient arrivés. Duke arrêta son moteur et se tourna vers Clare.

— Je vous comprends, dit-il, mais les reproches ne servent à rien. Peter était aussi mon ami et je le regretterai presque autant que vous. En souvenir de lui, évitons de nous dire des choses injustes et blessantes, cela vaudra mieux pour tout le monde.

Clare immobile et comme perdue dans son chagrin ne répondit rien.

— Je monte chercher la mitraillette, reprit Duke ; vous devriez prendre un taxi et rentrer chez vous.

— Vous n'y pensez pas, dit-elle. Je suis plus décidée que jamais à suivre cette affaire jusqu'au bout.

Il haussa les épaules d'un air résigné et monta chez lui en courant. Pendant qu'il était en train de charger la mitraillette, le téléphone sonna : il hésita une seconde puis saisit le récepteur.

— Harry Duke ?

C'était la voix de Lorelli.

— Où êtes-vous donc ? demanda Duke surpris. Je me préparais à aller vous délivrer comme dans les films policiers.

— Je suis capable de me débrouiller, répondit-elle non sans fierté. Je vous téléphone de la pharmacie au coin de la rue Lincoln. Pouvez-vous venir me prendre ?

— Entendu, j'arrive.

Il enveloppa la mitraillette dans une couverture arrachée à son lit et redescendit quatre à quatre.

— Lorelli est saine et sauve, dit-il en s'installant au volant. Elle vient de téléphoner et nous partons la chercher.

Clare, le visage dur et figé, parut n'avoir rien entendu. Devant cette attitude, Duke se sentait désarmé et mal à l'aise ; il aurait préféré la voir pleurer ou piquer une crise de nerfs, n'importe quoi plutôt que de lui voir ce regard fixe et douloureux.

Lorelli et Joe les attendaient devant la pharmacie ; Joe tenait un mouchoir qui lui cachait en partie la figure et ne laissait voir que ses yeux luisants de rage et de haine.

— A Fairview et en vitesse, dit Lorelli aussitôt qu'ils furent montés dans la voiture. Je vous raconterai tout en chemin.

— Il y a du nouveau ? demanda Duke un instant plus tard comme l'aiguille du compteur approchait déjà du 90.

— Un plein sac, répondit Lorelli très excitée. La bande à Spade se prépare à assiéger Pinder's End. Tout est prêt... douze hommes sous le commandement de Korris. Ils ont des armes mais ils ne comptent pas rencontrer de résistance.

— Ils auront une jolie surprise, dit Duke en souriant.

Puis se tournant vers Clare :

— Voilà la chance que j'attendais ; vous rappelez-vous ce que je vous ai dit ? La seule façon de les avoir était de les réunir tous ensemble et d'en finir une bonne fois. Maintenant, c'est fait et ce sont les déshérités de Pinder's End eux-mêmes qui vont se charger de leur liquidation. Je ne sais pas si ça vous intéresse toujours, mais je parie que dès la semaine prochaine Bentonville sera la ville la plus vertueuse qu'on puisse voir.

— Trop tard, hélas ! dit Clare ne pensant qu'à son chagrin.

Lorelli se pencha vers Duke.

— Comment allez-vous vous y prendre ? demanda-t-elle.

— Je vais d'abord vous déposer tous les trois à Fairview et ensuite j'irai alerter Casy et Kells qui doit être arrivé maintenant. Si nous savons nous y prendre, nous ne devons pas en laisser échapper un seul.

— Mais je veux en être aussi, dit Lorelli. J'aurais voulu que vous voyiez comment j'ai cassé la tête du type qui a arrangé Joe comme ça.

— Je regrette, mais c'est impossible, dit Duke. Je ne veux pas de femmes dans la bagarre qui se prépare.

— La bagarre, c'est votre affaire, mais il y a autre chose qui nous regarde, dit tout à coup Joe d'une voix dure en pointant sur Duke le canon de la mitraillette qu'il avait ramassée dans la voiture.

Duke jeta un coup d'œil dans le rétroviseur, aperçut l'arme tournée vers lui et l'expression féroce de Joe.

— Si c'est votre point de vue, je ne m'y oppose pas, dit-il d'une voix parfaitement calme. Laissez-moi seulement déposer Clare en passant et nous continuerons notre petit voyage ensemble comme de bons amis.

— Moi, je ne vous quitte pas, dit Clare.

— Laisse-la venir avec nous, Joe, dit Lorelli ; elle peut nous être utile.

— Tu trouves qu'on n'est pas déjà assez nombreux dans le coup ? dit Joe furieux. Pourquoi ne pas inviter aussi toute la ville ?

— Calme-toi, on n'y peut rien.

— Savez-vous, intervint Duke, à combien on estime le magot là-bas ? Cinq cents gros billets. Il y a de quoi partager.

— Cinq cents gros billets ! répéta Joe radouci.

Il semblait ne plus sentir son poignet malade ni son nez cassé.

Un peu avant Fairview, Duke tenta encore, mais sans succès, de dissuader Clare de les accompagner. Résigné, il appuya sur l'accélérateur et ils arrivèrent bientôt à l'entrée du chemin de terre qui menait à Pinder's End. Quelques mètres plus loin, une voix retentit :

— Arrêtez ou je tire !

Duke freina brusquement, regarda par la portière et ne vit rien, mais une seconde après, Jetkin apparut, près d'un buisson, le fusil à la main et l'air assez fanfaron.

— Excusez-moi de vous avoir fait peur, monsieur Duke, mais c'est Casy qui m'a donné l'ordre de ne laisser passer personne.

— Parfait, dit Duke en souriant. Où sont les autres ?

— Là-bas, en train de tirer des plans. Mais qu'est-ce qui se passe ? Va-t-il y avoir du grabuge ?

— Tu parles, dit Lorelli ; il y a deux pleines bagnoles qui vont s'amener tout à l'heure.

— C'est vrai ça, monsieur Duke ?

— Il y a des chances. Savez-vous manier un fusil ?

— Un fusil de chasse, oui ; mais je crois que je me ferai vite à ce modèle-ci, dit Jetkin en caressant son arme.

— Eh bien, mon vieux, vous en aurez l'occasion avant peu. Faites attention ; vos prochains visiteurs ne s'arrêteront pas au commandement. Commencez à tirer dessus dès que vous les verrez approcher. Et méfiez-vous, ils savent tirer mieux que vous.

— Sérieusement, je peux leur tirer dessus ?

— Bien sûr, tuez-en tant que vous pourrez.

— On peut même les tuer ?

— Je vous conseille même de ne pas les rater si vous ne voulez pas vous faire engueuler, dit Duke en démarrant.

De trous en bosses, la voiture franchit lentement ce qui restait du chemin, soulevant des nuages de poussière aveuglante. Ils parvinrent enfin à la maison de Casy qui les attendait devant la palissade en compagnie de Kells.

— Peut-on garer la voiture derrière la maison ? demanda Duke.

— Pour sûr, dit Casy. Passez tout droit à travers la palissade, elle est aux trois quarts pourrie.

Sous la poussée de la voiture, la palissade s'effondra en effet ; Duke rangea sa voiture à l'abri de la maison et revint devant l'entrée.

— Qu'est-ce que tu nous amènes encore ? demanda Kells essayant de percer du regard le nuage de poussière qui lui cachait la voiture.

— La poule de Schultz et Joe. Et aussi Miss Russel.

— Tu te crois au bal ? fit Kells d'un air dégoûté.

— Ecoute, mon vieux, Schultz a estourbi Peter Cullen et la demoiselle a du chagrin...

— Quelle demoiselle ?

— Miss Russel.

— Tiens, tiens ! Et pourquoi Schultz a-t-il fait ça ? Note bien que je m'en fous parce que Cullen ne m'est jamais revenu...

— Oui, ça va, interrompit Duke les yeux soudain durcis. Tout ce qu'on te demande c'est de boucler ta gueule.

— Bon, bon, entendu... Dis donc, tu as fait du bon boulot ici ; tes bonshommes sont gonflés à bloc.

A ce moment Casy les rejoignit.

— Monsieur Duke, dit-il en lui serrant la main, vous nous avez envoyé un joli lot de fusils et de pistolets, mais il y a quelque chose qui me tracasse : j'espère bien qu'il n'est pas question de tuer du monde, n'est-ce pas ?

— Je crains que si, répondit Duke en se grattant la tête. Remarquez que c'est rigoureusement notre droit de riposter si on nous attaque et nous n'avons pas à prendre de ménagements puisque nous serons en état de légitime défense. Pour plus de sûreté, je-me suis fait donner pleins pouvoirs par le shérif, de sorte que nous sommes couverts par la loi...

— Comme ça, ça va, dit Casy. Je ne voudrais pas embarquer mes hommes dans une mauvaise histoire, vous comprenez.

— Nos visiteurs ne vont pas tarder à arriver, reprit Duke, et j'ai besoin de bien savoir où j'en suis. Etes-vous prêt à leur interdire l'entrée de Pin-der's End ou avez-vous peur de la bagarre ?

— Quel genre de bagarre ?

— Je vous préviens, ce sera dur et il y aura sans doute de la casse ; les copains de Spade n'y vont pas de main morte.

— Ce qui m'ennuie, dit Casy en se grattant la barbe, ce sont les femmes et les gosses.

Duke sortit de sa poche une liasse de billets qu'il tendit à Casy.

— Tenez, donnez-leur ceci et dites-leur d'aller passer la journée à Fairview. Qu'ils aillent trouver Sam Trench au *Clairon*. Lui s'occupera d'eux.

— Décidément, vous avez réponse à tout, dit Casy manifestement soulagé. Comptez sur nous, on saura se battre.

— Occupez-vous d'abord des femmes et des gosses et ensuite réunissez vos hommes, j'ai à leur parler.

Casy s'éloigna en courant et disparut bientôt dans le nuage de poussière que ses grands pieds soulevaient à chaque pas.

— Tu crois vraiment que les autres sont décidés à se battre pour tout de bon ? demanda Kells.

— Rappelle-toi qu'il y a cinq cents billets en jeu, répondit Duke. Mais je pense qu'ils attendront la nuit pour attaquer ; Korris n'a pas assez de cran pour opérer en plein jour.

Clare, Joe et Lorelli s'approchèrent. Duke présenta Clare à Kells et ajouta :

— Tu connais déjà Joe et Lorelli, n'est-ce pas ?

— T'as bien fait de te faire arranger la figure comme ça,. ça te va bien, dit Kells en regardant Joe d'un air narquois.

— Vous, vous feriez mieux de la boucler, on ne vous demande rien, intervint Lorelli. Y a-t-il un endroit ici où je puisse refaire son pansement ?

Casy qui revenait à ce moment les emmena chez lui. Un peu plus tard, les femmes et les enfants, réunis en groupe, se mettaient en marche pour Fairview et Duke ne put s'empêcher de sourire en pensant à la tête de Sam Trench quand il les verrait arriver chez lui. En attendant, d'autres préoccupations s'imposaient : il fallait organiser la résistance et assigner à chacun sa tâche. Pour commencer, il envoya Kells avec deux hommes relever Jetkin.

XXV

Lorsque Lorelli eut achevé son pansement, elle recula d'un pas pour contempler son œuvre : on ne voyait plus du visage de Joe que deux yeux luisants dont l'expression à la fois inquiète et féroce faisait penser à quelque animal venimeux.

— Eh bien, dit-elle, nous voilà dans la place ; mettons-nous au travail.

— Fous-moi la paix, dit Joe en s'asseyant : j'ai besoin de me reposer.

— Tu auras tout le reste de ta vie pour te reposer si nous découvrons le magot. Allons, viens, dépêche-toi.

— Je te répète de me foutre la paix, tu as compris ? grogna Joe sans bouger.

Clare, qui était restée debout près de la fenêtre, se retourna.

— Savez-vous seulement ce que vous cherchez et où diriger vos recherches ? demanda-t-elle.

— Ne vous occupez pas de ça, contentez-vous de tenir compagnie à Joe, répondit Lorelli en se dirigeant vers la porte.

Au même moment celle-ci s'ouvrit, livrant passage à Duke.

— Hello, fit-il, ou alliez-vous comme ça ?

— Vous ne pensez pas qu'on pourrait commencer nos fouilles ?

— Pourquoi pas ? Montez avec moi. Que fait donc Joe ?

— Oh ! laissez-le, il fait une tête comme s'il allait mourir ; c'est fou ce que les hommes sont douillet.

— Allons, dit Duke en s'approchant de Joe, il y a du boulot à faire, viens nous aider.

Joe sauta sur ses pieds et lui décocha de la main gauche un crochet foudroyant. Clare qui avait vu le geste poussa un cri, mais déjà Duke avait paré le coup ; il saisit Joe par le bras, le tordit en arrière et, d'un coup de pied, l'envoya rouler à travers la pièce. Il se releva cependant presque aussitôt et porta la main à sa poche revolver mais avant qu'il ait pu le sortir, Duke l'empoigna de nouveau et l'immobilisa.

— Assez de bêtises, dit-il en le poussant dans le vestibule et en lui faisant monter l'escalier.

Lorelli les suivit.

— J'espère que tu as compris, maintenant, dit Duke à Joe.

Puis se tournant vers Lorelli :

— Commencez d'abord par cette pièce-ci et fouillez la comme s'il s'agissait de retrouver une aiguille ; défoncez le parquet, démolissez les murs – tenez, servez-vous de cette barre de fer qui est là, dans le coin – et si vous ne trouvez rien, recommencez dans la pièce à côté. Ne vous inquiétez pas pour Casy, il a l'intention de déménager. Moi, j'ai à faire en bas.

A mi-chemin de l'escalier, Duke se retourna :

— Je te confie la barre de fer, cria-t-il à Lorelli ; et si Joe ne veut pas travailler, caresse-le avec ou appelle-moi.

Il trouva Clare debout près de la fenêtre ; elle avait l'air si triste qu'il eut envie de la prendre dans ses bras, mais il se retint.

— Vous n'auriez pas dû venir, lui dit-il. Prenez ma voiture et partez pendant qu'il en est encore temps, ce sera plus raisonnable.

— Non, merci, répondit-elle d'un ton glacial. Ne vous occupez pas de moi, je vous prie.

— Mais, au contraire, je voudrais vous être utile...

— Vous avez déjà fait assez de mal comme cela, n'insistez pas.

Duke sentit la colère l'envahir ; il saisit Clare par un bras et la força à se tourner vers lui.

— Ecoutez-moi ; vous avez toujours pris Peter pour un pauvre petit innocent qui se laissait entraîner dans les aventures, il est temps que vous sachiez la vérité. Nous avons travaillé ensemble et je sais ce que je dis : de nous deux, c'était lui le plus malin parce qu'il trouvait toujours le moyen de se défilier et c'est moi qui encaissais les coups durs à sa place...

Clare lui envoya une gifle en pleine figure :

— Saligaud ! Et dire que voilà l'homme qui se disait l'ami de Peter ! s'écria-t-elle, pâle de fureur.

Duke, interdit, resta une seconde sans bouger, puis d'un geste lent porta la main à sa joue en haussant les épaules.

— Et puis après tout, pensez donc ce que vous voudrez, dit-il d'un

ton las. Tout ça n'a plus aucune importance. Sachez tout de même que j'ai été assez bête pour tomber amoureux de vous et que vous êtes la seule femme qui ait compté dans ma vie. Je me demande d'ailleurs pourquoi : nous n'avons pas cessé de nous disputer depuis le moment où nous nous sommes rencontrés. N'empêche que je vous aime encore et que je vous aimerai toujours. Jamais je ne vous en aurais parlé si Pete n'était pas mort, mais telle que je vous connais, vous continuerez à vous cramponner à sa mémoire jusqu'à ce qu'il soit trop tard et, un jour, vous le regretterez. En attendant, croyez-moi, prenez ma voiture et sauvez-vous ; j'en ai assez de vous voir ici.

Sur quoi, il sortit en claquant la porte tandis que Clare, décontenancée, le suivait des yeux avec une expression où se mêlaient la colère et le doute. Dehors, il trouva Casy qui surveillait un groupe d'hommes occupés à remplir des sacs de terre qu'ils empilaient ensuite contre les fenêtres de la maison ; un peu plus loin, un autre groupe creusait une tranchée. Duke décida de changer sa voiture de place afin, expliqua-t-il, d'avoir un champ de tir parfaitement débarrassé.

— On voit que vous vous attendez à une attaque sérieuse, dit Casy ; ça me rappelle l'autre guerre.

— Oui, j'ai idée que ça va barder, répondit Duke. Vous n'auriez pas par hasard du fil de fer barbelé ? Rien de tel pour refroidir l'enthousiasme des assaillants. Tâchez d'en trouver assez pour entourer la bicoque.

Tandis que Casy partait à la recherche du barbelé, Duke fit le tour de la maison pour rejoindre Kells au poste qu'il lui avait assigné. Un peu avant d'y arriver, il aperçut un nuage de poussière qui se déplaçait sur la route ; il franchit les derniers mètres en courant et se trouva près de Kells juste au moment où celui-ci faisait signe d'arrêter à une voiture qui s'engageait sur le chemin. Korris passa la tête par la portière, fronça les sourcils en voyant Kells, puis reconnut Duke ; sa mâchoire se crispa.

— Qu'est-ce que ça signifie ? dit-il.

Duke s'approcha de la voiture où se trouvaient trois autres hommes qu'il reconnut pour des tueurs de profession.

— Pas d'histoires, les gars, dit-il en posant un pied sur le marchepied. Il y a là, derrière ce buisson, deux de mes amis qui ne demandent qu'à roder leurs mitraillettes sur vous.

— Je ne comprends pas, dit Korris, expliquez-vous.

— Eh bien voilà, dit Duke avec calme : j'ai pris possession de Pinder's End. Excusez-moi si je dérange vos plans, mais j'aime la

solitude. Je ne désire pas recevoir de visites avant quelques jours. Par conséquent, faites demi-tour et rentrez chez vous.

— Vous plaisantez ? dit Korris en ajustant son pince-nez ; Pinder's End ne vous appartient pas et vous n'avez pas le droit...

— Regardez donc ça, riposta Duke en écartant son veston pour montrer son insigne. J'ai réquisitionné tout le lotissement en tant que suppléant du shérif. Qui dit mieux ?

— Ne faites pas l'idiot, dit Korris, il y a ici des femmes et des enfants que vous n'avez pas le droit d'exposer au danger.

— Ils ont été évacués, dit Duke en choisissant nonchalamment un cigare dans son étui. Si vous cherchez une bataille, vous l'aurez ; nous sommes parés. Il ne nous manque plus qu'un adversaire : le premier arrivé sera le premier servi.

Korris contenait difficilement sa rage.

— Prenez garde ! dit-il. Si nous déclenchons la danse, il n'y aura pas de quartier. Réfléchissez encore avant qu'il soit trop tard.

— Pfui !, fit Duke en lui soufflant au nez la fumée de son cigare. A nous deux, Kells et moi, nous nous chargerons de vous liquider tous et d'une seule main encore ! Croyez-moi, partez sans vous retourner et vous pourrez même dire à votre patron que si quelqu'un doit mettre la main sur le magot de Frank Noakes... eh bien, c'est nous !

— Okay. Rentrons, dit Korris à son chauffeur. Quant à vous. Duke, nous nous retrouverons ; je vous conseille de préparer votre testament.

— Et voilà ! dit Duke à Kells en regardant la voiture s'éloigner. Mr. Korris va maintenant recruter tout ce qu'il pourra trouver comme mauvais garçons et il reviendra nous voir à la tombée de la nuit. Il va y avoir du sport.

Après avoir donné quelques instructions supplémentaires aux hommes qui préparaient le terrain en vue du prochain combat, Duke et Kells regagnèrent la maison. Ils trouvèrent Lorelli couverte de poussière et d'assez mauvaise humeur et Joe qui fumait une cigarette, assis dans l'embrasure de la fenêtre.

— Eh bien, avez-vous trouvé quelque chose ? demanda Duke en regardant le plancher défoncé et les murs troués.

— Rien du tout, répondit Lorelli d'un air dégoûté. Il nous faudrait le plan que Paul a dû faucher.

— On s'en passera puisqu'on ne peut pas faire autrement.

Reposez-vous un peu tous les deux, Kells et moi allons continuer les recherches et pendant ce temps-là, toi, Lorelli, tu vas t'occuper du ravitaillement. Nous ne sommes pas loin d'une quarantaine ici et tout le monde aura besoin de manger. Prends ma voiture, emmène Joe si tu veux et file à Fairview faire des provisions. En partant tout de suite, vous pouvez être de retour avant la nuit.

— Vous me prenez pour une gourde, si vous vous figurez qu'on va vous laisser seul ici, répondit Lorelli. Si vous trouvez le magot, vous ficherez le camp avec, et nous, nous resterons sur le sable.

— Ton défaut, c'est d'être trop confiante, dit Duke en souriant. Seulement tu oublies que c'est moi qui commande. Allez, emmène Joe et fais ce que je t'ai dit.

Lorelli se tourna vers Joe :

— Tu entends ça ?

Mais Duke, sans attendre la réponse, empoigna Joe par son col, le traîna jusqu'à l'escalier et d'une poussée le fit dégringoler jusqu'en bas.

— Va, mon joli, et dépêche-toi, lui cria-t-il en riant.

En entendant le bruit de la chute, Clare, effrayée, sortit du rez-de-chaussée. Elle lança à Duke un regard de mépris et se tourna vers Joe :

— Vous êtes-vous fait mal ?

Sans répondre, Joe se releva péniblement et leva vers Duke un regard meurtrier.

— Remonte et je recommence, dit celui-ci qui riait toujours ; seulement, cette fois-ci, je pousserai plus fort.

— Vous n'êtes qu'une brute ! s'écria Clare, indignée.

Mais Duke, sans même faire attention à elle, lui tourna le dos et rentra dans la pièce. Lorelli recula en hâte vers la fenêtre.

— Choisis, lui dit Duke : ou tu t'en vas tranquillement, ou je te balance comme ton petit copain.

— C'est bon, c'est bon, dit-elle en passant vivement devant lui ; mais n'essayez pas de me faucher ma part parce que ça vous coûterait cher.

— Ma parole, tu joues au dictateur, dit Kells en ricanant. Quels sont les ordres, maintenant ?

— Il s'agit de chercher le fric, dit Duke en enlevant sa veste et en commençant à empiler tout le bric-à-brac au milieu de la pièce.

— Aide-moi.

— Ils ont déjà tout fouillé ici. dit Kells Essayons plutôt l'autre pièce.

— Vas-y si tu veux ; moi, je reste ici.

— Bon... mais je n'ai même pas un outil...

— Sers-toi de tes dents et fous-moi la paix !

XXVI

A la tombée de la nuit, Pinder's End était transformé en une véritable forteresse. Duke, éreinté, sale et mécontent de n'avoir rien trouvé, fit une dernière tournée juste avant le coucher du soleil. Il s'assura que tout le monde était à son poste et connaissait les consignes. Après quoi, il rentra se laver sur l'évier de la cuisine.

Clare et Lorelli préparaient le repas. Cette dernière avait réussi à rapporter d'abondantes provisions ; elle semblait avoir recouvré sa bonne humeur et chantonnait à mi-voix.

— Ainsi, vous n'avez rien trouvé non plus ? demanda-t-elle à Duke.

— Non, rien. Je me demande même s'il y a quelque chose à trouver. Après tout, nous ne savons que ce qu'a raconté Bellman.

— S'il n'y a rien, je suis capable d'en faire une maladie, dit Lorelli. Je comptais tant sur ma part que je ne sais pas ce que je ferai si je dois m'en passer.

— Hé bien, tu pourrais peut-être te mettre à travailler, dit Duke d'un ton railleur.

— Si vous croyez que vous êtes drôle... fit Lorelli, rageuse.

Pendant toute la soirée, Clare avait paru ignorer jusqu'à l'existence de Duke. Elle avait fait preuve de beaucoup d'activité, chargeant les armes, aidant à préparer le repas, se rendant utile de maintes façons mais sans adresser la parole à personne.

— Qu'est-ce qu'elle a ? demanda Lorelli. Est-elle devenue muette ?

— Laisse-la tranquille, répondit Duke, d'un ton sec.

Pendant quelque temps, ils mangèrent en silence, puis Duke reprit :

— Tu devrais savoir où Schultz se cache, toi. Peux-tu me le dire ?

— Eh bien, je pense que... commença Lorelli. mais Joe lui imposa silence :

— Boucle-la, dit-il.

Puis à Duke :

— C'est moi qui me charge de Schultz ; ne vous en occupez pas. Il y a assez longtemps que j'attends l'occasion de lui régler son compte.

— Tu n'es pas de taille, mon petit gars, dit Duke. Crois-moi. laisse-le-moi.

— Pensez-vous ! grogna Joe en baissant les yeux sur son assiette.

— Moi, ce qui m'intéresse, dit Kells, ce n'est pas Schultz, c'est le fric. Où est-il ? Nous avons démoli les trois quarts de la maison sans rien trouver.

— Il est peut-être caché dans le jardin, dit Lorelli.

— Oh ! fit Joe d'un ton excédé, assez de baratin ! Vous feriez bien mieux d'exercer votre matière grise.

— C'est juste, dit Duke, en se renversant sur sa chaise : à toi de commencer, nous t'écoutons.

— Eh bien, voilà : je vais trouver Schultz – je crois savoir où il est – je me fais remettre le plan et alors nous marcherons à coup sûr. Seulement, avant tout partage, vous me donnerez deux billets.

— Qu'en penses-tu ? demanda Duke à Kells.

— Il vaudrait mieux que je m'en charge, répondit celui-ci après une courte hésitation. Avec sa patte amochée, ce gosse n'est pas en état de faire entendre raison à Schultz.

— C'est mon avis.

— Non, fit Joe, ce sera moi ou personne. D'ailleurs, je suis le seul à savoir où trouver Schultz.

Duke réfléchit un instant. On ne pouvait guère compter sur Joe dans le combat contre les hommes de Korris ; par contre, sa haine pour Schultz paraissait si profonde qu'elle lui donnerait peut-être la force de réussir dans son projet.

— Eh bien, soit, dit-il. Prends ma voiture et sois prudent.

— Comptez sur moi, dit Joe, en sautant sur ses pieds.

Lorelli en fit autant et vint se placer à côté de lui :

— Je vais avec lui, dit-elle ; il ne peut pas conduire et je peux l'aider...

— Tiens ! je croyais que tu n'avais pas confiance en moi ! dit Duke à Lorelli. Suppose que nous dénichions le magot quand vous serez partis ; qui te dit que je ne te barboterai pas ta part ?

— C'est peu probable, répondit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait

de rendre calme. Nous avons passé la journée à chercher sans rien trouver ; on n'arrivera à rien tant qu'on n'aura pas le plan.

Duke se balançait un moment en arrière sur sa chaise.

— Je commence à croire, dit-il, que le plan ne nous servira pas à grand-chose...

— Toi, tu es trop mariolle ! intervint Joe en sortant brusquement son revolver.

Duke n'eut pas le temps d'atteindre le sien. Une détonation sèche retentit ; il se retrouva par terre sous sa chaise avec une douleur dans l'épaule et tout le corps crispé dans l'attente d'un second coup. Il entendit Clare pousser un cri et la voix bizarrement étranglée de Joe disant :

— Ne bougez pas !

Kells était resté accoudé sur la table, les yeux écarquillés de surprise, cloué sur place par la rapidité des événements. Clare se précipita vers Duke, s'agenouilla auprès de lui et essaya de lui soulever la tête.

Pendant ce temps, Joe poussait vivement Lorelli vers la porte et tous deux disparurent avant que Kells ait pu se ressaisir.

— Bougre d'idiot ! s'écria Duke. Qu'est-ce que tu attends pour leur courir après ?

Soudain réveillé, Kells se précipita dehors et fonça dans l'obscurité en se guidant sur le bruit d'un moteur qu'on mettait en marche. Quelques balles sifflèrent à ses oreilles ; il s'apprêtait à riposter mais la voiture était déjà trop loin. A ce moment une fusillade éclata à peu de distance en avant de la maison : la nuit sembla tout à coup s'animer de coups de fusil et de mitrailleurs.

Korris et sa bande venaient d'arriver

Kells rentra en courant dans la maison :

— Ils sont partis et Korris arrive ! cria-t-il tout essoufflé.

Duke se tourna vers Clare toujours agenouillée près de lui :

— Tachez de faire vite, dit-il. je vais avoir du travail.

Elle acheva vivement de le panser avec autant de précautions que s'il eût été en porcelaine.

— Mais vous ne pouvez pas sortir dans cet état, c'est de la folie ! dit-elle.

— Combien sont-ils ? demanda Duke à Kells.

— Je ne sais pas, on n'y voit rien, répondit Kells qui regardait par un interstice entre les sacs de terre. Tu es blessé ?

— Rien de grave, mais deux centimètres plus bas, ça aurait pu être mauvais. Je ne me doutais pas que ce petit salaud pourrait tirer aussi vite.

— Mais qu'est-ce qu'il lui a pris ? Un coup de folie ? demanda Kells.

— Non, dit Duke. Ils ont trouvé le fric et ils ont filé avec.

— Quoi ? Quel fric ?

— Le magot de Noakes, tout simplement. Merci, ajouta-t-il en se tournant vers Clare, me voilà complètement retapé, ne vous inquiétez pas.

Clare parut hésiter un instant, s'écarta, ramassa le bol et le linge qui lui avaient servi à faire son pansement et finalement se rendit dans la cuisine.

— Qu'est-ce que tu me racontes ? reprit Kells d'un ton furieux.

— Ils nous ont eus, voilà tout. Ils ont dû dénicher le dépôt ce matin quand ils étaient tout seuls là-haut et ils ont combiné leur affaire pour nous rouler. Total, ils nous laissent en plant avec ces gaillards-là sur le dos, dit Duke en montrant la fenêtre du pouce.

Comme il finissait de parler, la fusillade reprit de plus belle et quelques balles vinrent frapper la façade.

— Arrêtons les frais, dit Kells. Préviens Korris et essayons de rejoindre ces deux petites canailles.

— Korris ne marchera pas, dit Duke. Il faut d'abord en finir avec sa bande et ensuite nous verrons ce qu'on peut faire. Que veux-tu, mon pauvre vieux, nous nous sommes laissé posséder.

Casy entra sur ces entrefaites ; ses yeux brillaient d'ardeur.

— Je viens aux ordres, dit-il. Nous avons là une bande de types qui cherchent la bagarre et mes gars commencent à s'énerver. Que dois-je faire ?

— Attendez-moi, je viens, dit Duke.

Puis, à Kells :

— Je vais t'envoyer deux hommes ; garde la maison et veille sur Clare. Si je vois que nos adversaires sont trop nombreux, nous nous

rassemblerons tous ici ; la défense sera plus facile.

Dans sa fureur, Kells se rongait les ongles.

— Si le fric est parti, je ne vois pas pourquoi on se battrait, grogna-t-il.

— Moi je le vois, dit Duke. Il s'agit de nettoyer Bentonville et, pour moi, ça vaut tout l'argent du monde.

— Pas possible, tu es marteau, fit Kells d'un air absolument écoeuré.

Duke lui tourna le dos et se rendit dans la cuisine :

— Je vais faire un tour, dit-il à Clare. Tenez-vous à l'abri, Kells reste près de vous, vous n'avez rien à craindre.

— Vous ne croyez pas que j'aie peur, j'espère ?

— Non, mais je tiens à ce qu'il ne vous arrive rien.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

Il fit deux pas vers elle et la força doucement à se retourner.

— Ne nous disputons plus, voulez-vous ? Je regrette sincèrement ce que je vous ai dit... très sincèrement.

L'instant d'après, elle était dans ses bras, sanglotant sur son épaule. Au bout d'un moment, la porte s'ouvrit, Casy passa la tête et se retira sans rien dire.

Une soudaine rafale de balles vint s'écraser contre le mur.

— Ne sortez pas, je sens que vous allez vous faire tuer ! s'écria Clare.

— Mais non, mais non, dit Duke ; il faut en finir et le plus tôt sera le mieux.

Puis, se dégageant :

— Mais vous savez, je ne reviens pas sur ce que je vous ai dit tout à l'heure... je vous aime toujours.

Et la porte se referma sur lui avant qu'elle ait pu retrouver la parole.

Casy l'attendait dans le vestibule.

— Sortons par-derrière, dit-il ; ces cochons-là ont repéré la porte d'entrée.

Mais Duke, se jetant à plat ventre, ouvrit la porte et se faufila sur le perron. D'un arbre situé de l'autre côté du champ partit une lueur et

une balle vint siffler à quelques centimètres au-dessus de sa tête.

— Planquez-vous ! cria-t-il à Casy. Puis il lâcha un coup de revolver dans la direction de l'arbre. Presque aussitôt une seconde balle vint s'aplatir sur le mur derrière lui.

— Il tire bien, ce bougre-là, dit Duke. Allez me chercher une carabine.

Lorsque Casy revint, Duke prit le fusil, rectifia soigneusement sa position afin d'être à l'aise pour bien viser et enfin appuya sur la détente. Le premier coup parti, il s'arrêta jusqu'à ce que le tireur installé dans l'arbre eût riposté ; aussitôt, appuyant sur la gâchette, il vida d'un coup le magasin de son arme. Un cri et le bruit d'une chute à travers les branches lui apprirent qu'il avait touché juste.

— En voilà un qui a perdu le goût du pain, dit-il en reposant son arme. Mais filons avant qu'un autre prenne sa place.

Courbés en deux, ils se dirigèrent vers la plus proche tranchée ; arrivés à cinquante mètres, Casy appela à voix basse. Instantanément une rafale de mitrailleuse jaillit de la tranchée. Par bonheur, les deux occupants, surpris, avaient visé trop haut, mais Casy furieux se mit en engueuler ses hommes si fort que les assaillants l'entendirent et se mirent à tirer à leur tour. Pendant plusieurs minutes, une pluie de balles s'abattit et ce ne fut qu'après un long moment que Duke et Casy purent sauter sains et saufs dans la tranchée.

— Bougres de c..., fit Casy, vous avez failli nous tuer!

— On a eu peur, répondirent Jetkin et son compagnon tout penauds, ils sont là, partout, tout autour... on voudrait bien partir d'ici.

— Okay, dit Duke en prenant la mitraillette des mains tremblantes de Jetkin. Retournez à la maison mais faites attention à ne pas vous montrer. Nous, nous allons rester ici un moment.

— Je ne peux pas dire que je m'en ressente beaucoup pour ce genre de promenade, dit Jetkin hésitant.

— Barrez-vous vite avant que la lune se montre.

Jetkin et Singer escaladèrent le rebord de la tranchée.

— Planquez-vous donc, idiots ! leur dit Duke à voix basse.

Trop tard. Une rafale partit du bout du champ et Singer retomba dans la tranchée. Duke se pencha sur lui et le tâta. Il était mort.

— Il l'a bien cherché, dit-il simplement.

Casy et Jetkin gardèrent le silence. Singer était pour eux un vieil ami, ils connaissaient sa femme et ses gosses ; ils se sentaient le cœur lourd.

Duke sentit la douleur se réveiller dans son épaule. Toute cette fusillade dans le noir ne menait à rien, il fallait passer à l'attaque.

— Rentrez à la maison, dit-il à Jetkin, vous direz à Kells de prendre une mitraillette et de venir me rejoindre. Voilà, expliqua-t-il à Casy : je vais essayer avec Kells de traverser le champ et de prendre Korris par surprise.

— Le trajet est long et la lune sera levée avant le retour de Kells, fit observer Casy.

— Tant pis, nous essayerons.

Il s'écoula un assez long temps. Enfin une voix étouffée se fit entendre :

— Ne tirez pas, c'est moi.

Et Kells sauta dans la tranchée, tenant la mitraillette dans ses bras.

— Ecoute, lui dit Duke, j'en ai assez de me laisser canarder comme ça. J'ai idée que si nous pouvions approcher ces tordus-là sans qu'ils nous voient, nous pourrions en buter pas mal avec nos mitraillettes.

— A moins que ce soient eux qui nous descendent, dit Kells avec une grimace.

— Nous nous ferons protéger par un tir de barrage, comme au cinéma ; il n'y a pas de raison que ça ne réussisse pas.

— Si tu veux. Allons-y.

— Alors, Casy, c'est bien compris ? Dès que nous serons dans le champ, commencez à tirer en visant la route et les arbres. Au fur et à mesure que nous atteindrons les autres détachements, je les préviendrai pour qu'ils en fassent autant.

— Compris ; allez-y doucement.

La lune était levée et éclairait le champ. Tandis qu'il rampait prudemment, Duke se sentait assez peu rassuré mais tout se passa bien : les feux de barrage se succédèrent de tranchée en tranchée jusqu'à ce que Duke et Kells fussent arrivés aux buissons qui bordaient la route. D'un point situé un peu à leur gauche partait un feu assez peu nourri qui répondait aux tirs de barrage. Kells et Duke, toujours rampants, s'en approchèrent assez près pour apercevoir un groupe

d'hommes rassemblés autour de deux voitures ; des bribes de conversation leur parvinrent :

— Ça ne va pas tarder à sauter, disait l'un, il ne doit plus être loin de la maison.

— Laisse-lui le temps de faire le tour, dit un autre. Es-tu prêt ?

— Oui, mais ça ne me dit rien de traverser ce champ ; ils ont deux mitrailleuses en batterie.

— T'en fais pas, ils tirent comme des pieds.

Duke se redressa tout doucement sur les genoux en faisant signe à Kells de ne pas bouger. Devant lui, et lui tournant le dos, cinq hommes, fusil au poing, semblaient attendre le signal d'attaquer.

— Un paquet de cinq serrés comme des harengs, souffla Duke tout bas à Kells.

Kells ouvrit la bouche en un large sourire, assura la crosse de son arme contre sa hanche et tous deux se levèrent silencieusement.

— Allons-y ! Feu ! commanda Duke.

Du fond de sa tranchée, à l'autre bout du champ, Casy vit la lueur des coups de feu et entendit le bruit saccadé des mitraillettes en action. Il aurait bien voulu savoir ce qui se passait.

XXVII

— Tu te trompes de chemin, dit Joe comme Lorelli s'engageait sur la route de Bentonville.

— Je veux d'abord passer à la maison ; on a beau être riches, il y a des choses que je veux emporter avec moi.

— Ne fais pas l'andouille. Dépêchons-nous d'abord de passer la ligne de démarcation.

— Ne t'en fais donc pas, dit Lorelli en mettant tous les gaz ; nous avons tout le temps devant nous. Tu ne penses tout de même pas que Duke va se tirer de là en cinq minutes.

Chaque cahot arrachait à Joe une grimace de souffrance ; son bras lui faisait très mal et sa blessure commençait à l'inquiéter. A chaque instant, il redoutait un accident. C'était Lorelli qui avait l'argent ; en cas d'alerte, elle pouvait s'enfuir avec le magot et le laisser en plan.

— Chouette bagnole, dit Lorelli en regardant le compteur qui marquait 100 kilomètres à l'heure. On peut dire qu'on a bien possédé Duke, hein ? Tu as été épatant, tu sais, Joe, quoique j'aie eu peur à un certain moment que nous n'ayons trop attendu.

Joe ne répondit que par un grognement ; il essayait de dominer sa souffrance et les idées se brouillaient dans sa tête. Ramassé sur son siège, il concentra son esprit sur l'argent dont ils venaient de s'emparer. Cinq cent mille dollars en titres ! Il connaissait un receleur qui prendrait le paquet... à moitié prix probablement, mais il en resterait encore assez... Se débarrasser de Lorelli ? Pourquoi pas ? C'était toujours dangereux d'avoir une femme dans ces affaires-là, surtout une femme comme Lorelli qui était plutôt voyante... Et cette idiote qui s'obstinait à vouloir passer par Bentonville ! Ah ! s'il n'avait pas été aussi mal en point...

— Pourquoi tiens-tu tant que ça à repasser à la maison ? demanda-t-il d'un ton hargneux.

— Pour prendre mes vêtements et mes bijoux, pardi !

— Mais je te dis que nous n'avons pas le temps. Chaque minute de retard peut être fatale.

— Tu perds la boule, dit Lorelli en lui lançant un regard étrange. Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu ne te sens pas bien ?

Il se redressa, les dents serrées ; le sang lui montait à la tête, des lueurs clignotaient devant ses yeux. Il se cramponna à la portière avec la sensation de glisser dans le vide.

— Nous arrivons, dit Lorelli, et quelques minutes plus tard, elle arrêta la voiture devant la maison de Schultz.

Joe se ressaisit un peu et descendit lentement, mais il dut se raccrocher à la portière tant l'odeur des fleurs du jardin lui parut écoeurante. Lorelli vint le prendre par le bras.

— Mais qu'est-ce qui te prend ? fit-elle d'une voix dure.

Joe ne s'y trompa pas ; il s'agrippa au bras de Lorelli :

— N'essaye pas de me plaquer, dit-il, ça te coûterait cher.

— Quoi donc ? Tu n'as plus confiance en moi ?

Elle savait bien qu'il lui suffisait de le bousculer pour s'enfuir, mais elle se rappelait aussi qu'il jouait du revolver avec une vitesse rare.

— Je ne me fie à personne, répondit-il en l'accompagnant jusqu'à la porte.

Lorelli alluma la lampe du vestibule et tous deux entrèrent dans le salon où ils se trouvèrent en face de Peter Cullen. Lorelli fit un bond en arrière en poussant un cri inarticulé que Joe essaya d'étouffer en lui mettant la main sur la bouche.

— Qui est-ce ? souffla-t-elle au bout d'un instant.

— Le copain de Duke, Peter Cullen.

Pendant un moment tous deux restèrent immobiles à regarder le cadavre.

— C'est une folie que d'être revenus ici, dit enfin Joe d'une voix étranglée en se dirigeant vers le dressoir où il se versa une forte rasade de whisky.

— Vite, Joe, partons, dit Lorelli en se retournant vers la porte.

Hallahan et O'Malley, debout dans l'embrasement, les observaient, revolver en main. Lorelli poussa un cri étouffé. Hallahan dit simplement : « Ne bougez pas ! » Quant à Joe, aussitôt qu'il aperçut les uniformes, il porta la main à son revolver, instinctivement, sans réfléchir. Hallahan tira à bout portant pendant qu'il levait son arme. Joe, atteint, s'écroula sur le dos, laissant échapper le revolver qui

glissa sur le tapis.

— Tu vois bien, ma colombe, que tu as eu tort de partir avec lui, fit une voix près de Lorelli. tandis qu'une main grasse et moite s'emparait de son bras.

Elle poussa un cri de terreur et essaya de se dégager, mais Schultz la tenait ferme.

— Elle a peur de moi, dit-il à Hallahan ; c'est bien naturel après m'avoir lâché pour se sauver avec ce sale petit individu.

Hallahan, sans répondre, se pencha sur Joe pour s'assurer qu'il était bien mort. Schultz en profita pour ramasser le revolver de Joe et le remplacer par le sien. Ce fut fait si vite et si adroitement que personne ne remarqua son geste.

— Tenez, dit-il à Hallahan comme celui-ci se relevait, voilà l'arme qui a tué Cullen. vérifiez le calibre.

— Mais nom de Dieu, de quoi vous mêlez-vous ? Vous avez brouillé les empreintes ! fit Hallahan furieux.

— Oh ! excusez-moi, dit Schultz surpris, je n'y avais pas pensé. D'ailleurs, ça n'a pas d'importance puisque le coupable est mort et qu'il n'y aura pas d'enquête.

— Pourvu seulement que Mr. Spade ne décrète pas une fois de plus qu'il s'agit d'un suicide ! maugréa Hallahan.

— Vraiment, ça m'étonnerait. dit Schultz en riant. Allons, capitaine, tout est bien qui finit bien : vous tenez votre assassin et moi je retrouve ma chère petite colombe.

— Mais qu'est-ce qu'ils fichaient ensemble ces deux-là ? demanda encore Hallahan en regardant Lorelli d'un œil soupçonneux.

— Je vous l'ai dit : ce garçon exerçait sur elle line influence tout à fait fâcheuse, mais maintenant, c'est fini. J'ajoute que c'est une grande favorite de Mr. Spade. N'est-ce pas ma mignonne ?

— Soit, dit Hallahan. Je vais envoyer l'ambulance prendre ces deux types. Vous amènerez cette dame demain au commissariat.

— Comptez sur moi, capitaine. Et merci de me débarrasser de ces deux messieurs ; ils sont un peu encombrants, dit Schultz toujours en riant.

Hallahan le regarda d'un air un peu surpris puis se tourna vers O'Malley :

— Restez ici ; je retourne au bureau faire le nécessaire.

Lorsqu'il se fut éloigné, O'Malley lança un regard attendri vers la bouteille de whisky, mais Schultz parut ne pas le remarquer.

— Ayez l'obligeance de monter la garde dehors, sergent, dit-il de sa voix onctueuse, j'ai besoin d'être seul un instant.

Lorelli poussa un cri.

— Non, non, ne me laissez pas seule, je vous en prie !

O'Malley, hésitant, roulait des yeux perplexes.

— Ce n'est rien, dit Schultz sans lâcher Lorelli ; elle sait qu'elle mérite une petite punition pour s'être sauvée sans permission.

De sa main libre, il sortit de sa poche une liasse de billets qu'il tendit à O'Malley.

— Vous pouvez nous laisser, sergent, il ne se passera rien de grave.

Lorelli, les yeux fous de terreur, s'agrippa à la manche de O'Malley.

— Ne me laissez pas seule avec lui, il va me tuer !

Mais O'Malley se dégagea d'une secousse :

— Mais non, mais non, dit-il en glissant les billets dans sa poche, il ne fera pas ça, n'est-ce pas, monsieur Schultz ?

— Elle crierait peut-être un peu, mais n'y faites pas attention.

O'Malley sorti, Lorelli essaya de se débattre sans cesser de crier au secours. Schultz lui envoya en plein sur la bouche un revers de main qui la fit tomber sur les genoux, haletante et gémissante.

— C'est fini de rire, ma colombe. Où est l'argent ?

— C'est Joe qui l'a...

— Penses-tu, dit Schultz en la giflant de nouveau. Jamais tu ne le lui aurais donné. Allez, aboulez ou je te fouille.

D'une main tremblante, elle sortit de son corsage le paquet de titres qu'elle jeta à ses pieds. En apercevant l'enveloppe de toile cirée, les yeux de Schultz brillèrent d'un éclat sinistre :

— A la bonne heure, dit-il, il y a assez longtemps que j'attendais ça.

Lorelli se releva et d'un bond tenta de gagner la porte, mais Schultz, plus prompt, l'envoya de nouveau rouler à terre d'un coup de poing sur la nuque. En deux pas, il la rejoignit.

— Cette fois, personne ne viendra nous déranger, dit-il à mi-voix en lui prenant le cou entre ses gros doigts.

Lorelli étendue sur le dos se débattait comme un diable, mordant, griffant de tous ses ongles sans parvenir à desserrer l'étreinte ; elle savait qu'elle luttait pour sa vie et la présence si proche de O'Malley lui donnait des forces. Mais finalement, elle sentit son souffle l'abandonner, ses oreilles se mirent à bourdonner, il lui sembla que sa langue enflait dans sa bouche... elle se laissa retomber, secouée de frissons, épuisée, vidée.

C'est à ce moment qu'elle perçut une sorte de gémissement, puis les doigts qui lui serraient la gorge se relâchèrent brusquement et l'air pénétra de nouveau dans ses poumons. Déjà elle se sentait sombrer dans le vide et l'obscurité lorsqu'elle crut entendre une voix qui disait :

— Ça va, il n'y a pas de mal, et elle rouvrit les yeux.

Un petit homme à la tignasse blanche était penché sur elle et essayait de lui soulever la tête.

— Tout va bien, dit Sam Trench, mais j'ai idée que nous sommes arrivés juste à temps.

Lorelli se souleva lentement et porta machinalement la main à son cou endolori. Schultz gisait sur le côté, la tête fendue, saignant abondamment. Debout près de lui, Al Barnes, tenant encore à la main le tuyau de plomb qui lui avait servi d'arme, souriait d'un air satisfait :

— Sauvée à la dernière seconde, toujours comme au cinéma, dit-il.

Trench guida Lorelli jusqu'à une chaise où il la fit asseoir :

— Là, reposez-vous et remettez-vous, dit-il ; vous n'avez plus rien à craindre.

Barnes se pencha sur Schultz, lui souleva une paupière et la laissa retomber avec un air à la fois surpris et déçu :

— Je croyais pourtant bien l'avoir tué, grogna-t-il ; cet animal-là doit avoir la tête plus dure qu'un blindage de coffre-fort ! Regardez-moi un peu ce spectacle, patron : deux cadavres, un type à moitié décervelé et une poule au cou presque tordu. Quel dommage que je n'aie pas mon appareil, ça aurait fait une riche photo pour le *Clairon*.

— Non, dit Sam, ce n'est pas le genre de la maison. Mais qu'est-ce que c'est que ça ? reprit-il en apercevant l'enveloppe de toile cirée qui traînait, près de Schultz.

— C'est à moi ! cria Lorelli en essayant de se lever.

— Ça m'étonnerait, dit Sam tout en faisant l'inventaire du paquet de titres. Oui, ça m'étonnerait d'autant plus que je crois bien savoir d'où vient ce magot.

— Ça ne date pas d'hier, dit Barnes qui regardait par-dessus l'épaule de Sam. Bigre, il doit y en avoir pour près d'un demi-million !

— C'est le butin de Frank Noakes ; je me rappelle qu'on m'avait communiqué les numéros de ces titres, il y a une dizaine d'années. Eh bien, voilà l'explication du mystère de Pinder's End, mon vieux.

Ce ne fut pas sans difficulté qu'ils obtinrent de Lorelli qu'elle les accompagnât à Fairview. Elle avait retrouvé assez de forces pour se débattre et durant tout le trajet, elle ne cessa de réclamer d'un ton menaçant le paquet qu'elle prétendait lui appartenir.

Une heure plus tard, le commissaire Hallahan écoutait au téléphone la longue histoire que Sam avait à lui raconter. Lorsque la conversation fut terminée, il demeura quelques instants les yeux fixés sur l'appareil, plongé dans ses réflexions ; enfin, il se décida comme à regret à rédiger un mandat d'arrêt contre le sieur Paul Schultz, inculpé de meurtre sur la personne de Peter Cullen. Du même coup, il s'était convaincu qu'il ne se présenterait pas aux élections cette année et aussi qu'on en avait fini avec cette vague de suicides.

XXVIII

En entendant la porte s'ouvrir brusquement, Clare leva les yeux et presque aussitôt porta les mains à sa bouche pour étouffer un cri de frayeur. Korris, debout, l'examinait en souriant.

— Ne bougez pas ! dit-il. Restez exactement où vous êtes.

Biff qui regardait par-dessus son épaule découvrit ses chicots en un large sourire et dit :

— Hello, ma jolie, vous ne nous attendiez pas, hein ?

Et contournant Korris il entra dans la pièce.

Clare restait figée, le cœur palpitant, le visage livide.

— Pas de temps à perdre, reprit Korris en pointant son pistolet vers Clare. Vous savez ce que nous cherchons, dites-nous où ça se trouve.

— Je ne sais pas, je ne suis au courant de rien, dit Clare en s'efforçant de garder une voix calme.

— Bien, dit Korris en lançant un coup d'œil à Biff. Maintenant que nous sommes dans la place, on va peut-être pouvoir faire parler Duke.

— D'accord, dit Biff en saisissant Clare par le bras et en la forçant à se lever.

Elle esquissa un geste de défense, mais Biff lui tordit le bras et la menaça du poing.

— Pas de plaisanterie, dit-il, ça pourrait vous coûter cher.

Du dehors parvint un bruit de fusillade et korris dit :

— Tiens, ça continue ?

Là-dessus, la porte s'ouvrit et Jetkin entra. Avant qu'il ait pu faire deux pas, Korris lui avait appuyé le canon de son pistolet contre les côtes ; il jeta un coup d'œil vers Clare, puis reconnut Korris et Biff et blêmit.

— Va chercher Duke, dit Korris en regardant sa montre, et dis-lui que s'il n'est pas ici dans dix minutes, nous ferons son affaire à la jeune fille. Nous sommes pressés d'en finir.

— Mais ils vont me tuer ! protesta Jetkin tout tremblant.

— Ce serait vraiment dommage ! ricana Korris. Tiens, ajouta-t-il en arrachant le rideau blanc qui pendait à la fenêtre, prends ça et agite-le au-dessus de ta tête en marchant, ça te protégera peut-être. Mais cours vite et ramène Duke.

Un solide coup de pied acheva de décider Jetkin qui s'enfonça dans l'obscurité et Korris rentra dans la pièce.

— Emmène-la en haut, dit-il à Biff. Tiens-toi sur le palier et ouvre tes oreilles ; si Duke essaye de faire du vilain, tue-la. Compris ?

— Compris, répondit Biff en entraînant Clare.

Korris alla s'asseoir sur les marches de l'entrée, les yeux fixés dans l'obscurité. Toutes les deux ou trois minutes, il entendait la voix chevrotante de Jetkin qui appelait Duke.

Au bout d'une vingtaine de minutes, celui-ci apparut enfin, suivi d'assez loin par Jetkin. Korris se demanda un instant pourquoi aucun de ses propres hommes ne les accompagnait et une inquiétude le saisit. Il arma son pistolet et attendit.

Duke arriva jusqu'à la balustrade et resta debout, les bras ballants, à regarder la maison.

— Par ici, souffla Korris à mi-voix pour le guider et tous deux se dirigèrent vers la petite pièce du rez-de-chaussée. Une fois entrés, Duke s'adossa au mur et d'un ton nonchalant – que démentait l'acuité de son regard – demanda à Korris :

— Eh bien, que dites-vous de notre petite échauffourée ?

— Il ne s'agit pas de ça, dit Korris en marchant de long en large ; la jeune fille est là-haut avec Biff qui a l'ordre de l'abattre au premier geste que vous feriez, et vous connaissez Biff...

— Bien sûr, dit Duke. Mais vous ne pouvez donc pas vous battre sans entraîner une femme dans la bagarre ?

— Où est le fric ? Dépêchez-vous, Duke, je suis pressé.

— Environ à mi-chemin entre ici et Bentonville, probablement, dit Duke. Lorelli et son petit ami ont été plus malins que moi ; ils ont trouvé le magot et ils sont partis avec.

— Quoi ? Ils se sont échappés ?

— Eh oui. J'ai bien essayé de vous avertir et de vous proposer de cesser le combat, mais vous étiez trop occupés pour m'écouter. Maintenant, ils doivent avoir une demi-heure d'avance.

— Vous mentez ! cria Korris le doigt sur la gâchette de son pistolet.

— Montez là-haut et vérifiez vous-même. C'est là qu'était le magot.

— Montrez-moi le chemin, dit Korris en s'écartant de la porte.

Comme Duke s'engageait sur les premières marches de l'escalier, Biff demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ça va, dit Korris. Emmène la fille dans une des chambres et surveille-! a. Ne t'en fais pas, je suis dans son dos.

Duke, entendant que l'on entraînait Clare, faillit ne plus se contenir et se retourna à demi.

— Allez, dit Korris, à moins que vous ne teniez à ce qu'il lui arrive malheur...

A ce moment, Duke aperçut Kells juste derrière Korris. Il tenait à la main un couteau qui brilla l'espace d'une seconde, avant de s'enfoncer silencieusement dans le flanc de Korris. Celui-ci se raidit, puis se pencha en avant, lâchant son pistolet, et soudain plia sur les genoux en battant l'air de ses mains. Kells le recueillit dans ses bras et ricana en regardant Duke.

— J'ai dû lui abîmer son costume, souffla-t-il à voix basse. Faut que je l'enlève de là, il pourrait nous gêner.

En deux bonds, Duke atteignit la chambre où Biff avait entraîné Clare ; le clair de lune qui filtrait entre les volets éclairait juste assez leurs silhouettes pour lui permettre de les repérer.

— Voilà, c'est ici, dit-il par-dessus son épaule comme s'il s'adressait à quelqu'un derrière lui.

Biff, croyant qu'il s'agissait de Korris, eut une seconde d'hésitation qui permit à Duke de se jeter sur lui au jugé et tous trois roulèrent ensemble sur le sol. Clare parvint à se dégager en roulant sur le côté, tandis que les deux hommes échangeaient des coups de poing furieux. Biff cognait avec la force d'un marteau-pilon et Duke craignit un moment que ses côtes ne puissent résister ; il parvint cependant à dégager ses bras et saisit Biff à la gorge, mais à ce moment il ressentit à l'épaule une cuisante douleur et il comprit que sa blessure venait de se rouvrir. Ses forces l'abandonnaient tandis que Biff redoublait ses coups de poing. Un dernier coup l'atteignit en pleine figure et l'envoya rouler au milieu de la chambre. Comme à travers un brouillard, il vit vaguement Biff se relever...

C'est à ce moment que Kells réapparut. En l'apercevant, revolver au poing, Biff poussa un cri étranglé ; une fraction de seconde plus tard, il s'écroulait, la tête fracassée, dans un vacarme qui fit retentir toute la maison.

— Et c'est ça qu'on appelle des durs ! dit Kells d'un ton méprisante. Ça se descend plus facilement que des moutons.

Duke se remit lentement sur ses pieds. Le sang coulait à travers sa manche et ses côtes le faisaient affreusement souffrir. Il fit du regard le tour de la pièce, aperçut Clare accroupie contre le mur du fond et vint auprès d'elle.

— Vous avez eu peur, hein ? dit-il en l'aidant à se relever.

— Mais vous êtes blessé ! s'écria-t-elle, en touchant sa manche tout ensanglantée. Venez vite en bas me montrer ça.

— Ce n'est rien, dit Duke qui sentait ses genoux faiblir. Vous avez du cran, ça me plaît...

Sur quoi, il commença à glisser lentement vers le sol tandis que Clare faisait signe à Kells de venir à son aide.

— Laissez donc, Miss, il fait ça pour rigoler, dit Kells en relevant Duke. Allons, Duke, espèce de poule mouillée !

XXIX

Il était plus de minuit lorsque Clare arrêta la voiture devant chez elle. Ils avaient pris la grosse Packard qui avait amené Korris à Pinder's End, laissant à Casy et à ses hommes le soin d'enterrer les morts.

— Tiens, dit Clare en regardant sa fenêtre éclairée, il y a du monde chez moi ?

— Allons, je sens qu'on va encore s'amuser, dit Duke, en portant la main à son revolver et en descendant sur le trottoir où Kells le suivit. Restez là, je vais aller voir, ajouta-t-il en s'adressant à Clare. A ce moment, la porte s'ouvrit et Sam Trench s'avança vers eux.

— J'avais bien pensé que vous viendriez faire un tour par ici ; je vous ai préparé du café et quelque chose à manger.

— Mais Sam, dit Clare, comment avez-vous pu deviner...

— J'ai le don de double vue, dit Sam en lui prenant la taille. Allons, venez, vous devez avoir besoin de vous reposer ?

— Il est déjà tard ; Kells et moi, nous ferions peut-être mieux de retourner à Bentonville, dit Duke.

— Faites ce qu'on vous dit et entrez, dit Sam avec autorité, j'ai beaucoup de choses à vous raconter.

— Ça peut attendre à demain.

— Oh. Clare, invitez-les vous-même, vous voyez que ces messieurs font des cérémonies !

Clare. après une légère hésitation, renouvela l'invitation et ils entrèrent tous dans le petit salon. Clare se laissa tomber dans un fauteuil, Duke, assis sur la table, soutenait d'une main son épaule blessée tandis que Sam versait le café dans les tasses.

— C'est tout ce qu'il y a à boire ici ? demanda Kells d'un ton inquiet.

— Excusez-moi, je suis une bien mauvaise maîtresse de maison, dit Clare en se levant.

Mais Sam, la devançant, sortit d'une armoire une bouteille de whisky.

— Je me demande encore comment vous avez deviné que nous viendrions ici, dit Duke en regardant Sam d'un air songeur.

Sam se contenta de cligner de l'œil sans répondre et parut consacrer toute son attention à remplir les verres de chacun, mais sa physionomie exprimait un orgueil difficilement contenu. Il finit cependant par aller se poster devant la cheminée et c'est d'un ton détaché qu'il reprit la parole :

— Eh bien, racontez-moi un peu ce que vous avez fait.

— Nous avons liquidé la bande à Spade, dit Duke en se passant la main sur le front d'un geste las. Ils ont eu dix tués et le reste a pris la fuite. Korris est mort. Dommage qu'on n'ait pas pu avoir Spade aussi.

— Et le mystère de Pinder's End ?

— C'est vrai que je vous avais promis toute l'histoire, dit Duke. Eh bien voilà...

Il fit un récit complet des événements que Sam interrompit souvent pour exiger de nouveaux détails de sorte que, vers la fin, Clare somnolait dans son fauteuil et Kells avait à peu près vidé la bouteille de whisky.

— En définitive, Joe et Lorelli ont mis les voiles et Schultz a disparu. Il me reste à les retrouver et je vais m'y mettre dès demain.

— Tenez, je crois que voilà ce que vous cherchez, dit Sam d'un air faussement négligent en lançant sur la table une enveloppe en toile cirée.

Duke saisit le paquet, l'ouvrit et se retourna vers Sam.

— Sacré vieux renard ! fit-il en souriant.

— Joe est mort et Lorelli a quitté le pays, reprit Sam. Je lui ai remis deux cents dollars avec ma bénédiction et elle a filé sans demander son reste.

— Et Schultz ?

— Schultz est en prison. Je viens d'avoir une conversation des plus intéressantes à son sujet avec Hallahan ; il est accusé d'avoir tué Peter Cullen et il reconnaît son crime. Son compte est bon.

— Excusez-moi si je vais me coucher, dit Clare en se levant, mais vraiment je n'en puis plus.

— Vous êtes folle ? s'exclama Sam feignant la plus vive indignation. Comment, au lit quand c'est le moment d'écrire le plus bel article de votre vie ? Et la conscience professionnelle alors ? Je

veux faire paraître demain un numéro spécial du *Clairon* et il n'y a pas un instant à perdre...

— Mais, Sam...

— Fichez-moi la paix ! C'est vous qui avez déniché l'affaire et c'est à vous d'en écrire l'histoire. Songez donc, ma petite Clare, qu'à nous tout seuls, nous venons de nettoyer Bentonville ! C'est la gloire pour le *Clairon* sans compter que nous voilà assez riches pour remonter Fairview, rouvrir les usines et tout et tout ! Fini Bentonville, Fairview for ever !

L'enthousiasme de Sam fit passer une lueur de gaieté dans les yeux de Clare.

— Oui, Sam, mais réfléchissez que nous n'avons toujours pas mis la main sur Spade et que tant qu'il vivra...

— Spade ? Mais il est mort ! C'est Schultz qui l'a tué.

— Je ne comprends pas.

— Je pensais que vous aviez deviné, dit Sam soudain calmé. Et puis, après tout, vous auriez fini par l'apprendre... Spade n'était autre que Peter Cullen...

— Peter ? s'écria Clare en reculant d'un pas.

— Oui. Ce qui m'a intrigué dès le début, c'est que Timson soit mort dans la propre chambre de Cullen. Maintenant, je sais pourquoi : il avait découvert la véritable identité de Cullen et il était venu lui proposer l'acte de propriété de Pinder's End. Cullen l'a froidement tué et il se disposait à faire disparaître le corps lorsque Duke est arrivé chez lui avec Lorelli. J'ai retrouvé le fameux acte de propriété à la banque où Cullen avait son compte, j'ai alerté la police et maintenant tout est en règle. Cullen avait encore à son crédit près de trois cent mille dollars dont chaque centime provenait de ses maisons de jeu. Etes-vous convaincue, à présent ? Ah ! c'était un malin ! Korris faisait l'ouvrage et lui se contentait de toucher les bénéfices.

— Assez, dit Duke, ça suffit pour ce soir.

— Pas du tout, répliqua Sam en colère, il faut qu'elle sache tout, c'est dans son intérêt...

— Allez, hop, fit Duke en se tournant brusquement vers Kells, sors-le d'ici et toi avec !

— Bien, dit Kells. Allons venez, l'ancien, c'est l'heure de faire coucouche.

— Et mon article ? protesta Sam.

— Ne vous en faites pas, je vous raconterai une belle histoire... seulement je crains que vous n'osiez pas l'imprimer.

Lorsqu'ils furent tous deux sortis, le silence régna dans la pièce. Clare était debout appuyée à la cheminée, la tête dans ses mains. Duke alla vers elle et l'obligea à se retourner :

— Pourquoi ne pas désarmer quand nous pourrions si bien nous entendre ? dit-il doucement en la serrant contre lui.

— Lâchez-moi, cria-t-elle en se débattant. Tout cela est de votre faute... Je suis bien sûre que lui...

— Allons, allons, n'essayez donc pas de vous faire des illusions. Je vous avais prévenue : Peter était un bon copain pour vous et pour moi, mais comme citoyen, il ne valait pas cher. Je ne vaudrais peut-être guère mieux mais j'ai l'avantage d'être vivant alors que lui est mort. Ecoutez-moi, Clare, il reste beaucoup de choses utiles à faire et je veux que vous m'y aidiez.

— Je ne veux qu'une chose, c'est partir d'ici, dit-elle. Jamais plus je ne veux revoir Bentonville, j'en ai tellement assez de tout cela.

— Mais non, mais non. Vous verrez comme vous vous intéresserez à la renaissance de Fairview dès que j'aurai pris l'affaire en main. Le malheur c'est que vous avez trop longtemps vécu seule, mais c'est fini ; désormais c'est moi qui prends le commandement...

Ce disant, il lui souleva le menton et lui prit les lèvres en un long baiser. Tout d'abord elle tenta de le repousser, puis brusquement elle lui passa ses bras autour du cou et s'abandonna sur sa poitrine.

— Pardonnez-moi, murmura-t-elle, je n'étais qu'une sotte, je ne recommencerai plus...

Sam et Kells, le nez écrasé contre les carreaux, les observaient du dehors.

— J'en étais sûr. ricana Kells, le pauvre gars était cuit d'avance.

— Il n'est pas à plaindre, dit Sam, je la connais depuis assez longtemps pour savoir qu'elle le rendra heureux.

Sur quoi, tous deux entonnèrent à tue-tête la vieille chanson : *Une belle journée se prépare.*

Et voilà comment la chose se termina.

FIN